

L'ARCHICUBE

NUMÉRO SPÉCIAL

L'ARCHICUBE

33 bis • NUMÉRO SPÉCIAL • Février 2023

Vie de l'Association

Notices

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure

SOMMAIRE

VIE DE L'ASSOCIATION

Compte rendu de la 173 ^e Assemblée générale (19 novembre 2022)	9
Liste des archicubes décédés depuis la dernière Assemblée générale	59
Rapport du trésorier	27
Composition du Conseil d'administration de l'Association (2022-2023) . . .	37
Procès-verbaux des Conseils d'administration	39
Hommage aux normaliens morts pour la France, par Valérie Theis	59
Cérémonie du 11 Novembre : discours du secrétaire général de l'a-Ulm Étienne Chantrel (1997 I)	63
La Grande Guerre sous les tropiques : l'Afrique de l'Est, prolongement colonial d'un conflit européen ? par Delphine Froment	65

NOTICES

<i>À propos de la rédaction des notices nécrologiques</i>	75
1811 I Loyson, Charles. – P. Cauderlier	77
1879 I Delpuch, Édouard. – P. Cauderlier	82
1907 s Parmentier, Jacques. – P. Cauderlier	86
1941 I Wiéner, Claude. – J. Lautman	89
1945 L Juillard Le Coz, Geneviève. – É., A. et C. Le Coz	92
1945 I Pénard, Jean. – L. Pénard, A. Vandevoorde	94
1945 s Proust, François. – M. Brunel +	98
1946 s Ayant, Yves. – É. Belorizky, P. Averbuch	100
1948 I Mitterand, Henri. – P. Cauderlier	102
1948 s Mascart, Henri. – P. Cauderlier	108
1950 I Le Roy, Christian. – J. Le Roy, D. Rousset	110
1950 I Pariente, Jean-Claude. – M. Clavelin	114
1950 I Tubeuf, André. – J. Body, P. Cauderlier	117

1951 L	Ollagnier Miguët, Marie. – <i>A., V., L. et S. Miguët</i>	126
1953 l	Allain, Louis. – <i>G. Abensour</i>	130
1955 l	Lacaux, André. – <i>J. Métayer</i> +	136
1955 l	Petitmengin, Pierre. – <i>N. Queyroux</i>	142
1958 l	Chazel, François. – <i>J. Lautman</i>	151
1959 s	Gatesoupe, Michel. – <i>Y. Meyer</i>	154
1959 S	Poli Duby, Camille. – <i>J.-P. Duby</i>	158
1961 L	Leherpeux Gourevitch, Danielle. – <i>M.-H. Marganne</i>	161
1962 L	Chanet, Anne-Marie. – <i>C. Chanet, É. Périn-Fröchen</i> <i>et J. Fröchen, É. Gaudron</i>	165
1962 L	Sabiani Bertrand, Julie. – <i>R. Vaissermann</i>	168
1962 s	Lépingle, Dominique. – <i>G., I. et S. Lépingle, A. Bonami</i>	170
1963 s	Pierson de Brabois, Christian. – <i>A. de Brabois</i>	172
1965 l	Lecourt, Dominique. – <i>P. Cauderlier, C. Debru</i>	174
1966 L	Cavigneaux, Marie-Christine. – <i>M. Pezout-Chanussot</i> +	182
1986 l	Poujol, Philippe. – <i>P. Cauderlier, L.-P. Poujol</i>	186
1990 l	Cocher, Emmanuel. – <i>H. Debbasch, A. Lewis Loubignac,</i> <i>S. Gompertz</i>	188
2011 l	Guillot, Claire. – <i>M. Simon</i>	195
	Liste alphabétique des notices de ce recueil	199

VIE DE L'ASSOCIATION

173^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

(19 novembre 2022)

La 173^e Assemblée générale de l'a-Ulm s'est déroulée pour la seconde fois en visio-conférence et en présentiel dans la salle des Actes le 19 novembre 2022 de 17 h à 19 h 30. Une soixantaine de personnes étaient présentes au total.

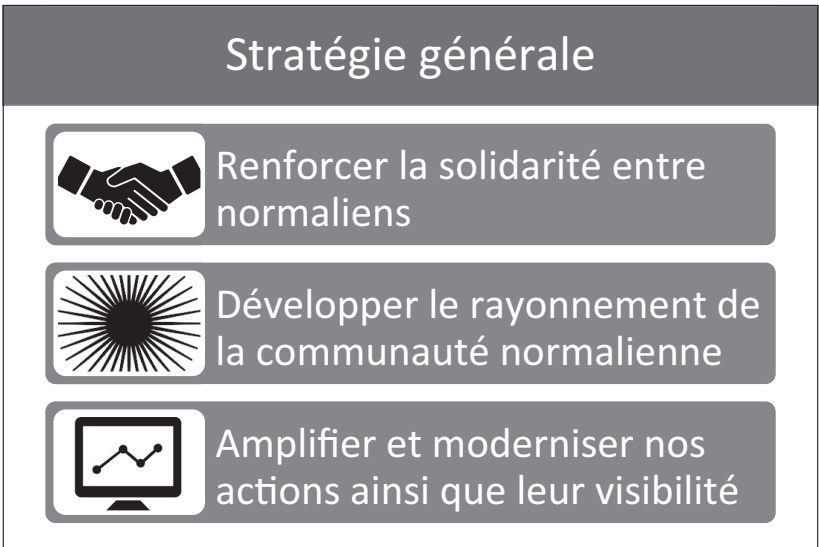
ORDRE DU JOUR

1. Informations de la présidente (Marianne Laigneau) et rapport moral du secrétaire général (Étienne Chantrel).
2. Rapport de la trésorière (Laurence Levasseur).
Approbation des comptes et vote du quitus.
Vote du budget.
3. Vote des cotisations.
4. Résultats des élections au conseil d'administration.
5. Liste des normaliens décédés.
6. Questions diverses.
7. Intervention du directeur de l'ENS, Frédéric Worms.

Cocktail au pot et dîner au restaurant de l'ENS à 20 h autour de Jean Dalibard (1977 s), physicien français en mécanique quantique, professeur à l'École polytechnique, chercheur à l'École normale supérieure, membre de l'Académie des sciences et professeur au Collège de France.

Son exposé a porté sur « Indéterminisme et information quantique : « du chat de Schrödinger aux expériences d'Aspect ». Sa brillante présentation, très enthousiaste, était étayée par des démonstrations pratiques qui ont permis aux non-scientifiques de suivre.

1. Informations de la présidente et rapport moral du secrétaire général



Objectifs à 3 ans adoptés par le CA (2021-2024) – 1/3

Action	Situation 2022	Leviers
Recruter	<p style="text-align: center;">+</p> <p>juin 2019 : 1 840 juin 2020 : 1 764 juin 2021 : 2 000 juin 2022 : 1 940</p>	<ul style="list-style-type: none">– Participation aux réunions de rentrée/sortie– Développer notre présence sur les réseaux sociaux– Suivre la recherche des adresses (action réalisée en 2021)– Actions vers les élèves en scolarité et vers les étudiants
Renforcer les relations avec l'École	<p style="text-align: center;">+</p> <p>(budget, liens avec l'École, nombre et diversité des rendez-vous carrières, mission diversité)</p>	<ul style="list-style-type: none">– Clubs– GT sur le 3^e pilier (ENS, service Carrières, Fondation, Institut)– Participation des Alumni au CA de l'ENS et de la Fondation– Participation de la direction de l'ENS au CA de l'a-Ulm

Action	Situation 2022	Leviers
Maintenir le niveau d'excellence des publications	<p style="text-align: center;">+</p> <p style="text-align: center;"><i>Archicube</i> (richesse de <i>L'Archicube</i>, composition du Comité de rédaction) Annuaire</p>	<ul style="list-style-type: none"> – Vente des numéros – Diffusion plus systématique (listes à établir, PSL Al.) – Organisation d'évènements – Liste de diffusion (DRH, Écoles,...) – Maintenir la périodicité annuelle mais plus tôt dans l'année – Revoir la nomenclature – Liste fusionnée ?

Objectifs à 3 ans adoptés par le CA (2021-2024) – 2/3

Action	Situation 2022	Leviers
Supplément historique	+	<ul style="list-style-type: none"> – Version en ligne tous les dix ans
Harmonisation graphique des publications	+	<ul style="list-style-type: none"> – Harmonisation de la présentation de l'<i>Annuaire</i> (édition 2022) avec celle de <i>L'Archicube</i>
Développer les relations avec les autres Alumni ENS	+	<ul style="list-style-type: none"> – Rencontres, actions communes – À terme, plateforme SAAS de gestion ? – Lien avec Alumni ENS Lyon (nouveau président) – Évènement commun en 2024
Développer les relations avec PSL	+	<ul style="list-style-type: none"> – Organiser des évènements communs (Bureau, apéritif, ...) – Présence forte dans PSL Alumni
Animer des réseaux numériques	(Facebook, LinkedIn, Site, méls)	<ul style="list-style-type: none"> – Utiliser plus les méls vers les adhérents, lettres de relance – Animation Facebook
Animer des réseaux physiques	+	<p style="text-align: center;">Année Covid 2021</p> <ul style="list-style-type: none"> – Afterworks – Dîners de promo – Clubs à l'étranger, Clubs en région

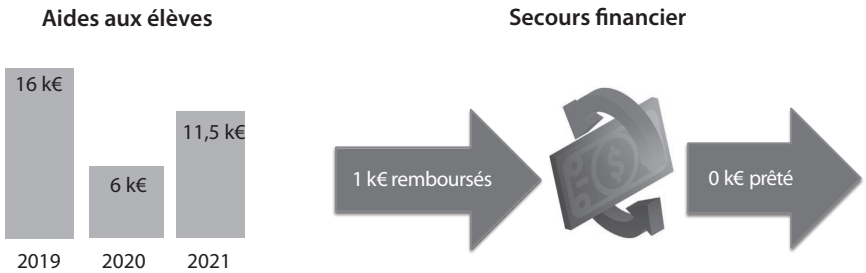
Objectifs à 3 ans adoptés par le CA (2021-2024) – 3/3

Action	Situation 2022	Leviers
Numérisation des archives	+	– Financement par la Fondation et chef de projet, Jérôme Brun en lien avec projet Archives de l'ENS et la bibliothèque
Revoir la composition du CA	+	– Maintenir la diversité – Préparer le renouvellement du bureau (mai/novembre 2023)
Équilibrer les finances	–	– Nombre des cotisations (autour de 2 000) – Dépenses de personnel – Numérique plus que papier
Envisager la levée de fonds auprès des archicubes	+	– Coopération avec la Fondation ENS
Réforme des statuts	+(AG 2016, AG 2021)	– Harmonisation avec les statuts types du ministère de l'Intérieur faite mais inertie du Bureau des Associations

RENFORCER LA SOLIDARITÉ ENTRE LES NORMALIENS

Les aides et secours

« Soutenir les projets d'élèves en cours de scolarité et faire bénéficier de secours nos camarades dans le besoin »



Aides aux projets d'élèves

Le CA a défini en 2018 les critères d'attribution :

- Un projet mené par un ou des élèves de l'ENS avec au moins un adhérent parmi le groupe de demandeurs
 - Un projet qui contribue fortement à l'image de l'ENS
 - Un projet qui fait connaître l'a-Ulm
 - Un projet scientifique, social, sportif ou culturel
 - Un projet qui apporte du matériau à *L'Archicube* ou au site de l'a-Ulm
 - Il faut que 4 critères sur 5 soient remplis
 - La part de la subvention de l'a-Ulm ne doit dépasser ni 50 % du budget total du projet ni 1 000 €.
- ⇒ Ces critères se révèlent pertinents à l'usage.

Projets attribués :

- Journées hispaniques 1 000 €
- L'art en prison 500 €
- Nuit de l'ENS 2021 1 000 €
- Mardis du Grand continent 1 000 €
- Etna 2022 1 000 €
- Migrens (aider les migrants en langue française) 1 000 €
- InterENS de voile 1 000 €
- Semaine arabe 1 000 €
- 48 h des arts 1 000 €
- Ernestophone, projet musical d'un Band de cuivre 500 €
- Antiquité délocalisée 250 € (ont remboursé 250 €)
- Monter *Je reviendrai Antigone*, pièce de théâtre 1 000 €
- Monter *Les Vulnérables*, pièce de théâtre 1 000 €
- Soutien Concours Du Bellay 1 000 €

Un exemple de lettre de remerciement

Chère camarade,

La troupe et moi sommes fous de joie profondément reconnaissants à l'égard l'a-Ulm pour cette aide si conséquente ! Je vais contacter immédiatement Madame Levasseur. Le logo de l'a-Ulm sera apposé sur toute la promotion de notre spectacle. Je reparlerai autour de moi de cette magnifique association, qui permet aux Normaliens de se soutenir dans différents projets !

Nous serons très heureux de rédiger un compte-rendu pour L'Archicube à l'issue du spectacle.

Nous espérons vous y retrouver,

Merci encore et bien à vous.

Une communauté solidaire

« Des rencontres pour un contact régulier avec la communauté normalienne »

- Afterworks parisiens réguliers (environ 1 par mois)
 - Prochain afterwork multiENS le 23/11/2022 à 19 h 30 sur le thème des métiers d'art
- Soirées organisées par ENS Alumni
 - Bal Blômet (arts)
 - Institut du monde arabe (arts)
- En partenariat avec les réseaux d'alumni étrangers
 - University of Cambridge
 - University of Oxford
 - Projet de faire un cocktail à l'ambassade UK



⇒ Intervention de Nicolas Obtel

Une communauté solidaire

« Développer le réseau normalien, en particulier en province et à l'étranger »







Club des Normaliens l'étranger

- Soutenir la création de clubs de l'a-Ulm basés à l'étranger
- S'appuyer sur notre réseau diplomatique
- Objectifs 2023/2024 : clubs à Londres, Bruxelles et Silicon Valley
- N'hésitez pas à nous contacter pour tout projet de création de clubs à l'étranger

Une aide professionnelle

« Renforcer les actions du Service Carrières au bénéfice de tous les normaliens quelle que soit leur activité »

 <p>Rendez-vous Carrières : Administration, Start-ups, Recherche et enseignement</p>	<p>Club ENSecondaire</p> 
 <p>Présentation devant les conscrits</p>	<p>Covid : Arrêt des ateliers ENSuite</p> 
<p>Accompagnement des Normaliens dans leur projet de carrière</p>	

➡ Intervention de Laurence Levasseur, pour le service Carrières

ACTIVITÉS DU SERVICE CARRIÈRES

Suivi de dossiers individuels

- Archicubes : 14 (+ 10 pendant l'été).
- Élèves : 2.

ENSuite

- Arrêt total à cause du Covid.
- Redémarrage difficile en octobre 2022.

Rendez-vous carrières – Tous sur Zoom

- 20 octobre 2021 sur Zoom.
Le normalien dans la cité : Être utile en s'engageant dans l'éducation et la formation
- 1^{er} décembre 2021 prévu sur Zoom (annulé) :
Le normalien dans la cité : être utile dans les nouveaux métiers de la cité.
- 2 février sur Zoom : Innovation, recherche et développement.
- 9 mars 2022 sur Zoom : Les métiers du conseil.
- 6 avril 2022 à l'ENS : Les métiers de la communication.
- 19 octobre à l'ENS : Les carrières académiques, enseignement et recherche.

À venir sur Zoom :

- 23 novembre : les métiers de l'économie sociale et secondaire.

DÉVELOPPER LE RAYONNEMENT DE LA COMMUNAUTÉ NORMALIENNE

Des publications d'excellence

« Maintenir le niveau d'excellence reconnu de ces publications tout en mettant en œuvre de nouveaux modes de diffusion et d'accès, moins coûteux et plus efficaces »

E-book accessible sur internet



32 • Juin 2021

Ce qui est caché

En 2020
L'Imposture
L'Image

En 2021
La Main
Explorer

En 2022
Ce qui est caché
Mobilité

⇒ Intervention du Comité de rédaction de *L'Archicube*

Annuaire

**Mise à jour graphique,
en cohérence avec
*L'Archicube***



Intervention du Comité de rédaction de *L'Archicube*.

Les conférences, tables rondes, visites, ...

« Organiser des événements montés en coopération avec la Direction de l'École et des partenaires externes renommés »

Réunions de promotion :

- 28 février 2022 : dîner de la promotion 61, précédé d'une représentation du théâtre de *L'Archicube*
- 2 avril 2022 : dîner des scientifiques de la promotion 71
- 2 juillet 2022 : réunion de la promotion 97 au jardin du Luxembourg

Fondation de l'ENS

- mars 2022 : dîner des grands donateurs en présence de Marc Mézard
- avril 2022 : soirée des donateurs qui a rassemblé une centaine de personnes

Invitations diverses :

- 30 juin 2022 : colloque de l'ENA portant sur les 14 écoles (dont l'ENS) décorées de la Croix de guerre
- 29 septembre 2022 : 75^e anniversaire des anciens de l'ENA
- 13 octobre 2022 : invitation à l'ambassade du Japon

Cérémonie du 11 novembre 2021, intervention de Delphine Froment, maîtresse de conférences à Nancy, « La grande guerre sous les tropiques – l'Afrique de l'Est, prolongement colonial d'un conflit européen ? »

En projet :

- Remise du prix Romieu le 9 décembre 2022 (lauréat Adrien Schwartz, histoire I. 2018)
- Journée d'études inter-ENS de juin 2023 sur l'égalité des chances

⇒ Intervention d'Étienne Chantrel

Club des normaliens médecins : GaliEns

Amicale des normaliens (élèves ou étudiants) ayant réalisé un cursus en santé et travaillant dans le domaine de la santé



Actions :

- Participation aux « conférences de prestige » du programme Médecine-Sciences (conférences communes)
- Journée d'information le 23 février 2022 pour les passerelles médicales ENS-santé
⇒ 40 participants
- Objectifs 2023 : proposer un séminaire médical ouvert à tous : un médecin chercheur vient présenter son sujet de recherche

⇒ Intervention de Nicolas Obtel



Club Climat

Responsable : Denis Bonnelle

Création : début 2022

Actions :

- Deux premières visioconférences afin de faire connaissance
- Juin : rencontre en visioconférence avec F. Worms, suivie de prises de contact avec le club des normaliens dans l'entreprise, et avec la fondation de l'ENS
- Septembre : participation à l'évènement « TrENSverse » qui présente aux nouveaux élèves toute la variété de ce qu'ils pourront faire officiellement au cours de leur scolarité. Rencontre avec des responsables du CERES (Centre de formation sur l'environnement et la société) et des « Parcours politiques publiques »
- Octobre : participation à une soirée « Carrières »
- 18 janvier 2023 : conférence à l'invitation du SEVE (Service des études et de la vie étudiante) à destination des élèves et étudiants sur le thème « orienter sa vie vers le climat » avec un duo constitué de : Muriel Pivard, pour son expérience de membre, tirée au sort, de la convention des 150 citoyens sur le climat, donc d'interaction d'une non-scientifique avec des experts ; et Robert Vautard, 1982 s, directeur de l'ISPL, pour présenter l'évolution du métier de climatologue vers plus d'interventions.

⇒ Intervention de Denis Bonnelle

Le club des normaliens dans la police : Police normale

Responsable : Léon Grappe (B/L 2012)

Création : 13 mars 2021

En 2022 : 16 membres issus de toutes les ENS

Objectifs :

Créer un réseau d'échange entre les anciens élèves et étudiants des Écoles normales supérieures qui sont ou ont été affectés dans la police nationale

Missions :

À disposition des normaliens pour :

- pour améliorer leur connaissance du recrutement et des parcours professionnels
- soutenir leurs demandes de stages de découverte ou de recherche
- les aider préparer les concours d'entrée
- 2 normaliens (Ulm) ont présenté le concours en 2022

Évènement :

- 2022 : Repas des membres

L'association des juristes de l'ENS : JurisprudENS



Ses objectifs

- Promotion de la filière Droit de l'ENS en son sein et à l'extérieur
- Constitution d'un réseau d'*alumni* juristes
- Organisation d'événements liés à la discipline juridique

Son organisation

- Pôle **promotion** : assure la promotion de la filière droit et des activités de l'association
- Pôle **recherche** : promeut la pratique de la recherche en droit (avec des séminaires d'élèves, des conférences...)
- Pôle **clinique juridique** : permet aux membres de l'association de travailler sur des cas concrets
- Pôle **alumni** : assure le lien avec les *alumni* juristes de l'ENS.

Juris
prudENS

L'association des juristes de l'École Normale Supérieure

Événements passés :

- Traitement d'une vingtaine de dossiers l'an dernier au titre de la clinique juridique.
- Séminaire 2021-2022 : 8 séances d'introduction au droit.
- Début de constitution d'un annuaire d'anciens juristes.

Événements à venir : organisation d'une semaine du droit en janvier-février 2023 (une série de conférences sur des thématiques juridiques très variées).

Les partenariats

« Développer les relations avec PSL et nos partenaires »

- **Participation de l'a-Ulm à PSLAlumni** :
 - PSL ayant évolué (9 établissements-composantes dont l'ENS), PSL-Alumni va aussi évoluer
 - Gel de l'un des sites, celui du CPES (Cycle pluridisciplinaires d'études supérieures)
 - L'ENSAD va réussir à unifier ses associations d'anciens pour n'en avoir plus qu'une
 - Projet d'un prix PS�A

Soutien de l'a-Ulm à la campagne de la Fondation ENS auprès des Alumni Bilan au 15 novembre 2022

		Janvier - Juin 2020	Janvier - Juin 2021	Janvier - Sept 2022	
APPEL À DONS courrier et relances emailing, et rdv & suivi personnalisés	Montant collecté Appel à dons	50 143 €	91 199 €	171 304 €	Fondation de l'ENS : janvier-septembre 2022 Stagnation des particuliers et forte croissance des entreprises
	Montant collecté Projets spécifiques	182 508 €	639 804 €	780 649 €	
	Nombre total donateurs	74	143	296	
	Nouveaux donateurs	17	35	128 (98 Ukraine)	
	Promesses et grands donateurs (5000 et+)	48	52	56	
HAUT POTENTIEL	Profil identifiés avec potentiel à + 1 M Déjà donateurs	10	13	30	

952 000 euros collectés
+ 1 930 000 euros
de mécénat entreprise
/conventions signées
sur 3 et 5 ans

- **Stabilisation de l'appel à don auprès des particuliers**
 - Une croissance due à l'Urgence Ukraine / nouveaux donateurs et montants importants par donateurs fidèles
- **Forte croissance des dons entreprises :**
 - Bourses d'excellence en Mathématiques, informatique et IA : SquarePoint 60k, Dataiku 45k, Citadel 1 125k.
 - QBIO: Fondation Elaia 150k
 - Médecine et Humanités : Axa 225k
 - Fondation théoriques de la biologie : Dassault Systemes 250 k
 - Bourses sur critères sociaux : L'Oréal Fonds pour les femmes 50 k€
- **Des relations à concrétiser avec une dizaine d'entreprises :**
 - Bourses d'excellence : Millennium, Ardian, Google
 - Plan diversité : Fondation Ardian, Fondation Odon Vallet..
 - Chaire : Groupe IRCEM, ArianeGroup/Gifas /Eutelsat, Enedis, Ardian.
 - Formation Innovation et création : INPI
 - Médecine et Humanités : Doctolib
- **Une base de données qui s'accroît 9 805 contacts**
(en juin 22 : 9 757), dont 8 587 normaliens.
 - Donateurs : 809
 - Total contacts suivis : 958

Lien de l'a-Ulm avec l'AEENS, association des alumni de l'ENS de Lyon

L'ENS Lyon attend la nomination d'un nouveau directeur ou directrice.
L'a-Ulm réfléchit, avec l'association des anciens de Lyon, aux questions d'égalité des chances, de diversité, d'évolution possible du recrutement, qui sont un point d'attention de la part du ministère de tutelle.
L'ENS Lyon envisage une journée d'étude en juin 2023 sur le sujet, avant un colloque plus important en juin 2024.

AMPLIFIER ET MODERNISER NOS ACTIONS AINSI QUE LEUR VISIBILITÉ

Une intégration multiple du numérique

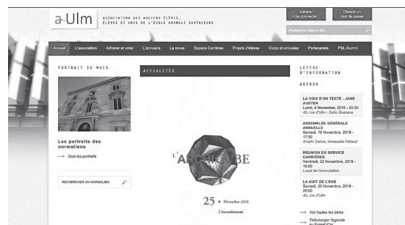
« Utiliser pleinement les possibilités des outils numériques et des réseaux sociaux, devenus incontournables »

L'a-Ulm, une association connectée :

Vote électronique pour la sixième année pour les élections (avec envoi du matériel papier sur demande)



Site Web



Page LinkedIn



270 abonnés (en 2022)

Page Facebook



793 abonnés (en 2022)



Suivez nous !

RÉSULTATS DES ÉLECTIONS AU CA

Nombre de votants	
Blancs et nuls	0
Exprimés	236 (236 électroniques + 0 papier)
Violaine Anger, 1983 L	222
Yves Caristan, 1971 s	219
Marc Chaperon, 1969 s	219
Victor Demiaux, 2004 l	200
Jacques Le Pape, 1986 s	211
Louis Manaranche, 2007 l	210
Nicolas Obtel, 2017 ét. Médecine-Sciences	205
Marie Pittet, 1973 S	219

8 sièges
8 élus

LISTE DES ARCHICUBES DONT LE DÉCÈS A ÉTÉ CONNU DEPUIS LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

1941 L	COURTAIN LEPOËTRE Édith	16/02/2018
1941 s	CONVERT Guy	09/03/2022
1944 L	VAISSIÈRE POCHON Simone	
1944 S	BOITEUX CAUSSE Yvonne	12/10/2022
1944 S	MORON BERGERARD Yvonne	18/03/2022
1945 L	JUILLARD LE COZ Geneviève	08/12/2021
1946 L	CHABOUD DESPLAS Line	24/02/2022
1946 sx	JOBERT Georges	05/10/2022
1947 L	COCHARD Josette	14/04/2018
1947 lx	SAZERAT René	27/11/2021
1948 L	DECOTTIGNIES Jeanne	27/07/2018
1948 s	MASCART Henri	21/12/2021
1949 l	BLOCH Olivier	18/11/2021
1949 lx	ROBIN Gabriel	15/05/2022
1949 s	BONNIN André	09/11/2021
1950 L	SERRU CAZAURAN Nicole	04/08/2022
1950 l	LE ROY Christian	21/08/2022
1950 l	PARIENTE Jean-Claude	02/06/2022
1951 L	OLLAGNIER MIGUET Marie	24/05/2022
1951 lx	VEYNE Paul	29/09/2022
1951 s	OMNÈS Roland	02/08/2022
1951 s	FAGET de CASTELJAU Paul	24/03/2022
1951 s	NOZIÈRES Philippe	15/06/2022
1951 s	SAMAIN André	11/12/2019
1952 l	BELLEMIN-NOËL Jean	15/03/2022
1952 l	PONS Alain	22/03/2022
1952 l	ROUGERIE Jacques	22/03/2022

1952 s	BÉNABOU Jean	11/02/2022
1953 l	ALLAIN Louis	15/01/2022
1954 L	BOURGADE COULOMB Geneviève	04/10/2022
1954 l	LAUGIER Jean	17/02/2022
1954 s	VILLAIN Jacques	12/06/2022
1955 L	CHAPELOUX DEGROIS Denise	03/04/2022
1955 l	GARLAN Yvon	08/07/2022
1955 l	PETITMENGIN Pierre	28/06/2022
1955 s	ALLAIS Gérard	30/10/2021
1955 s	ASCHER Philippe	03/10/2022
1956 L	GALINAT JOUANNA Arlette	29/01/2022
1956 L	LEBERT Françoise	29/01/2021
1956 l	LUCCIONI Jean Mathieu	25/07/2022
1956 s	GERVAIS Henri-Pierre	16/05/2022
1956 s	HÉMON Philippe	24/12/2021
1957 l	PRINZ Bernard	23/12/2021
1957 s	CORNET Daniel	15/02/2022
1957 S	GALLIEN MASSOULIÉ Michèle	09/03/2022
1957 s	HELLEGOUARCH Yves	05/02/2022
1957 S	LABORIE MOREAU Colette	28/02/2022
1958 l	HAZEL François	14/08/2022
1958 l	FUSSMAN Gérard	14/05/2022
1958 s	CYROT Michel	01/07/2022
1958 l	PRÉVOT Jacques	14/08/2022
1958 l	BANIOL Robert	03/01/2019
1958 s	JUSSY Henri	14/10/2018
1959 s	GATESOUE Michel	14/08/2021
1960 L	BERMOND MARTINET Michèle	05/05/2020
1960 s	SANSUC Jean-Jacques	20/07/2022
1961 L	AUBINEAU MOSCONI Nicole	06/02/2021
1961 L	CHANET Anne-Marie	27/01/2022
1961 s	DESCHAMPS Claude	11/03/2022
1962 S	CHARON VIENNOT Laurence	27/08/2022
1962 s	LÉPINGLE Dominique	24/12/2021
1963 s	COURSOL Jean	01/06/2022
1964 l	CAZENAVE Michel	20/08/2018
1965 l	LECOURT Dominique	01/05/2022
1965 S	CRANCE Michèle	13/03/2020
1965 s	CHEVALIER Jacques	04/05/2021
1966 L	CAVIGNEAUX Marie-Christine	27/06/2022
1966 L	GARNIER BASLEZ Marie-Françoise	29/01/2022
1967 L	BRISSARD Françoise	08/10/2022

1968 l	CARAMATIE Bernard	06/10/2020
1968 L	FONTAINE CARIVEN Martine	22/08/2018
1968 l	KESSLER Didier	13/07/2022
1968 l	MENANT François	12/10/2022
1969 s	BONHOURE Michel	08/07/2022
1970 s	ROQUE Jean-Louis	21/05/2022
1973 l	CHENET François	27/10/2020
1975 L	ROUFFIAT Françoise	06/08/2022
1975 s	DEMAILLY Jean-Pierre	17/03/2022
1990 l	COCHER Emmanuel	06/05/2022
1993 s	BELLAÏCHE Joël	30/05/2022
1994 l	MENK-BERTRAND Ève	25/03/2022
1994 s	PORTIER Fabien	02/12/2020
1996 l	CRÉPEY Édouard	28/11/2021
2000 s	BOULANGER Nicolas	28/04/2022
2002 s	FERAOUN-GAMA Nargisse	24/03/2022
2008 l	SOLIGNAC Matthieu	20/12/2020
2011 l	GUILLOT Claire	13/11/2021

RAPPORT DU TRÉSORIER

Les comptes ont été établis par la trésorière Laurence Levasseur avec l'assistance de l'expert-comptable Olivier Marel.

Conformément à la réglementation comptable, ils se composent d'un bilan (actif et passif), d'un compte de résultat et d'une annexe qui présentent la situation financière de l'a-Ulm.

A – Bilan actif

(en euros)

RUBRIQUES	Montant brut	Amortissements et provisions	Valeur nette au 30/06/2022	Valeur nette au 30/06/2021
<i>IMMOBILISATIONS INCORPORELLES</i>				
• Logiciels et autres droits incorporels	20 841,00	20 383,00	458,00	458,00
<i>IMMOBILISATIONS CORPORELLES</i>				
• Matériel et mobilier	27 721,41	24 875,85	2 845,56	870,00
<i>IMMOBILISATIONS FINANCIÈRES</i>				
• Prêts	81 994,08	9 600,00	72 394,08	68 694,00
• Autres titres immobilisés	0,00		0,00	23195,00
TOTAL ACTIF IMMOBILISÉ (A)	130 556,49	54 858,85	75 697,64	93 217,00
<i>AVANCES ACOMPTES SUR COMMANDES</i>	0,00	–	0,00	–
<i>CRÉANCES ET COMPTES RATTACHÉS</i>				
• Autres créances et produits à recevoir		–	–	–
<i>PLACEMENTS : VALEURS MOBILIÈRES ET AUTRES</i>				
• Portefeuilles dotation & réserve	1 396 044,83	–	1 396 044,83	1 396 045,00
• Portefeuille Fonds Romieu	65 614,00	–	65 614,00	65 614,00
• Compte à terme Fonds Romieu	10 619,79	–	10 619,79	10 601,00
	1 472 278,62	–	1 472 278,62	1 472 260,00
<i>DISPONIBILITÉS</i>				
• Banques	58 993,26	–	58 993,26	37 086,00
• Caisse	122,00	–	122,00	225,00
• Comptes livret	127 554,35	–	127 554,35	148 431,00
	186 669,61	–	186 669,61	185 742,00
TOTAL ACTIF CIRCULANT ET ASSIMILÉS (B)	1 658 948,23	–	1 658 948,23	1 658 002,00
<i>CHARGES CONSTATÉES D'AVANCE</i>	–	–	–	–
TOTAL DE L'ACTIF (A + B)	1 789 504,72	54 858,85	1 734 645,87	1 751 219,00

B – Bilan passif

(en euros)

RUBRIQUES	Montant au 30/06/2022	Montant au 30/06/2021
<i>FONDS ASSOCIATIF</i>		
<i>FONDS PROPRES</i>		
. Nouveau report	1 594 431,11	1 609 194,00
. Réserves	0,00	0,00
. Insuffisance/Excédent de l'exercice (1)	8 357,07	– 13 583,00
<i>FONDS ASSOCIATIF AVEC DROIT DE REPRISE</i>		
. Subvention d'exploitation	7 500,00	15 000,00
. Fonds dédiés « Fondation Romieu »	106 998,64	105 817,00
. Excédent de l'exercice afférent au fonds dédié (1)	0,00	0,00
TOTAL FONDS PROPRES ET ASSIMILÉS (A)	1 717 286,82	1 716 428,00
<i>PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES</i>		
. Pour charges		
TOTAL PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES (B)		
<i>DETTES FINANCIÈRES</i>		
. Emprunts, dettes, auprès établissements de crédit (2)	0,00	0
<i>AUTRES DETTES</i>		
. Fournisseurs et comptes rattachés	2 701,58	6 040,00
. Dettes fiscales et sociales	12 352,47	36 448,08
. Dettes sur immobilisations	–	–
. Autres dettes (comptes gérés)	863,00	4 664,00
TOTAL DETTES	15 917,05	47 152,08
<i>PRODUITS CONSTATÉS D'AVANCE</i>	1 442,00	1 835,00
TOTAL DETTES ET ASSIMILÉS (C)	17 359,05	48 987,08
TOTAL DU PASSIF (A + B + C)	1 734 645,87	1 765 415,08
(1) soit un excédent net global de	8 357,07	– 13 583,00
(2) dont solde créditeur de Caisse	0,00	0

C – Compte de résultat

(en euros)

RUBRIQUES	Exercice 2021/2022	Exercice 2020/2021
PRODUITS D'EXPLOITATION		
· Ventes d'annuaires et fascicules	124,00	180,00
· Insertions publicitaires dans <i>L'Archicube</i>	0,00	0,00
· Recettes théâtre	0,00	0,00
· Cotisations et dons	110 505,00	120 082,50
· Autres produits et droits d'auteur	2 524,00	2 512,00
· Ressources non utilisées	10 000,00	0,00
(A)	123 153,00	122 774,50
CHARGES D'EXPLOITATION		
· Autres charges externes	38 154,00	32 805,00
<i>dont publications Archicubes</i>	20 383,00	20 749,00
<i>dont dépenses théâtre</i>	0,00	0,00
<i>dont documents AG</i>	6 116,00	5 743,00
· Impôts, taxes, versements assimilés	370,00	245,00
· Rémunération du personnel	47 201,00	50 425,14
· Charges sociales	15 491,00	17 101,40
· Subventions et secours accordés par l'association	12 250,00	35 700,00
· Dotations aux amortissements	995,00	564,82
· Autres charges	288,00	716,00
· Engagement à réaliser sur ressources	2 500,00	2 500,00
(B)	117 249,00	140 057,36
1 RÉSULTAT COURANT NON FINANCIER (A – B)	5 904,00	– 17 282,86
PRODUITS FINANCIERS		
· Intérêts et produits financiers	2 824,00	4 196,00
<i>dont Fonds ROMIEU (654 €)</i>		
· Reprises sur provisions financières sur portefeuille	–	–
(C)	2 824,00	4 196,00
CHARGES FINANCIÈRES		
· Intérêts et charges financières	–	–
· Dotation aux provisions financières	–	–
(D)	–	–
2 RÉSULTAT FINANCIER (C – D)	2 824,00	4 196,00
3 RÉSULTAT COURANT AVANT IMPÔT	8 728,00	– 13 086,86
4 RÉSULTAT EXCEPTIONNEL	0,00	0,00
IMPÔT SUR LES BÉNÉFICES	372,00	496,00
TOTAL DES PRODUITS	125 977,00	126 970,50
TOTAL DES CHARGES	117 621,00	140 553,36
INSUFFISANCE	8 356,00	– 13 582,86

dont excédent sur fonds dédiés Fondation Romieu

530

dont excédent AAEENS (1)

7 826,00

(1) P/m résultat Théâtre inclus à hauteur de

0,00

D – Annexe

Annexe au bilan avant répartition de l'exercice couvrant la période du 1^{er} juillet 2021 au 30 juin 2022 d'une durée de douze mois, dont le total bilan est de 1 734 646 € et au compte de résultat dégageant un bénéfice de 856 €.

L'annexe ci-après fait partie intégrante des comptes annuels.

1. RÈGLES ET MÉTHODES COMPTABLES

Les comptes annuels ont été établis en application des dispositions prévues par le plan comptable n° 2018-06 du 5 décembre 2018, dans le respect du principe de prudence, conformément aux hypothèses de base :

- continuité d'exploitation,
- permanence des méthodes comptables d'un exercice à l'autre,
- indépendance des exercices,

et conformément aux règles générales d'établissement et de présentation des comptes annuels.

La méthode de base retenue pour l'évaluation des éléments inscrits en comptabilité est celle des coûts historiques.

Une dérogation a néanmoins été appliquée pour la valorisation des portefeuilles de valeurs mobilières de placement. Le coût historique n'ayant pu être valablement reconstitué, faute d'informations suffisamment détaillées, c'est la valorisation boursière au 15 septembre 2000 qui a été retenue comme valeur de référence historique pour les titres acquis antérieurement à cette date.

Les titres acquis postérieurement au 15 septembre 2000 sont inscrits en comptabilité à leur prix de revient.

Les principales autres méthodes retenues sont les suivantes :

1.1. Immobilisations incorporelles et corporelles

Les durées et méthodes d'amortissement retenues sont les suivantes :

- | | |
|--------------------------------------|---------------------|
| • Logiciels | Linéaire 1 an |
| • Site internet | Linéaire 5 ans |
| • Matériel de bureau et informatique | Linéaire 3 à 10 ans |

1.2. Immobilisations financières

Une provision pour dépréciation est constituée pour les prêts accordés à des élèves ou anciens élèves, lorsque le recouvrement est incertain.

1.3. Créances et dettes

Les créances et dettes ont été évaluées à leur valeur nominale.

1.4. Portefeuille valeurs mobilières de placement

Une provision pour dépréciation est comptabilisée le cas échéant en cas de moins-value latente nette – par catégorie de titre - constatée entre le prix de revient et la valorisation boursière au 30 juin

2. INFORMATIONS RELATIVES AU BILAN ET AU COMPTE DE RÉSULTAT

2.1. Actif immobilisé

	À nouveau au 01/07/21	Augmentation	Diminution	Solde au 30/06/2022
<i>Valeur brute</i>				
Immobilisations incorporelles	20 841			20 841
Immobilisations corporelles	26 643	1 079	0	27 721
Immobilisations financières	105 539		23 545	81 994
	153 023	1 079	23 545	130 556
<i>Amortissements et provisions</i>				
Sur immobilisations incorporelles	20 383			20 383
Sur immobilisations corporelles	23 881	995		24 876
Sur immobilisations financières	9 600			9 600
	53 864	995		54 859

Une provision pour dépréciation de 9 600 € a été constatée au titre des immobilisations financières (prêts accordés à des élèves ou anciens élèves) au 30/09/2012.

Le Conseil d'administration de l'association a considéré qu'il n'y avait pas lieu de constituer une dépréciation complémentaire au 30 juin 2022.

La diminution des immobilisations financières est le résultat des remboursements de prêt accordés et du remboursement d'obligations LCL en 2022.

<i>Immobilisations financières (obligations)</i>	Portefeuille global
<i>Comparaison « coût historique » et valorisation boursière au 30/06/2020</i>	
Coût de revient en comptabilité	0
Valorisation boursière au 30/06/2022	0
<i>Plus-value ou moins-value latente, euros, soit :</i>	0

2.2. État des échéances des créances et des dettes à la clôture de l'exercice

La totalité des créances et des dettes inscrites au bilan est à moins d'un an.

2.3.Placements : valeurs mobilières et autres

<i>Valeurs mobilières de placement</i>	À nouveau au 1/07/21	Achats	Cessions	Solde au 30/06/2022
Portefeuille dotation	989571			989571
Portefeuille réserve	406 474			406 474
	1 396 045			1 396 045

<i>Valeurs mobilières de placement</i> <i>Comparaison « coût historique » et valorisation boursière au 30/06/2021</i>	Portefeuille global
Coût de revient en comptabilité	1 396 045
Valorisation boursière au 30/06/2020	1 629 453
Plus-value ou moins-value latente , euros, soit :	233 408

Le portefeuille « Fondation Romieu » transmis par la Société des Amis a évolué de la manière suivante :

À nouveau au 01/07/2019	Achats	Ventes	Portefeuille 30/06/2022	Valorisation /cours au 30/06/2022	Plus-value latente au 30/06/2022
65 613			65 613	67 782	+ 2 169

Par ailleurs, le compte à terme ouvert il y a trois ans présente un solde de 10 620 €.

Les comptes gérés par la Société des Amis, repris par l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure suite à la dévolution d'actif intervenue fin 2005, figurent au passif en « autres dettes » pour 863 €. Leur contrepartie au bilan actif est constituée d'un compte-courant bancaire, pour un montant similaire.

<i>Comptes-épargne</i>	À nouveau au 01/07/21	Apports	Intérêts acquis	Retraits	Solde au 30/06/2022
Compte sur livret banque LCL	53 237	23 179	32	48 136	28 312
Compte sur livret Banque postale	98 749	0	494	0	99 242
	151 986	23 179	526	48 136	127 554

2.4. Variation des fonds propres

	À nouveau au 01/07/20	Affectation insuffi- sance $n - 1$	Solde au 30/06/2021 avant affectation	Excédent insuffi- sance n	Solde au 30/06/2021 après affectation
Montant en début d'exercice	1 609 195	- 14 763	1 594 432	7 826	1 602 258
Fonds associatifs avec droit de reprise					
Fonds dédiés « Fondation Romieu »	105 819	1 180	106 999	530	107 529
Insuffisance de l'exercice $n - 1$					
Fonds propres et assimilés	1 715 014	- 13 583	1 701 431	8 356	1 709 787

2.5. Détail du résultat financier de l'exercice

	Produits	Charges
Intérêts perçus sur les comptes épargne	1 644	
Revenus des valeurs mobilières de placement	526	
Résultat sur cessions de valeurs mobilières de placement	0	
Intérêts obligations	0	
Reprise provision pour dépréciation portefeuille titres de placement		
Dotation provision pour dépréciation immobilisations financières		
	2 170	
<i>Fondation Romieu</i>		
Revenus de valeurs mobilières de placement	394	
Intérêts obligations	255	
Intérêts perçus sur comptes à terme	5	
	654	
Résultat financier	2 824	

2.6. Informations diverses

Effectif moyen, non-cadre : 2.

2.7. Détail des charges à payer incluses dans les postes du bilan

	Exercice <i>n</i>	Exercice <i>n</i> – 1
Dettes fournisseurs et comptes rattachés	2 702	6 039 ¹

1. Dont factures non parvenues 2 700 €.

2.8. Rapprochement entre variation de trésorerie et excédent de l'exercice – Analyse de la variation de trésorerie (portefeuille titres et disponibilités) (en euros)

Libellés	Montants
Excédent de l'exercice	8 356
Dont dotation aux amortissements de l'exercice	995
Acquisitions d'immobilisations	– 1 079
Remboursement obligations	0
Subvention obtenue	– 7 500
Prêts accordés en cours d'exercice	0
Intérêts fonds Romieu <i>n</i> – 1	
Remboursements de prêts encaissés dans l'exercice	350
Avances acomptes versés sur commandes	0
Variation des dettes (hors produits d'avance et comptes gérés)	– 27 433
Produits encaissés d'avance (cotisations 2020-2021) en <i>n</i> – 1	– 1 835
Produits encaissés d'avance (cotisations 2021-2022) en <i>n</i>	1 442
Variation Charges constatées d'avance	0
Variation des comptes gérés	– 3 800
Variation de trésorerie de l'exercice	– 30 504

	Théâtre	Comptes gérés	Asso- ciation	Fondation Romieu	Total
Trésorerie initiale au 01/07/2021	20 989	4 307	1 557 198	106 958	1 689 452
Encaissements					
Produits d'exploitation de l'exercice			110 653		110 653
Virements internes			0	23195	23195
Produits reçus pour compte		143	0		143
Cotisations perçues d'avance au 30/06/2022			1 442		1 442
Produits financiers (intérêts et revenus du portefeuille)			2 170	654	2 824
Remboursements prêts obtenus en 2021/2022			350		350
	0	143	114 615	23 849	138 607
Décaissements					
Règlements fournisseurs en compte au 30/06/2022			42 106		42 106
Règlements fournisseurs pour compte		3 944			3 944
Avances, acomptes versés sur commandes			0		0
Virements internes			0	23 195	23 195
Acquisition immobilisations			1 079		1 079
Prêts accordés en cours d'exercice			0		0
Autres charges externes et autres charges	0	0	- 236		- 236
Rémunérations du personnel et charges sociales			86 278		86 278
Subventions et secours accordés par l'association			12 250		12 250
Impôts sur les bénéfices			496		496
	0	3 944	141 973	23 195	169 112
Trésorerie en fin d'exercice au 30/06/2022 ¹	20 989	507	1 529 840	107 612	1 658 948
Variation trésorerie durant l'exercice 2020/2021	0	- 3 800	- 27 358	654	- 30 504

1. Disponibilités, comptes à terme et portefeuilles titres.

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION (Année 2022-2023)

ADMINISTRATEURS HONORAIRES

- 1955 s GUYON (Étienne), ancien directeur de l'ENS, chercheur émérite à l'ESPCI.
1958 s FAUVARQUE (Jean-François), professeur émérite au CNAM.
1959 s LEHMANN (Jean-Claude), professeur honoraire à l'université de Paris-VI.
1960 L BASTID-BRUGUIÈRE (Marianne), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), directeur de recherche CNRS émérite (EHESS).
1961 L KERVERN GÉRARD (Mireille), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV.
1961 S BROUSSE LAMOUREUX (Lise), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-VI.

ADMINISTRATEURS

Bureau :

- 1984 L LAIGNEAU (Marianne), présidente du directoire d'Enedis, réélue en 2020, *présidente*.
1983 L ANGER (Violaine), enseignante et chercheur à l'université d'Évry et à l'École polytechnique, réélue en 2022, *vice-présidente*.
1969 s CHAPERON (Marc), professeur émérite à l'université de Paris-VII, réélu en 2022, *vice-président*.
1997 l CHANTREL (Étienne), chef du service des concentrations à l'Autorité de la concurrence, réélu en 2020, *secrétaire général*.

Composition du conseil d'administration de l'association

1973 S PITTET (Marie), conseiller-maître à la Cour des comptes, réélue en 2022, *secrétaire générale adjointe*.

1966 L LEVASSEUR (Laurence), directeur de la société L.L., élue en 2020, *trésorière*.

2017 ét. OBTEL (Nicolas), étudiant en biologie et en chirurgie dentaire, réélu en 2022, *trésorier adjoint*.

Autres membres :

1966 l DELOFEU (Henri-José), professeur émérite à l'université d'Aix-Marseille, élu en 2021.

1969 s BRUN (Jérôme), président de Basep Consulting, élu en 2021.

1971 s CARISTAN (Yves), secrétaire général de l'association Euro-Case, réélu en 2022.

1975 S HAUGHTON (Dominique), chercheur associé, cooptée en 2022.

1980 L MOUILLERON LAVIGNE (Christel), professeure de lettres classiques en classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand, réélue en 2021.

1986 s LE PAPE (Jacques), inspecteur général des finances, élu en 2022.

1990 l TON THAT (Thanh-Vân), professeur de littérature comparée et francophone à l'université de Paris-Est-Créteil, réélue en 2020.

1995 l VINCENT (Alexandre), responsable ESG, agence France Trésor, élu en 2021.

1998 s KHONSARI (Roman), maître de conférences des universités, praticien hospitalier, élu en 2021.

2004 l DEMIAUX (Victor), directeur de cabinet du président de l'EHESS, réélu en 2022.

2004 l FERNANDEZ (Matthieu), professeur en classes préparatoires à la Maison d'éducation de la légion d'honneur, élu en 2021.

2006 s MACÉ (Antonin), chargé de recherches au CNRS, élu en 2020.

2007 l MANARANCHE (Louis), professeur d'histoire et préfet des études, collègue Stanislas, réélu en 2022.

2018 s MARIETTE (Guilhem), élève à l'École, physique et chimie, élu en 2021.

1982 l WORMS (Frédéric), directeur de l'ENS, *membre de droit*.

2022 A/L LE DIVENAH (Pierre), président de l'Association des élèves de l'ENS, *membre de droit*.

Ceux qui souhaitent se porter candidats au Conseil d'Administration doivent le faire avant le 30 juin 2023 (profession de foi en moins de 500 caractères). S'adresser au secrétariat de l'a-Ulm.

PROCÈS-VERBAUX DES CONSEILS D'ADMINISTRATION (de décembre 2021 à octobre 2022)

11 DÉCEMBRE 2021

Présents : Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Henri-José Deulofeu ; Marianne Laigneau ; Laurence Levasseur ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet ; Roman Khonsari ; Thanh-Vân Ton That.

Présents (administrateurs honoraires) : Marianne Bastid-Bruguière ; Mireille Gérard.

Excusés : Yves Caristan ; Victor Demiaux ; Matthieu Fernandez ; Christel Lavigne ; Antonin Macé ; Louis Manaranche ; Guilhem Mariette ; Marc Mézard ; Laure Pelbois ; Geoffroy Morlat ; Alexandre Vincent.

En raison de l'épidémie de coronavirus, la réunion du CA se déroule sous la forme d'une visioconférence.

1. Approbation des PV du CA du 25 septembre 2021 et du CA exceptionnel du 11 octobre 2021

Les PV sont approuvés.

2. Évènements passés et à venir

Évènements passés

Étienne Chantrel relate l'entretien qui a eu lieu le 30 novembre 2021 entre l'a-Ulm (représentée par Nicolas Obtel et lui-même) et la fondation de l'ENS (le compte rendu de cet entretien est joint au présent PV) au sujet de la coordination des actions des deux structures. Une liste des actions à mener va être dressée.

Véronique Sentilhes sera invitée au prochain CA de l'a-Ulm, en janvier.

Le rendez-vous carrières du 1^{er} décembre 2021 (« Le normalien dans la cité – les nouveaux métiers de la cité ») a dû être annulé, faute de participants (8 normaliens inscrits seulement).

Marianne Laigneau rend compte des travaux du comité auquel elle a participé, sur la recherche de candidatures pour le poste de directeur de l'ENS : trois candidats sont connus à ce jour (un juriste, un économiste, un philosophe). La commission de sélection doit se réunir le 5 janvier 2022 pour faire une proposition au gouvernement.

3. Retour sur les AG des 6 et 20 novembre 2021 et le dîner

L'AG du 6 novembre n'a réuni que 5 personnes et l'AG destinée à se prononcer sur la modification des statuts s'est tenue le 20 novembre, avec environ la moitié de participants sur place et l'autre moitié à distance. Le rapport moral présenté lors de cette AG est joint.

Le directeur de l'École y a fait une intervention sur la diversité à l'École : l'avis réservé donné par le Conseil d'État a conduit les écoles (ENS, X) à renoncer pour les concours 2022 aux points de boursier ; et Marc Mézard a considéré qu'il ne pouvait donc que laisser à son successeur, qui sera nommé au printemps prochain, le soin de reprendre ce sujet. Marianne Laigneau propose que le CA lui donne mandat pour dire au CA de l'ENS que l'a-Ulm reste peu favorable aux points de boursier et opposée à un concours réservé aux boursiers.

Le dîner autour d'Antonin Baudry, qui a suivi l'AG, a fait l'objet d'un compte rendu par Mireille Gérard (compte rendu joint). Les administrateurs sont invités à réfléchir à des invités possibles pour le prochain dîner.

4. Composition du nouveau CA et élection des membres du Bureau

Le tableau des administrateurs à ce jour est joint au présent PV. Les administrateurs se présentent tour à tour au conseil.

Sont élus membres du bureau :

- Marianne Laigneau, présidente
- Violaine Anger et Marc Chaperon, vice-présidents
- Étienne Chantrel, secrétaire général et Marie Pittet, secrétaire générale adjointe
- Laurence Levasseur, trésorière et Nicolas Obrel, trésorier adjoint

5. Sujets de travail pour 2022 et liste des responsabilités

Ce point de l'ordre du jour est remis à la séance du CA du 22 janvier.

6. Aides et secours

Les demandes d'aides présentées et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

L'autre langue	Monter une pièce de théâtre : <i>Je revien-drai Antigone</i>	1 000 €
Intelligence artificielle	Créer un système d'IA pour veiller sur les réseaux sociaux	Demande de détails supplémentaires
Les mardis du Grand continent	30 conférences interdisciplinaires	1 000 €
Etna 2022	Études pluridisciplinaires autour de l'Etna	1 000 €
Concours Du Bellay	Concours de dictée	1 000 €
Forum Franco-japonais	Échange franco-japonais	À revoir
Aller étudier à Columbia		Pas de subvention mais prêt possible

Aucune demande de secours n'a été soumise à l'a-Ulm.

7. Points divers

Suite à la fin du CDD de Sandra Nevers en juin 2021, la recherche d'une nouvelle correctrice a abouti : Lucie Marignac s'est proposée, ce dont le CA se félicite.

Jean Audouze a informé la présidente que la promotion 1961 organisera son soixantième anniversaire à l'École le 28 février 2022, avec une pièce de théâtre et un dîner au pot.

Jérôme Brun fait état d'une demande de création d'un club « Climat », formulée par un normilien, qui lui est parvenue : il convient que le promoteur du club suive la démarche prévue par l'association pour une création de club.

8. Dates des prochains CA

Les prochaines réunions du CA auront lieu les 22 janvier, 12 mars et 11 juin 2022.

La visioconférence est levée à 11 h 30.

Marianne Laigneau
Présidente

Marie Pittet
Secrétaire générale adjointe

22 JANVIER 2022

Présents : Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Julien Cassaigne ; Marc Chaperon ; Henri-José Deulofeu ; Marianne Laigneau ; Laurence Levasseur ; Louis Manaranche ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet ; Roman Khonsari ; Thanh-Vân Ton That ; Alexandre Vincent.

Présents (administrateurs honoraires) : Marianne Bastid-Bruguère ; Mireille Gérard ; Jacques Massot.

Excusés : Yves Caristan ; Étienne Chantrel ; Victor Demiaux ; Matthieu Fernandez ; Alexandre Lanau ; Christel Lavigne ; Antonin Macé ; Guilhem Mariette ; Marc Mézard ; Laure Pelbois.

En raison de l'épidémie de coronavirus, la réunion du CA se déroule sous la forme d'une visioconférence.

1. Approbation du PV du CA du 11 décembre 2021

Le PV, transmis trop tardivement aux administrateurs, sera approuvé lors de la prochaine séance.

2. Évènements à venir

RV carrières

Trois RV carrières sont programmés :

- mercredi 2 février 2022 à 18 h 00 sur Zoom, sur le thème « Innovation, recherche et développement » (10 intervenants)
- mercredi 9 mars 2022 sur les métiers du conseil
- mercredi 6 avril 2022 sur les métiers de la communication.

Prix Romieu

La remise du prix est prévue en mai ou juin 2022, après l'annulation en 2021 en raison de la crise sanitaire. Étienne Chantrel est chargé de l'organisation de la sélection.

Invités pour le dîner 2022

Il est proposé d'alterner les thématiques et donc de solliciter cette année un ou une scientifique, pour succéder à Antonin Baudry invité en 2021 ?

Jérôme Brun propose la médaille d'or 2021 du CNRS, Jean Dalibard. Laurence Levasseur propose Frédéric Mazella.

La date retenue pour l'AG 2022 est le 19 novembre.

Archicube

Le numéro sur le thème « Explorer » a été envoyé. Le thème du numéro suivant sera « le secret, ce qui est caché » : le comité de rédaction est en phase de demandes d'articles.

PSL Alumni

Le prochain CA de l'association a lieu le lundi 31 janvier. PSL a « coupé les vivres » de PSL Alumni et le découragement semble gagner ses rangs.

Demande de création de club sur le climat

Le CA approuve ce projet ainsi que la proposition que lui fait le bureau d'élaborer une grille de critères d'élection à la création de clubs (qu'ils soient thématiques ou autour d'activités professionnelles). Laurence Levasseur va se charger de ce dossier.

Nouveaux statuts

Le dossier complet est sur le point d'être envoyé au ministère de l'Intérieur, pour validation puis transmission au Conseil d'État.

Choix du prochain directeur de l'ENS

Trois candidats ont été auditionnés le 5 janvier par la commission de sélection et un projet d'arrêté a été transmis au ministère. Frédéric Worms semble être bien placé. La succession devrait avoir lieu le 15 mars, Marc Mézard ayant légèrement avancé son départ pour qu'il ne se produise pas au moment des élections présidentielles.

Club GaliENS

Le club a prévu d'organiser, à l'intention des normaliens, une réunion d'information et de présentation des études médicales en février.

3. Programme d'actions du CA 2022-2024

Marianne Laigneau présente rapidement les axes stratégiques du programme 2018-2021 adopté par le conseil en 2018, leur degré d'avancement, ainsi que les actions nouvelles mises en œuvre depuis l'adoption de ce plan.

Le CA approuve la poursuite du plan d'action précédent, auquel il ajoute une action à mener sur le thème « Diversité à l'École ». Il conviendrait de renforcer l'animation digitale : des membres du bureau vont rencontrer à ce sujet la nouvelle directrice de la communication de l'École. Un sujet de préoccupation est abordé : le nombre de personnes qui se revendiquent de l'École sur LinkedIn sans être ni normaliens ni étudiants à l'École. Sur ce point, l'annuaire reste le seul document qui fait foi et Julien Cassaigne est chargé de vérifier si l'on peut reprendre le contrôle des accès au groupe LinkedIn « a-Ulm », qui a été perdu.

Concernant la numérisation des archives, Jérôme Brun suggère de faire appel à une normalienne chartiste (désormais autoentrepreneuse), Céline Nadal (promotion 2005) pour relancer le projet.

Le CA approuve cette proposition (dont le budget disponible est de 10 000 €). Mireille Gérard, Julien Cassaigne, Jérôme Brun et Pascale Hamon sont chargés du suivi.

Le programme d'actions 2022-2024 sera élaboré par modification/évolution du plan 2018-2021, comme délibéré en conseil.

Action	Leviers
Recruter des adhérents juin 2019 : 1840 juin 2020 : 1764 juin 2021 : 2013 juin 2022	<ul style="list-style-type: none"> – Développer notre présence sur les réseaux sociaux – Suivre la recherche des adresses (action réalisée en 2021), aide de la Fondation sur cette action – Actions vers les élèves en scolarité et vers les étudiants – Mode d'emploi sur le site : comment organiser un dîner de promo ?
Renforcer les relations avec l'École	<ul style="list-style-type: none"> – Soutien aux Clubs, critères à définir – Liens avec les départements (cf. liste des responsabilités) – Participation des Alumni au CA de l'ENS – Relation avec le nouveau Directeur
Maintenir le niveau d'excellence des publications	<p><i>Archicube</i></p> <ul style="list-style-type: none"> – Vente des numéros – Diffusion plus systématique (listes de diffusion à établir, PSL A, DRH, écoles...), – Organisation d'événements <p><i>Annuaire</i></p> <ul style="list-style-type: none"> – Revoir la nomenclature – Maintenir la périodicité annuelle mais plus tôt dans l'année – Harmonisation graphique (2022)
Supplément historique	– Version en ligne tous les dix ans
Harmonisation graphique des publications	<ul style="list-style-type: none"> – Harmonisation de la présentation de l'<i>Annuaire</i> (édition 2022) – L'<i>Archicube</i> reste identique
Développer les relations avec les autres Alumni ENS	<ul style="list-style-type: none"> – Rencontres, actions communes – À terme, plateforme SAAS de gestion ? – Lien avec Alumni ENS Lyon (nouveau président)
Développer les relations avec PSL	<ul style="list-style-type: none"> – Organiser des événements communs (Bureau, apéritifs...) – Présence forte dans PSL Alumni, issue crise interne ?
Animer des réseaux numériques	<ul style="list-style-type: none"> – Projet W – Utiliser davantage les méls vers les adhérents – Animation Facebook – Plan d'action commun avec DirCom ENS
Animer des réseaux physiques	<ul style="list-style-type: none"> – Afterworks – Dîners de promo – Clubs à l'étranger – Clubs en région (Marseille ...)

Numérisation des archives	<ul style="list-style-type: none"> – Financement par la Fondation mais pas de chef de projet – À reprendre
Revoir la composition du CA	<ul style="list-style-type: none"> – Maintenir la diversité au fil des renouvellements
Équilibrer les finances	<ul style="list-style-type: none"> – Hausse des cotisations – Dépenses de personnel – Numérique plus que papier
Coopération avec la Fondation ENS	<ul style="list-style-type: none"> – Présence croisée dans les 2 Conseils d'administration – Actions communes (cf. compte rendu réunion 2021)
Réforme des statuts	<ul style="list-style-type: none"> – Harmonisation avec les statuts types du ministère de l'Intérieur – (post-vote en AG 2021)
Défendre les CPGE	<ul style="list-style-type: none"> – Préparer une tribune au cas où
Suivre le plan diversité de l'École	

4. Mise à jour de la liste des responsabilités

La précédente liste, qui date de 2020, est actualisée :

1) *Correspondants des départements de l'ENS*

- Arts : Violaine Anger
- Biologie : Roman Khonsari
- Chimie : Roman Khonsari
- Économie : Antonin Macé
- Études cognitives : Jérôme Brun
- Géographie et territoires : Nicolas Obtel
- Géosciences : Yves Caristan
- Histoire : Jean-Thomas Nordmann
- Informatique : Julien Cassaigne
- Littérature et langages : Mireille Gérard
- Mathématiques et applications : Julien Cassaigne
- Philosophie : Louis Manaranche
- Physique : Guilhem Mariette
- Sciences sociales : Étienne Chantrel
- Sciences de l'Antiquité : Christel Lavigne

2) « Plateformes transversales » de l'ENS

- Environnement et société (CERES) : Alexandre Vincent
- Espace des cultures et langues d'ailleurs (ECLA) : Thanh-Vân Ton-That

3) *Autres responsabilités*

- Représentation au CA de l'ENS, réforme des statuts : Marianne Laigneau, Marie Pittet
- Fondation de l'ENS : Nicolas Obtel
- Club des normaliens dans l'administration : Jacques Le Pape
- Club des normaliens dans l'entreprise : Jérôme Brun
- Club des normaliens médecins (GaliENS) : Nicolas Obtel

- Club des normaliens dans la diplomatie : ?
- Club des normaliens juristes (JurisprudENS) : Jan Borrego-Stepniewski en lien avec Nicolas Obtel
- Club Normale sup Marine : Antonio Uda en lien avec Étienne Chantrel et Antonin Macé
- Club Normale sup Police : Léon Grappe
- Club Normale sup Climat : Marc Chaperon
- PSL Alumni : Violaine Anger
- ENSecondaire : Jeanne Parmentier, Laurence Levasseur
- Classes préparatoires et suivi des réformes : Louis Manaranche, Christel Lavigne
- Communication - réseaux sociaux - Afterworks : Nicolas Obtel
- Relation avec les élèves : président du COF (Alexandre Lanau), Violaine Anger
- Prix Romieu : Étienne Chantrel
- Projet W (consistant à demander aux normaliens de présenter leur activité professionnelle en une page sur le site) : Violaine Anger, Nicolas Obtel, avec l'aide technique de Julien Cassaigne
- Notices : Patrice Cauderlier, Pascale Mentré, Michel Rapoport (+ *un scientifique à rechercher*)
- Annuaire : Marc Chaperon
- Numérisation des archives : Mireille Gérard, Julien Cassaigne, Jérôme Brun, Pascale Hamon
- Comité de rédaction de l'Archicube : Violaine Anger
- Commission de l'engagement décennal, service Carrières, aides et secours : Laurence Levasseur
- Informatique : Julien Cassaigne
- Contact avec le club « ENS Autrement » (« Afterworks » inter ENS) : Nicolas Obtel.
- Contact avec la bibliothèque de l'ENS : Mireille Gérard
- Clubs géographiques : à revoir ultérieurement

5. Intervention de Véronique Sentilhes, Fondation de l'ENS

Véronique Sentilhes, directrice de développement au sein de la Fondation de l'ENS, se présente, brosse en quelques mots ses années d'activité dans le domaine de la collecte de fonds, puis fait état des actions de la fondation en cours et à venir, notamment en matière de politique envers les grands donateurs. Quelque 2 M€ sont collectés par an à ce jour, auprès de 300 donateurs environ. Les campagnes de la fondation sont menées de pair avec l'École et la fondation américaine « Friends of ENS » : la fondation bénéficie d'un « capital confiance » très élevé grâce à Marc Mézard.

Les quelque 2 M€ annuels de collecte semblent être à l'heure actuelle une sorte de limite difficile à dépasser : le comité des placements travaille donc à des actions nouvelles (par exemple sur le modèle des résultats obtenus pour le plan diversité et les bourses, ou encore pour le centre de biologie quantitative).

Le CA approuve la suggestion faite par Jacques Massot, directeur de la fondation, que Véronique Sentilhes soit invitée permanente du CA de l'a-Ulm.

6. Aides et secours

Les demandes d'aides présentées et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Eva Simon, élève 2017 I	Monter une pièce de théâtre, <i>Les Vulnérables</i>	2 000 € demandés 1 000 € accordés
Julie Beauté, ancienne élève doctorante 2013 I	« Colloque Copenhague- Paris Ecological Thinking »	Non (critères de l'a-Ulm non remplis)

Concernant les demandes examinées au précédent CA et restées en suspens dans l'attente de précisions complémentaires, l'a-Ulm n'a pas reçu à ce jour les précisions demandées.

Aucune demande de secours n'a été soumise à l'a-Ulm depuis le conseil précédent.

7. Cooptation d'un nouvel administrateur

Pour remplacer Laure Pelbois, démissionnaire, il est proposé de coopter Dominique Haughton (1975 S), professeure de statistiques à Bentley et bientôt de retour en France. Le conseil se prononcera lors de sa prochaine séance.

8. Accueil du nouveau président du COF

Point remis à la prochaine séance, en raison de l'absence d'Alexandre Lanau, nouveau président du COF.

9. Points divers

Le principe en vigueur pour les demandes d'annuaire émanant de personnes non adhérentes est le suivant : la vente de l'annuaire aux particuliers qui le demandent est possible, assortie d'une proposition d'adhésion (à défaut d'adhésion, le prix de l'annuaire est le même que celui de l'adhésion, et à condition que l'objectif de l'achat ne soit pas une exploitation de l'annuaire).

Face aux menaces éventuelles que pourrait rencontrer l'École, Marianne Bastid-Bruguière rappelle les attaques dont elle avait déjà fait l'objet en 1903 et la manière dont Jean Jaurès l'avait alors défendue ; elle propose que l'a-Ulm prépare un argumentaire de défense de l'École. Marianne Laigneau se charge de ce sujet avec l'aide de Louis Manaranche.

10. Dates des prochains CA

Les prochaines réunions du CA auront lieu les 12 mars et 11 juin 2022.

La visioconférence est levée à 11 h 30.

Marianne Laigneau
Présidente

Marie Pittet
Secrétaire générale adjointe

12 MARS 2022

Présents : Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Roman Khonsari ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Laurence Levasseur ; Louis Manaranche ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet ; Thanh-Vân Ton That ; Alexandre Vincent.

Présents (administrateurs honoraires) : Marianne Bastid-Bruguière ; Mireille Gérard.

Excusés : Victor Demiaux ; Henri-José Deulofeu ; Matthieu Fernandez ; Alexandre Lanau ; Antonin Macé ; Guilhem Mariette ; Marc Mézard ; Laure Pelbois.

En raison de l'épidémie de coronavirus, la réunion du CA se déroule sous la forme d'une visioconférence.

1. Approbation des PV du CA du 11 décembre 2021 et du 22 janvier 2022

Les PV (joint) sont approuvés.

2. Évènements passés

RV carrières

Deux RV carrières ont eu lieu depuis la dernière réunion du conseil :

- Le 2 février, sur le thème « Innovation, recherche et développement » avec 10 intervenants : malgré une trentaine d'inscriptions, ce RV n'a rassemblé qu'une dizaine de participants.
- Le 19 mars sur « Les métiers du conseil » avec quatre intervenants : les 14 inscrits étaient tous présents.

GaliENS

Une vingtaine de normaliens étaient présents à la réunion d'information organisée par les fondateurs de GaliENS et dont l'objet était de les aider à préparer la passerelle pour 2022 entre leurs études universitaires en cours et une faculté médicale ou paramédicale.

Club sur le climat

Une première réunion de ce club nouvellement créé s'est tenue le 9 mars, avec une dizaine de participants et une forte interdisciplinarité des intervenants.

Cette création d'un nouveau club est l'occasion pour le conseil de définir les *critères d'acceptation des nouveaux clubs*.

Les critères adoptés par le conseil sont les suivants :

- Une thématique professionnelle ou thématique, ou un point commun géographique
- Un petit noyau de volontaires déjà rassemblés par le créateur du projet
- L'approbation par le CA de la création du club, sur la base de la description du projet envoyé à l'association par son créateur (avec l'octroi éventuel d'un petit budget de démarrage)
- La transmission régulière au secrétariat de l'a-Ulm de la liste des membres au club
- L'adhésion de tous les membres du club à l'a-Ulm et donc le paiement de la cotisation.

Le CA décide aussi de la publication sur son site internet des critères qu'il a adoptés au fil des ans : pour l'admission d'amis au sein de l'association, pour les aides et secours ; pour la création de clubs ; pour l'accès aux services informatiques que propose l'association à ses adhérents.

CA de PSL Alumni du 31 janvier

Ce CA a approuvé l'idée de créer un prix PSL Alumni (mais l'association n'a pas les moyens de doter ce prix, PSL lui refusant toute subvention). Une AG, programmée pour le 9 mai, devrait entériner les difficultés d'existence de l'association, qui ne parvient pas à s'adapter aux modifications de périmètre de PSL.

Pour ce qui concerne l'a-Ulm, l'enjeu principal est la possibilité que pourraient avoir les masté-riens et doctorants présents à l'ENS d'adhérer à PSL Alumni, puisqu'ils ne peuvent être membres de l'a-Ulm.

CA de l'École du 13 mars

Ce conseil était le dernier auquel Marc Mézard participait en tant que directeur : François Hartog, président du conseil, lui a rendu un hommage appuyé. Le décret de nomination de son successeur, qui devrait être Frédéric Worms, n'était pas encore publié. Les comptes de l'École pour 2021, qui ont été approuvés lors de ce conseil, sont très sains. Le conseil a approuvé les conditions d'accueil des professeurs juniors.

Dîner de la promotion 61

Ce dîner, précédé d'une représentation du théâtre de l'Archicube, a eu lieu le 28 février. Un compte rendu à venir paraîtra dans *L'Archicube*.

3. Évènements à venir

L'Archicube

Le numéro prévu pour juin sur « Le secret, ce qui est caché » est en préparation. Le numéro suivant portera, soit sur les mobilités, soit sur l'information (compte tenu de l'actualité).

Réunions de promotion

La promotion 97 souhaite faire en mai ou juin un goûter dans un parc : elle n'a pas formulé de demande à l'a-Ulm à ce stade.

Les scientifiques de la promotion 71 ont prévu un dîner de promotion le 2 avril.

RV carrières

Un RV carrières sur « Les métiers de la communication » est prévu le 6 avril, avec 6 ou 7 intervenants et un système mixte présentiel / zoom.

Prix Romieu

Il devrait être remis en juin 2022, dans les conditions habituelles (sous réserve de la situation sanitaire).

À voir avec Étienne Chantrel mais date peu probable car on n'a rien commencé. Octobre serait plus réaliste.

Invité pour le dîner 2022

Jean Dalibard (1977 s) a confirmé sa présence au dîner qui suivra l'AG de novembre.

Colloque du 30 juin 2022 à l'ENA

Il s'agit d'un colloque sur les 14 écoles décorées de la Croix de guerre – dont l'ENS fait partie.

4. Point sur les actions en cours et les adhésions

Nouveaux statuts

Le dossier complet a été envoyé au ministère de l'intérieur, pour validation puis transmission au Conseil d'État.

Adhésions

Elles atteignent le même niveau que l'année dernière à la même date : 1868 la semaine dernière. L'objectif de 2000 adhésions à fin juin semble donc réaliste. Yves Mariko continue de rechercher des adresses, demande à ceux dont on trouve le contact d'autoriser à compléter l'annuaire avec leurs coordonnées : 300 nouvelles adresses ont été trouvées. L'association ne leur demande pas directement d'adhérer. Un nouveau point sera fait fin juin sur cette action devant le conseil.

Mise à jour de la nomenclature de l'annuaire

Cette nomenclature est de plus en plus obsolète. La mise à jour devrait se faire en deux étapes : mise à jour de cette nomenclature puis changements informatiques à opérer en « reclassant » les normaliens dans la nouvelle arborescence. Laurence, Julien et Jérôme s'en chargent.

Relations avec les élèves

Le président du COF, absent à la présente réunion, sera présent en juin.

Examen d'un document de cadrage sur les archives (document joint)

Le triple objectif de « Protéger, conserver et rendre accessible » est approuvé par le CA, après discussion sur les serveurs disponibles pour ce faire, et avec l'aide du service informatique de l'École.

Concernant les serveurs disponibles pour l'archivage, l'association dispose de deux serveurs administrés par des archicubes bénévoles. Le conseil évoque alors le sujet de l'hébergement du site de l'association sur ces serveurs (avec sauvegarde grâce à l'aide du service informatique de l'École), l'appel éventuel à des prestataires extérieurs pour faire évoluer le site, et l'éventuelle hypothèse d'un passage en mode SAAS (comme l'ont fait d'autres associations d' alumni). Étienne est chargé de faire faire des devis.

Préparation d'un dossier sur la défense des CPGE et des ENS

Une réunion avec les alumni des ENS de Lyon et de Cachan-Orsay est prévue pour le 23 mars.

5. Cooptation d'un nouvel administrateur

Pour remplacer Laure Pelbois, démissionnaire, le CA coopte Dominique Haughton (1975 S), professeur de statistiques à Bentley qui rentre à Paris fin mai et présente sa candidature au CA en visio.

6. Aides et secours

Les demandes d'aides à projet présentées (cf. document annexé) et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Sophie Marti, 2016 I	MigrENS	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Baptiste Ainesi, 2021 s	Inter ENS Voile (aux Glénans)	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Esther Ravier, 2015 I	Semaine arabe à l'ENS (mars 2022)	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Laura Parent, 2021 I	48 heures des Arts 2022	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Sarah Nussbaum, 2020 I	Projet de court-métrage à Berne	400 € demandés Non
Anne Gratesac, ét. 2020	Ernestophone Zyzany Project Fanfare – projet d'achat de deux instruments	1 000 € demandés 1 500 € accordés sous réserve de présentation d'un nouveau budget
Jules Bouton, 2019 I	Découvrir l'Antiquité délocalisée	500 € demandés 500 € accordés
Élèves du département des sciences de l'Antiquité	Voyage annuel du département – aide aux étudiants non financés pour les entrées sur les sites	Accord sous réserve de précisions sur le budget nécessaire et la liste des personnes concernées

Concernant les demandes examinées lors de précédents CA et restées en suspens dans l'attente de précisions complémentaires, l'a-Ulm n'a toujours pas reçu à ce jour les précisions demandées.

Aucune demande de secours n'a été soumise à l'a-Ulm depuis le précédent conseil.

7. Points divers

L'association a été alertée sur le cas d'une archicube en Ephad, qui ne reçoit aucun courrier, n'a ni ses papiers, ni son chéquier, ni accès à un téléphone. Laurence Levasseur a écrit une lettre à l'institution Orpea concernée pour demander que cette archicube puisse communiquer avec l'a-Ulm.

Mireille Gérard a fait acte de candidature aux élections pour le renouvellement du comité de suivi de la bibliothèque de l'École. Les résultats seront connus le 25 mars.

La réforme en cours des corps techniques de l'État, qui fait suite à celle de l'ENA, a fait l'objet d'un rapport rendu fin janvier : il ne tranche pas entre les trois options (maintien, unification dans un corps technique, unification dans le nouveau corps des administrateurs de l'État) mais préconise dans tous les cas de supprimer la voie d'accès direct à ces corps techniques depuis les ENS.

Le CA décide d'ajouter ce nouveau point à l'ordre du jour de la prochaine réunion des alumni des trois ENS consacrée à la défense des ENS et des CPGE, ainsi qu'à l'ordre du jour de la première rencontre de l'association avec le futur directeur de l'ENS.

8. Date du prochain CA

La prochaine réunion du CA aura lieu le 11 juin 2022 avec la participation de Frédéric Worms.

La visioconférence est levée à 11 h 25.

Marianne Laigneau
Présidente

Marie Pittet
Secrétaire générale adjointe

11 JUIN 2022

Présents : Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Victor Demiaux ; Matthieu Fernandez ; Marianne Laigneau ; Alexandre Lanau ; Laurence Levasseur ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet ; Alexandre Vincent ; Frédéric Worms.

Présent (administrateurs honoraires) : Marianne Bastid-Bruguère ; Mireille Gérard ; Jean-Claude Lehmann. **Invités :** Jacques Massot ; Wladimir Mercouroff.

Excusés : Henri-José Deulofeu ; Roman Khonsari ; Christel Lavigne ; Antonin Macé ; Louis Manaranche ; Guilhem Mariette ; Thanh-Vân Ton That.

La réunion du CA se déroule à la fois dans une salle de l'École et en visioconférence.

1. Approbation du PV du CA du 12 mars 2022

Le PV est approuvé, après une correction portée à la page 2 du projet de PV (document joint).

2. Événements passés

RV carrières

Un RV carrières sur « Les métiers de la communication » a eu lieu depuis la dernière réunion du conseil, le 6 avril : il a rassemblé 3 intervenants et 14 élèves.

Laurence Levasseur a rencontré Frédéric Worms au sujet des carrières des normaliens.

Concours de dictée Du Bellay

La finale de ce concours, qui a repris après deux années d'interruption pour cause de crise sanitaire, s'est déroulée à l'école de la Légion d'honneur, en présence de Dominique Bonnat, présidente du jury.

Fondation de l'ENS

En mars a eu lieu un dîner des grands donateurs en présence de Marc Mézard, puis en avril une soirée des donateurs qui a rassemblé une centaine de personnes.

La Fondation a lancé un appel à dons pour l'Ukraine, afin de participer au financement de l'accueil à l'École de professeurs et élèves ukrainiens : cet appel à dons a recueilli quelque 60 000 € en provenance de la France et des USA.

PSL Alumni

Le bureau de l'association a été renouvelé lors de l'AG qui s'est tenue en mai. L'association continue de souffrir de son manque de dynamique : sans doute faudrait-il que ses associations membres (notamment l'a-Ulm) deviennent pour PSL-A une force de proposition, après avoir défini les orientations à suggérer.

Goûter de diplômés 2020 et 2021 de l'ENS

120 personnes ont participé à ce goûter qui a eu lieu le 3 juin. Laurence Levasseur y tenait un stand de l'a-Ulm.

3. Évènements à venir

L'Archicube

Le numéro sur « Ce qui est caché » est bouclé. Le prochain numéro portera sur « La mobilité ». Le thème du numéro suivant pourrait être « L'incertain ».

Véronique Caron devrait avoir prochainement un rendez-vous avec la nouvelle directrice de la communication de l'École, afin d'y aborder notamment les possibilités de collaboration entre l'École et *L'Archicube*.

Réunions de promotion

La promotion 97 a prévu de se réunir autour d'un goûter dans un parc le 2 juillet.

Un « Afterwork » multi-ENS est programmé pour le 16 juin.

RV carrières

Les thèmes et dates des prochains RV carrières sont encore à définir.

Prix Romieu

Il devrait être remis au second semestre 2022.

Colloque du 30 juin 2022 à l'ENA

Jean-Claude Lehmann représentera l'a-Ulm à ce colloque portant sur les 14 écoles (dont l'ENS) décorées de la Croix de guerre.

4. Intervention de Frédéric Worms, nouveau directeur de l'ENS

Frédéric Worms rend hommage en introduction à l'action menée par Marc Mézard pendant ses dix années à la direction de l'École. Il présente son « état des lieux » et ses réflexions sur la manière dont l'a-Ulm pourrait s'y associer.

Il aborde les thèmes suivants :

- L'ENS peut et doit s'assumer comme telle, dans le paysage universitaire et dans la société. Dans les dix dernières années notamment, elle s'est donné les moyens de son autonomie, en tant qu'école diplômante, membre de PSL, disposant d'une autonomie universitaire précieuse.
- L'ENS repose sur « trois piliers » : l'École elle-même, PSL, et l'ensemble formé par la Fondation de l'ENS, l'Institut de l'ENS et l'a-Ulm. Cet ensemble, qui constitue le « troisième pilier », est indispensable à l'École pour qu'elle puisse affronter les défis qu'elle a à relever : Frédéric Worms cite notamment à ce titre le service carrières, la relance de Start'Ulm avec le CNE, certains projets scientifiques comme le groupe « Climat et solutions » créé par d'anciens élèves, le lien entre l'École et la haute fonction publique (par exemple via un projet « d'Institut des hautes études de l'ENS » qui formerait les hauts fonctionnaires aux domaines de la recherche, ou via une formation en « mineure » aux politiques publiques ouverte à tous les normaliens dès le master).
- L'École a aussi certaines difficultés à surmonter :
 - le suivi de ses 450 doctorants pose des questions de moyens et ressources, l'ENS étant devenue une école doctorale ;
 - le nombre de ses mastériens (dont quelque 80 en philosophie ENS/EPHE/EHESS) pose aussi des questions d'équilibre, d'immobilier et de logistique ;
 - le débat avec le ministère sur les moyens dévolus à l'ENS – qui devrait être évalué en prenant en compte, non pas le coût par élève ou étudiant normalien, mais en mesurant la contribution de l'École à la recherche (nationale et internationale).

En réponse aux questions posées, sont abordés notamment les sujets suivants :

- L'INSP n'envisage pas (contrairement à l'ENA antérieurement) de devenir membre partenaire de PSL, mais des liens organiques existent : l'ENS est en mesure de participer à la réponse aux défis sociaux d'aujourd'hui.
- Les doctorants et mastériens sont des étudiants de PSL sans pour autant être des normaliens ; les normaliens sont des alumni tant de l'ENS que de PSL.
- L'impact national et international de la recherche à l'ENS est particulièrement important si l'on tient compte du nombre de normaliens qui travaillent dans d'autres institutions universitaires et de recherche, tant en France qu'à l'étranger.
- Le sujet des débouchés professionnels des normaliens est une forte préoccupation de l'École. Concernant le service carrières, Frédéric Worms prévoit d'insérer un « pôle carrières » au sein de la direction des études et de la vie étudiante de l'École : cette structuration, qui s'accompagnera d'un recrutement, permettra de renforcer le lien avec le service carrières de l'a-Ulm. Il serait très intéressant sur ce sujet de repenser l'insertion spatiale de ce pôle au sein du 45, à côté des locaux de l'a-Ulm.
- Jean-Claude Lehmann insiste sur le problème de visibilité du « troisième pilier », pour lequel la simple coordination des structures concernées ne saurait suffire – comme le montre a contrario la puissance des organisations d'alumni d'autres institutions : une structuration sera nécessaire. Jacques Massot indique que la Fondation de l'ENS est favorable à une évolution de ce type. Frédéric Worms manifeste son approbation, en proposant que le cadre général pour l'évolution du « troisième pilier » soit l'École elle-même.
- Concernant les archives, la nouvelle directrice adjointe Lettres, Valérie Theis, souhaite mener à bien un grand projet sur les archives : ce projet pourra inclure le problème des lieux d'archivage de l'a-Ulm ainsi que la conservation des costumes du Théâtre de l'Archicube.
- L'objectif de l'École en matière de diversité reste le même que celui fixé lorsque Marc Mézard était directeur : atteindre 30 % de boursiers (contre 20 % pour les élèves et 25 % pour les

étudiants à l'heure actuelle), même si les bourses ne peuvent pas rester le seul critère car l'ouverture géographique est également essentielle.

- Frédéric Worms indique qu'il va mettre en place deux journées par an sur des sujets communs à toute la communauté de l'École et destinées à rassembler toute cette communauté : une « école d'été » et une « école d'hiver ». La première école d'hiver aura lieu en décembre 2022 et portera sur « l'École durable ». Puis la première école d'été portera sur « l'École inclusive ». La journée commune suivante devrait porter sur « La place de l'enseignement à l'ENS ».

5. Présentation du COF par son président

Alexandre Lanau, qui est en première année Médecine-sciences, présente les grandes lignes d'action du COF, dont le bureau compte actuellement 13 membres. Le COF a comme objectifs, non seulement de poursuivre les événements culturels et festifs habituels (comme par exemple la « Nuit de l'ENS » en novembre ou « Les 48 heures des arts » en mai, qui ont bénéficié d'un don de 1 000 € de l'a-Ulm), mais aussi de développer les activités des clubs (voire faire renaître certains d'entre eux). Le COF a également engagé un travail conséquent pour organiser la rentrée des élèves et étudiants.

L'association suggère que le COF fasse un bref compte rendu des « 48 heures des arts » de mai, qui serait publié dans *L'Archicube*.

6. Point sur les actions en cours et les adhésions

Nouveaux statuts

Le dossier complet n'a à ce jour pas été examiné par le ministère de l'Intérieur qui l'a reçu en mars.

Adhésions

Elles atteignent le nombre de 1 932, soit presque le niveau de l'objectif qui avait été fixé à 2 000 adhésions à fin juin. La campagne 2022-2023 va démarrer.

Une présentation de la poursuite du travail de recherches d'adresses mené par Yves Mariko est faite.

Nomenclature de l'annuaire et notices

Laurence Levasseur et Julien Cassaigne préparent des propositions de nouvelle nomenclature qu'ils présenteront au prochain CA.

L'association a besoin d'un nouveau responsable de la rédaction des notices des scientifiques : une recherche va être lancée.

Relations avec le directeur de l'École

Marianne Laigneau propose d'ajouter à la liste des actions à mener la participation de l'a-Ulm à la structuration de ce que Frédéric Worms a appelé le « 3^e pilier ».

Critères de soutien aux clubs

Ces critères sont désormais clairs, y compris la nécessité de l'adhésion des responsables des clubs à l'association (obligation qui ne vaudra que pour les nouveaux clubs).

Archives (document joint)

Un point d'étape, accompagné d'un calendrier à la date du 11 juin, est présenté par Jérôme Brun.

7. Aides et secours

Il est rappelé en préalable que l'a-Ulm demande aux porteurs de projet d'adhérer à l'association (avant que les fonds soient versés).

Les demandes d'aides à projet présentées (cf. document joint) et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Sofian Khabot, ét. 2018 Arts	ECLOR – Tutorat en collège	1 000 € demandés 500 € accordés
Loréna Bénichou, étudiante 2020 I	Projet théâtral – Pièce de Marion Aubert	1 000 € demandés 500 € accordés, avec éventuel complément après examen du budget de l'action de l'année précédente

8. Points divers

Toutes les professions de foi des candidats au CA ont été reçues par le secrétariat de l'a-Ulm.

9. Dates des prochains CA

Les prochaines réunions du CA auront lieu le 15 octobre et 10 décembre 2022.

Valérie Theis, nouvelle directrice adjointe Lettres et sciences sociales de l'École, sera invitée au prochain CA.

La réunion est levée à 12 h 15.

Marianne Laigneau
Présidente

Marie Pittet
Secrétaire générale adjointe

15 OCTOBRE 2022

Présents : Violaine Anger ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Marianne Laigneau ; Laurence Levasseur ; Louis Manaranche ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet ; Thanh-Vân Ton That.

Présents Président d'honneur : Jean-Claude Lehmann. Administrateurs honoraires : Marianne Bastid-Bruguère ; Mireille Gérard. Invités : Jacques Massot ; Wladimir Mercouroff.

Excusés : Jérôme Brun ; Yves Caristan ; Victor Demiaux ; Henri-José Deulofeu ; Matthieu Fernandez ; Roman Khonsari ; Alexandre Lanau ; Christel Lavigne ; Antonin Macé ; Guilhem Mariette ; Alexandre Vincent ; Frédéric Worms.

La réunion du CA se déroule à la fois dans une salle de l'École et en visioconférence.

1. Approbation du PV du CA du 11 juin 2022

Le PV est approuvé.

2. Évènements passés

Rendez-vous a-Ulm / CNE (22 juillet)

Marianne Laigneau a rencontré Élisabeth Le Bras, nouvelle présidente du CNE. Il a été décidé de renforcer la coopération entre l'a-Ulm et le CNE.

Nuit de l'ENS (9 septembre)

Cet évènement (qui est à la fois Nuit de l'ENS et festival PSL des sciences et lettres) a rassemblé plusieurs milliers de personnes.

Réunion du groupe de travail « Troisième pilier » (26 septembre)

Le compte rendu de cette première réunion, élaboré par Laurence Levasseur, va être envoyé aux membres du CA. Toutes les contributions ou participations au groupe de travail seront précieuses.

Conseil d'administration de PSL Alumni (26 septembre)

La fusion récente des deux associations rivales des anciens élèves de l'ENSAD permet un retour de PSL-A à une situation plus saine où sont respectés ses statuts, qui reposent sur le principe « une école = une voix ».

PSL-A prévoit de décerner prochainement un prix.

Afterwork multiENS de rentrée (27 septembre) 75^e anniversaire de l'association des anciens élèves de l'ENA (29 septembre)

Cet évènement, qui a eu lieu à l'École militaire, a permis au président de l'association des anciens élèves de l'ENA (désormais l'association « Servir » depuis que l'INSP a succédé à l'ENA) d'exprimer ses inquiétudes concernant l'avenir des grands corps de l'État. Concernant l'accès aux grands corps techniques, au sujet duquel un rapport (remis au gouvernement avant l'été) préconise de conserver l'accès direct depuis l'X mais de supprimer cet accès direct pour l'ENS, les représentants de l'a-Ulm présents ont eu l'occasion, lors de cette cérémonie, de demander un rendez-vous sur ce sujet au ministre chargé de la fonction publique.

Réunion de rentrée des élèves de l'École (13 octobre)

Lors de cette réunion, qui était commune aux littéraires et aux scientifiques, une cinquantaine de personnes sont venues se renseigner auprès de l'a-Ulm et du service carrières.

Invitation à l'ambassade du Japon (13 octobre)

Une soirée a été organisée par l'ambassade du Japon à l'occasion de la création de l'association des alumni boursiers franco-japonais. À cette occasion, les représentants de l'a-Ulm ont échangé avec le directeur des relations internationales de l'École, Cédric Guillaume, qui s'est dit disposé à aider l'a-Ulm à relancer les clubs d'alumni à l'international.

Publication de l'annuaire 2022

Il s'agit du premier annuaire à bénéficier de l'homogénéisation de la charte graphique entre les diverses publications de l'a-Ulm.

3. Évènements à venir

L'Archicube

La publication du numéro sur « La mobilité » est prévue pour fin décembre. Le thème du numéro suivant pourrait être soit « L'or », soit « L'eau ».

RV carrières (19 octobre)

Le prochain RV carrières va porter sur « Les métiers de l'enseignement et de la recherche », avec six intervenants. 15 élèves sont inscrits à ce jour.

Suivront : un RV le 23 novembre sur « Les métiers de l'économie sociale et solidaire », un autre RV le 1^{er} février sur « Les métiers des biotechnologies », puis un autre RV le 8 mars sur « Les métiers du patrimoine ».

Afterwork multi-ENS (19 octobre)

CA de l'ENS (20 octobre)

Cérémonie du 11 novembre

Delphine Froment, maîtresse de conférences à l'université de Lorraine, y interviendra sur le thème de la Grande Guerre sous les tropiques.

Prix Romieu

Le lauréat a été choisi par l'École : il s'agit d'Adrien Schwartz (historien 2018 I). La remise du prix aura lieu le 9 décembre 2022.

Présentation des avancées du département de biologie quantitative (2 décembre)

Cette présentation, qui aura lieu de 18 h à 21 h à l'École, est organisée par la Fondation de l'ENS. Les membres du CA de l'a-Ulm y sont conviés.

Colloque inter-ENS de juin-juillet 2023 sur l'égalité des chances

François Louveaux de l'ENS Lyon prépare ce colloque. Violaine Anger suit le projet pour l'a-Ulm : une réunion est prévue le 21 octobre, un compte rendu de cette réunion sera adressé aux membres du CA.

4. Préparation des élections et de l'assemblée générale 2022

Adhésions 2022-2023

Elles atteignent à ce jour le nombre de 1 250.

Processus électoral

203 personnes ont déjà voté électroniquement. Cette modalité de vote sera close le 28 octobre.

Le dépouillement des votes par courrier aura lieu le 10 novembre dans les locaux de l'association, en présence de Marc Chaperon.

Approbation des comptes et du budget 2022-2023 (documents joints)

Le CA approuve les comptes annuels et le budget présentés par Laurence Levasseur, qui seront soumis à l'AG du 19 novembre. La situation financière de l'association est saine.

Le niveau élevé des réserves dont dispose l'association conduit le conseil à évoquer l'hypothèse de les utiliser pour un ou plusieurs « gros projets » : des propositions vont être élaborées.

Dîner du 19 novembre

L'invité de la soirée est Jean Dalibard. À ce jour, seules 22 personnes sont inscrites au dîner : les membres du conseil sont chargés de solliciter d'autres participants potentiels.

5. Intervention de Valérie Theis, nouvelle directrice adjointe Lettres et sciences sociales de l'ENS

Valérie Theis se présente : ancienne élève de Fontenay-Saint-Cloud, historienne (spécialiste de la papauté avignonnaise notamment), elle a été recrutée à l'ENS en 2017 après plusieurs postes

universitaires et a accepté en mars 2022 la proposition que lui a faite Frédéric Worms de lui succéder à la direction adjointe des Lettres et sciences sociales, car elle adhère à son projet pour l'École et à ses objectifs.

Les propos de Valérie Theis et les échanges avec le conseil portent ensuite sur les principaux thèmes suivants :

- le sujet des recrutements à l'entrée de l'École, avec la baisse relative des candidats AL par rapport aux candidats BL : raison pour laquelle l'École prévoit de créer en 2023 une nouvelle épreuve intitulée « Textes antiques » et destinée aux grands débutants en langues anciennes, afin de préserver l'attractivité du concours AL ;
- les caractéristiques des concours étudiants, avec un mode de recrutement très différent de celui des élèves de CPGE car fondé sur le projet de recherche présenté par les candidats ;
- l'importance de l'interdisciplinarité, « marque de fabrique » des études et des recherches à l'École, et le rôle d'impulsion que peut jouer la direction de l'École en ce domaine ;
- l'importance de la réflexion sur les débouchés des normaliens, qui se traduit notamment par la création de la DEVEC (direction des études, de la vie étudiante et des carrières), avec un pôle carrières dont les liens avec l'a-Ulm seront étroits ;
- le processus de nomination du directeur de la bibliothèque ;
- l'histoire de l'École, la valorisation et la numérisation de ses archives : cela peut recouper le sujet relatif à la numérisation des archives de l'a-Ulm.

Laurence Levasseur a présenté à Valérie Theis l'avancement du projet « Archives » de l'a-Ulm, piloté par Jérôme Brun et coordonné avec le projet d'archivage de l'École.

6. Aides et secours

Les demandes d'aides à projets (cf. document joint) et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Eléonore Brouillaud 2018 A/L	<i>Gambetta</i> - Projet théâtral à l'École	1 000 € demandés 1 000 € accordés
Loréna Bénichou, étudiante 2020 I	<i>Tumultes</i> - Projet théâtral (Pièce de Marion Aubert)	1 000 € demandés 500 € accordés
Loréna Bénichou, étudiante 2020 I	Projet théâtral – Pièce sur l'endométriose	1 000 € demandés Demande de précisions avant décision du CA
Diane-Iris Ricaud, étudiante 2019 I	Monter <i>Ruy Blas</i> - Projet théâtral	1 200 € demandés 1 000 € accordés
Clarisse Gruyters, étudiante 2021 I	<i>Pourquoi t'es là</i> - Projet de documentaire	Projet à revoir lorsqu'il sera plus abouti
Angélique Marck, masté-rienne géosciences	Stage d'exploration d'une caldeira en Nouvelle-Zélande	Refus : l'a-Ulm ne finance pas les stages

Il est rappelé que l'a-Ulm demande aux porteurs de projet d'adhérer à l'association avant que les fonds soient versés.

Une demande de secours est parvenue à l'association, qui décide d'accorder à Pauline Julien la somme de 10 000 € qu'elle demande, avec versement en deux fois (5 000 € par an).

7. Points divers

8. Date du prochain CA

La prochaine réunion du CA aura lieu le 10 décembre 2022.

La réunion est levée à 12 h.

Marianne Laigneau
Présidente

Marie Pittet
Secrétaire générale adjointe

CÉRÉMONIE DU 11 NOVEMBRE 2022 HOMMAGE AUX NORMALIENS MORTS POUR LA FRANCE

C'est un honneur, mais un très triste honneur d'avoir aujourd'hui l'occasion de rendre hommage, au nom de l'École, aux 239 normaliens dont les noms sont inscrits sur la plaque de ce monument parce qu'ils sont morts pour la France durant la Grande Guerre.



Pour être tout à fait juste, il faudrait aussi ajouter à notre hommage tous ceux qui ont été mobilisés, et qui représentaient un peu moins d'un millier de jeunes hommes sur les 1 400 normaliens des promotions concernées par cette mobilisation, et il faudrait également avoir une pensée pour leurs proches, pour toutes ces familles pour qui la mort de ces hommes représenta une rupture tellement importante que la plupart d'entre elles en gardent encore aujourd'hui la mémoire, alors même que le dernier ancien combattant de la Première Guerre mondiale est décédé en 2008. On pourrait aussi y ajouter, comme nous y sommes invités depuis 2012, tous les soldats morts pour la France, quel que soit le conflit considéré.

On dit souvent que les alignements de noms sur les monuments aux morts et les chiffres font oublier que l'on parle ici de personnes, mais je crois au contraire que, dès lors qu'on s'arrête un instant pour lire ces noms, qu'on réfléchit à ce que représentent ces chiffres, on mesure l'ampleur du sacrifice qui a été demandé à ces hommes et à leurs proches entre 1914 et 1918. C'est probablement une des raisons qui font que l'on passe toujours vite, en allant à la bibliothèque ou en revenant, devant ce monument, qui est pour toutes les normaliennes et pour tous les normaliens un lieu très important de l'école, mais de ces lieux qui mettent mal à l'aise jusqu'aux historiens, qui ont pourtant l'habitude de mettre les morts à distance.

Même les chiffres nous ramènent en réalité à des dimensions sociales et humaines, qui ont été bien analysées par ceux des historiens qui, d'Olivier Chaline¹ à Nicolas Mariot², chacun à sa manière, se sont efforcés d'analyser le destin des normaliens dans ce conflit mondial. Ils nous apprennent que presque la moitié des normaliens en scolarité entre 1910 et 1913 sont morts au combat mais, surtout, ils nous expliquent les causes de cette surmortalité, qui tient au fait que ces derniers servaient obligatoirement dans l'infanterie et qu'ils étaient tous officiers³. Seuls les Saint-Cyriens ont connu des pertes comparables, mais ils avaient choisi dès l'origine de faire des armes leur métier, ce qui n'était pas le cas des normaliens. Par comparaison, les Polytechniciens des mêmes promotions, qui servaient dans l'artillerie, ont connu deux fois moins de pertes. L'idée selon laquelle l'importance du nombre de morts à l'ENS serait due à une recherche fervente du sacrifice ne résiste donc pas à l'analyse. Au sein des hommes de leur génération, les normaliens étaient placés dans

-
1. Olivier Chaline, « Les normaliens dans la Grande Guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains* (183), 1996, p. 99-110.
 2. Nicolas Mariot, « Pourquoi les normaliens sont-ils morts en masse en 1914-1918 ? Une explication structurale », *Pôle Sud* 36 (1), 2012, p. 9-30.
 3. Nicolas Mariot rappelle que la surmortalité des officiers pendant la Grande Guerre est bien connue et que l'infanterie était l'arme la plus meurtrière : un officier sur trois disparaissait pour un homme de troupe sur quatre contre moins d'un sur dix dans les autres armes, *ibid.*, p. 10.

des conditions sociales qui les ont conduits à mourir encore plus que les autres, même si la plupart avaient d'emblée accepté cette éventualité.

Plus que les chiffres, ce qui instaure de nos jours spontanément de la distance avec nous, ce sont les discours d'un patriotisme parfois enfiévré que nous ont laissés beaucoup de ces jeunes hommes avant de mourir au combat, ou qui ont été écrits par ceux qui, restés à l'arrière, ont surenchéri sur l'héroïsme et l'esprit de sacrifice qui habitaient les combattants. Régulièrement cités, ces textes nous sont devenus, au fil des années, de moins en moins transparents, car ils s'inscrivaient dans un contexte politique et social spécifique, qui nécessite d'être bien connu pour les comprendre, et c'est aussi à cela que sert le travail des historiens, à ne pas s'arrêter à des lectures au premier degré qui, à plus d'un siècle de distance, ne peuvent que donner lieu à des malentendus et à des contresens. Dans le contexte de la Grande Guerre, il y avait une manière acceptable de dire la mort, et on pourrait même dire la belle mort au sens grec, mais ce langage codifié de l'hommage laisse aussi transparaître d'autres ressorts qui, cette année plus qu'une autre, peuvent à nouveau être accessibles plus facilement à notre compréhension.

Cette année est en effet spéciale, non tant parce qu'elle est le centenaire de la loi du 24 octobre 1922 qui fit du 11 novembre une fête nationale, mais parce qu'elle a vu la guerre revenir en Europe avec l'attaque de l'Ukraine par la Russie. Ce conflit, qui, en quelques semaines, a amené des personnes qui n'avaient qu'une connaissance théorique et lointaine de la guerre à apprendre à manier les armes et à se battre, ou simplement à tenter de survivre, permet en effet de mieux comprendre pourquoi tous les normaliens de 14 n'envisageaient pas d'autre choix que de répondre à l'appel à la mobilisation. Au-delà du nationalisme, qu'il ne s'agit pas de minimiser, il y avait aussi le sentiment du devoir, la solidarité avec ses camarades du même âge et aussi avec le reste de la population. Les textes des normaliens sont pleins de ces notations qui, dans la langue du temps, disent leur conscience d'avoir reçu beaucoup, de leur famille et de l'État, et de devoir s'en montrer digne, notamment vis-à-vis de ceux qui n'avaient pas eu ces chances et étaient appelés pareillement à rejoindre le front. Il était donc bien question d'honneur, à condition d'entendre celui-ci comme l'alliance du devoir, de la solidarité et de la dignité.

Le retour de la guerre en Europe permet ainsi de méditer sur une autre vérité, souvent répétée sans être toujours comprise, celle selon laquelle les historiens écrivent toujours l'histoire en fonction du présent. En disant cela, il ne s'agit pas de dire que l'histoire n'est pas une science parce que les interprétations du passé qu'elle propose sont relatives à une époque. C'est le cas de toutes les sciences, qui interprètent toujours les données de l'expérience en fonction des connaissances de leur temps. Il ne s'agit pas non plus de croire que l'histoire se répète, ce qui n'est jamais le cas. Il s'agit en revanche de rappeler que chaque époque construit une certaine expérience du monde

social et suscite, en fonction d'un contexte présent particulier, des questions, qui conduisent à interroger et à comprendre les sources différemment.

Nous ne comprenions pas les sources de la peste, toutes choses égales par ailleurs, de la même manière avant la pandémie du Covid, et nous ne lirons peut-être plus exactement de la même manière les textes pourtant vieillis de la Grande Guerre en pensant à ce retour de la guerre tout près de nous alors que, contrairement à beaucoup d'autres, nous avons eu la chance d'en perdre l'expérience. Ces lectures au présent des documents du passé donnent un nouvel éclairage sur celui-ci. Loin de toujours annuler celles qui précèdent, elles viennent en revanche les compléter, permettant ainsi, à chaque étape, de mieux comprendre les hommes, les femmes et les sociétés du passé.

Rendre hommage aujourd'hui à ces hommes, c'est donc aussi s'efforcer de comprendre, par-delà tout ce qui nous sépare d'eux, pourquoi ils ont agi comme ils l'ont fait. Il ne sert à rien d'essayer d'en faire, de manière parfois un peu naïve, des hommes qui se sont battus pour la paix en Europe. Les temps n'étaient pas encore venus pour cela, mais ils n'en méritent pas moins un peu de nos pensées et toute notre estime, car ils se sont montrés, dans les termes qui étaient ceux de leur temps, fidèles à certaines valeurs qui restent aujourd'hui encore au cœur de l'esprit de l'École.

Valérie THEIS, directrice adjointe Lettres

Déroulé

- Discours de Valérie Theis, directrice adjointe Lettres de l'ENS
- Discours d'Étienne Chantrel, secrétaire général de l'a-Ulm
- Dépôt des deux gerbes
- Minute de silence
- Allocution de Delphine Froment

CÉRÉMONIE DU 11 NOVEMBRE 2022 DISCOURS D'ÉTIENNE CHANTREL, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'A-ULM

Madame la directrice adjointe Lettres et sciences sociales de l'École normale supérieure,

Mesdames et Messieurs, Chers camarades,

Chaque année, le 11 novembre à 11 h, heure d'entrée en vigueur de l'armistice de 1918, la direction de l'École et l'Association des élèves, anciens élèves et amis de l'ENS, dont je suis le secrétaire général, organisent un hommage, en présence de camarades et d'élèves, aux normaliens tombés pendant la Première Guerre mondiale.

Ces dernières années ont été marquées par le centenaire de la Grande Guerre, de 2014 à 2018, puis, en 2020, par l'émouvante cérémonie d'hommage à Maurice Genevoix (1912 l) qui faisait son entrée au Panthéon. Aujourd'hui, il nous appartient de commémorer le sacrifice des normaliens, au-delà de ces grandes et marquantes commémorations, et de tenter d'y trouver un sens.

L'ampleur de ce sacrifice effraie. Le monument aux morts du 45 rue d'Ulm le rappelle : 30 % de disparus sur les classes mobilisables, et même 50 % pour les élèves entrés à l'ENS entre 1910 et 1914. Au-delà de ces chiffres, la réalité de cette perte transparaît, à hauteur d'hommes, dans les témoignages, par exemple dans les notices nécrologiques recueillies par l'Association. Certains des noms du monument aux morts évoquent des histoires connues. Au-delà, toute vie perdue dans une guerre si absurde et si terrible est tragédie. On ne peut s'empêcher aussi de se demander combien d'œuvres de l'esprit que ces jeunes gens auraient pu créer n'auront jamais vu le jour.

Ce dévouement extrême, ce sacrifice, cette tragédie, nous obligent.

La cérémonie de cette année est également marquée à mes yeux par un double élargissement.

D'abord, celui de la vision du conflit que nous offre la recherche historique récente, renouvelée par des approches transnationales et par une meilleure prise en compte de sa dimension proprement mondiale. De plus en plus de travaux s'intéressent ainsi à des parties du monde jadis négligées. L'allocution que nous allons entendre dans quelques minutes, par Delphine Froment, maîtresse de conférences à Nancy, s'intègre bien dans cette recherche vivante, puisqu'elle portera sur « La Grande Guerre sous les tropiques : l'Afrique de l'Est, prolongement colonial d'un conflit européen ? »



Ensuite, l'élargissement du sens de la commémoration elle-même. Depuis une loi de 2012, l'hommage du 11 novembre a été étendu à tous les « morts pour la France », des conflits anciens ou actuels.



Ce second élargissement ne saurait conduire à une dilution du sens de notre cérémonie. Ce sont l'héroïsme et le sacrifice ultime, quelle qu'en soit la date, que nous commémorons aujourd'hui. Gageons qu'ils nous inciteront au dévouement, et nous inspireront à célébrer autour de nous le dévouement qu'en ces temps où l'Europe est de nouveau en guerre on peut reconnaître autour de nous.

Je vous remercie. Nous allons maintenant déposer les gerbes de fleurs puis observer une minute de silence.

LA GRANDE GUERRE SOUS LES TROPIQUES : L'AFRIQUE DE L'EST, PROLONGEMENT COLONIAL D'UN CONFLIT EUROPÉEN ?

Aussi « mondiale » soit-elle dans le nom qui lui est donné, la Première Guerre mondiale est avant tout associée en France à des fronts européens, et plus précisément encore, français : la Somme, le Chemin des Dames, Verdun entre autres lieux du front occidental européen situés dans les Ardennes, en Champagne, en Picardie ou dans les Vosges. Certes, quand on cherche à regarder au-delà la ligne bleue des Vosges, d'autres fronts sur le terrain européen bien connus se rappellent

facilement à notre mémoire : le front de l'Est, par exemple, que l'on associe à la révolution bolchévique de 1917 et à la chute du régime impérial en Russie ; ou la bataille de Gallipoli sur le front du Moyen-Orient, tant parce qu'elle a été un cuisant échec essuyé par un certain Winston Churchill que pour l'importance qu'elle représente dans la construction de l'identité nationale australienne et néo-zélandaise ; le front des Balkans, enfin, sur lequel Lukas Tsiftsis était revenu en 2021, dans ce même cadre des commémorations du 11 novembre à l'École normale supérieure.

En revanche, on oublie plus souvent les fronts coloniaux en Afrique ou dans le Pacifique. C'est pourquoi cette communication entend proposer une histoire colo-



niale de la Première Guerre mondiale, à travers le cas d'un terrain situé à plus de 7 000 kilomètres de Verdun – celui de la campagne est-africaine, qui fut le théâtre d'affrontements entre troupes allemandes et troupes britanniques et belges, et qui contribue à mondialiser davantage encore le conflit, en impliquant des régions et des sociétés éloignées du terrain occidental ou eurasien.

Cette campagne est-africaine est souvent associée à un nom – celui du commandant Paul von Lettow-Vorbeck, resté dans les mémoires comme un commandant de génie des troupes coloniales allemandes. En effet, la campagne est-africaine, qui s'étend sur toute la durée de la Première Guerre mondiale, d'août 1914 à novembre 1918, est la seule campagne coloniale où l'Allemagne est restée invaincue, et Paul von Lettow-Vorbeck est longtemps célébré en Allemagne pour son œuvre sur le champ de bataille.

Il ne s'agit ici pas de se concentrer exclusivement sur Lettow-Vorbeck comme prétendu protagoniste héroïque d'un conflit, ni seulement d'offrir une histoire militaire et événementielle de cette campagne. L'objectif est plutôt de proposer, à travers cette campagne, une histoire connectée de l'Afrique de l'Est et de ses sociétés au monde, en revenant tout à la fois sur les raisons et enjeux qui ont fait de l'Afrique de l'Est un terrain colonial important de la Grande Guerre, et sur les conséquences pour les sociétés est-africaines – en ne considérant d'ailleurs pas seulement ces sociétés est-africaines comme des victimes passives du conflit, mais en leur restituant aussi leur capacité d'action, en questionnant les modalités selon lesquelles elles ont participé activement au conflit.

Mais pour commencer, pourquoi l'Afrique de l'Est devient-elle un théâtre africain majeur de ce conflit engagé par des puissances européennes ? C'est qu'elle est divisée depuis la fin des années 1880 entre deux puissances impériales qui deviennent ennemies en 1914 : l'Allemagne, avec l'Afrique orientale allemande (territoire qui correspond aux actuels Burundi, Rwanda et Tanzanie), et la Grande-Bretagne, avec l'Afrique orientale britannique (actuel Kenya), le protectorat de l'Ouganda et le protectorat de Zanzibar. L'Afrique orientale allemande est en outre limitrophe, à l'ouest, du Congo belge et, au sud, du Mozambique portugais. Aussi, début août 1914, lorsque la guerre est déclarée, l'Allemagne se trouve encerclée de puissances ennemies sur le terrain est-africain.

En principe, l'acte signé lors de la conférence de Berlin en 1885, et qui régit les relations internationales en Afrique, dispose qu'en cas de guerre européenne, l'Afrique de l'Est serait, entre autres régions africaines, neutralisée – et ne participerait pas à l'effort de guerre. En pratique, néanmoins, cette région se révèle immédiatement beaucoup trop stratégique pour les deux camps – et c'est d'ailleurs déjà un signe de son insertion dans la mondialisation et de son importante connexion aux autres parties du globe, sous des modalités diverses.



Les 4 colonies allemandes de 1914 devenues territoires sous mandat confiés par la SDN à l'Angleterre, la France et la Belgique.

Ainsi, du côté des Allemands, les partisans d'une entrée en guerre sur le terrain est-africain, parmi lesquels se trouvent notamment le commandant des troupes coloniales, Paul von Lettow-Vorbeck, envisagent très tôt d'engager le conflit sur ce terrain : pour eux, l'idée est moins de défendre la présence coloniale allemande en tant que telle que d'attirer et d'occuper le plus possible de troupes ennemies en Afrique de l'Est pour ainsi les empêcher d'être mobilisées sur d'autres théâtres d'opération.

Du côté des Britanniques, l'Afrique de l'Est a une importance géostratégique capitale à l'échelle de l'océan Indien, avec notamment la route maritime vers le Raj britannique, en Inde, à défendre : l'objectif est pour eux à la fois d'empêcher les ports allemands sur la côte est-africaine (ou swahili) de servir de bases pour des raids allemands contre les commerçants britanniques de l'océan Indien, et d'étendre leur influence en Afrique de l'Est en occupant la capitale du territoire, Dar es Salaam, ainsi que la région des Grands Lacs.

Ce sont les Britanniques qui engagent finalement le conflit, dès août 1914. Si cette ouverture du conflit suscite une réplique allemande immédiate, avec les troupes de Lettow-Vorbeck qui passent la frontière au niveau du Kilimandjaro et envahissent avec succès le sud de l'Afrique orientale britannique, les Allemands sont rapidement mis en difficulté. En effet, dès juillet 1915, une autre colonie allemande en Afrique, le Sud-Ouest africain (actuelle Namibie), dépose les armes, ce qui permet aux forces

alliées de se concentrer sur le terrain est-africain : fin décembre 1915, on dénombre 73 000 hommes au sein des forces menées par les Britanniques, contre 15 000 du côté allemand. Les troupes allemandes sont dès lors rapidement encerclées de toutes parts – ce qui conforte Lettow-Vorbeck dans l'idée que l'avenir colonial importe peu et que l'objectif est d'occuper le plus longtemps possible les troupes ennemies pour faire diversion par rapport au terrain européen. Pendant presque trois ans, les troupes de Lettow-Vorbeck vont ainsi constamment battre en retraite à travers toute l'Afrique de l'Est, pourchassées à travers cette partie du continent par les troupes alliées. Elles ne se rendront qu'après l'armistice du 11 novembre, lorsqu'elles apprendront en retard, le 13 novembre 1918, que la guerre est finie. Le traité de Versailles, en 1919, consacrera la perte des colonies allemandes, l'Afrique orientale allemande étant démantelée et partagée entre les territoires sous mandat du Rwanda-Burundi, géré par la Belgique, et du Tanganyika, géré par la Grande-Bretagne.

Voilà donc pour la campagne brillante menée par Lettow-Vorbeck, qui fut dès lors érigé en Allemagne en héros de guerre malgré la défaite générale lors de la Première Guerre mondiale, dont la mémoire fut même agitée dans tout l'entre-deux-guerres pour réclamer le retour de la colonisation allemande en Afrique.

Mais au-delà de cette histoire-bataille qui vient d'être esquissée, en s'intéressant, dans une approche par le haut, aux différents enjeux qui dictent les événements, la campagne est-africaine peut aussi être l'occasion de dresser une histoire sociale et culturelle de l'Afrique, et de proposer une histoire par le bas des sociétés est-africaines et des modalités selon lesquelles elles s'insèrent (ou ne s'insèrent pas) dans une mondialisation dominée par les Européens.

De fait, cette campagne est-africaine est une campagne extrêmement violente et brutale. Les conditions de campagne sont extrêmement dures : de part et d'autre, les troupes sont affaiblies par la malaria, la dysenterie et la mouche tsé-tsé ; elles sont entravées par les pluies qui rendent les routes impraticables et par les difficultés d'approvisionnement...

Et les Européens ne sont bien sûr pas les seuls à subir ces difficultés : la campagne voit le recrutement de nombreux soldats et de civils est-africains pour œuvrer à l'effort de guerre. À titre d'exemple, le service militaire est rendu obligatoire en Afrique orientale britannique et en Ouganda pour recruter des soldats et des porteurs parmi les hommes. Du côté des Belges, alliés des Britanniques, on recrute 30 000 porteurs – soit dix fois plus que le nombre annuel de porteurs qui avaient pu être engagés sur les routes caravanières au cours du XIX^e siècle. Au total, 210 000 à 240 000 individus, hommes, femmes, enfants confondus, sont mobilisés. Signe de l'importance de la participation africaine dans ce conflit, on a, côté allemand, 700 morts européens pour 1 800 morts africains.

En cela, la guerre semble être l'occasion pour les Européens de renforcer leur emprise coloniale, tant sur les populations que sur les ressources. Individus, animaux et ressources sont tous exploités en fonction de l'effort de guerre à mener : les prix sont contrôlés, les productions vivrières réquisitionnées, la culture de certains produits est imposée, le travail forcé est mis en place pour certains grands travaux. De même, les frontières, jusque-là peu contraignantes pour certains acteurs est-africains qui continuaient de circuler assez librement d'un territoire colonial à un autre, deviennent soudainement beaucoup plus rigides, avec un contrôle des flux de populations étroitement renforcé. En Afrique orientale allemande, on emprisonne tous les Africains qui ont pu être évangélisés dans le cadre des missions britanniques présentes dans la région depuis les années 1840 et jusqu'alors tolérées par les autorités coloniales allemandes : en effet, on redoute les liens que ces Africains pourraient continuer de nourrir avec l'ennemi britannique – cet ennemi qui était pourtant hier un allié dans l'entreprise de civilisation des mondes extra-occidentaux par les Européens. Ainsi, après trente ans de colonisation dans la région, l'ordre colonial européen et la nouvelle logique territoriale qui l'accompagne semblent soudainement s'affirmer assez nettement. Plus symboliquement, la reconnaissance de l'effort de guerre africain par les Britanniques est aussi un moyen, dans les années 1920, de tenter de renforcer l'emprise coloniale en Afrique de l'Est : en 1927, à Dar es Salaam, ancienne capitale de l'Afrique orientale allemande, on remplace un monument à la gloire d'un ancien gouverneur allemand, Hermann von Wissmann, par un monument qui célèbre les askari, ces soldats africains qui ont combattu dans la guerre – geste qui peut être lu comme une tentative britannique de se concilier les populations africaines en se distinguant de l'ancien colonisateur allemand.

Par ailleurs, l'effort de guerre a des conséquences sur l'organisation spatiale et économique de l'Afrique de l'Est, et sa connexion au monde. Par exemple, comme partout ailleurs, la guerre introduit de manière large les véhicules automobiles ; et en Afrique de l'Est, cela renforce d'un coup la nécessité des routes carrossables. Ainsi, la longue campagne contre les Allemands et le problème du transport des approvisionnements imposent la construction de nombreuses routes qui traversent le territoire, contribuant parfois à réduire à deux ou trois jours la durée d'un voyage qui demandait auparavant deux ou trois semaines. De même, sur les grands théâtres d'opérations, et là où il faut des installations de transit pour les troupes et l'approvisionnement, les ports se développent rapidement, comme à Mombasa, excellent port de la côte est-africaine sous domination britannique et qui connaît un essor inédit au cours de la Première Guerre mondiale.

Par ses conséquences sociales, économiques et spatiales, cette « Grande Guerre sous les tropiques » pourrait être ainsi vue comme l'exportation sur le terrain est-africain d'un conflit né en Europe, concernant d'abord les Européens et pensé en

fonction des intérêts européens. Pour autant, un tel constat ferait écho à ce qui est appelé dans l'historiographie « modèle diffusionniste » et renverrait à l'idée d'une simple occidentalisation de l'Afrique de l'Est, en l'occurrence par l'entremise de la Grande Guerre.

Or, ce « modèle diffusionniste » par la Première Guerre mondiale peut être relativisé. Bien sûr, il ne s'agit pas de nier ou de minimiser le rôle joué par les Européens en tant que colonisateurs dans l'exportation de ce conflit en Afrique : si les sociétés est-africaines sont impliquées dans l'effort de guerre et affectées dans leur quotidien, tant sur le front qu'à l'arrière, c'est d'abord parce qu'elles sont colonisées par des puissances européennes. Néanmoins, il convient de restituer leur capacité d'action aux sociétés africaines dans ce conflit, et de ne pas les réduire dans un seul statut de victimes passives qui auraient été systématiquement enrôlées contre leur gré. Bien au contraire, de multiples sources indiquent que les acteurs est-africains s'impliquent volontairement dans le conflit pour des raisons diverses, notamment des logiques individuelles de recherche d'emploi ou d'amélioration d'un statut social – comme le montre par exemple le témoignage, paru en 1935, d'un homme appelé Martin Kayamba. Issu d'une famille instruite et évangélisée par les missionnaires britanniques, présent en Afrique orientale allemande en 1914, il est soupçonné par les Allemands d'être un espion et donc emprisonné sur toute la durée du conflit – et son récit autobiographique montre, en particulier, que les bourreaux qui se plaisent à le tourmenter sont en fait autant des Africains que des Allemands. C'est aussi le sens que donne à la fin de son roman *Paradise* l'écrivain tanzanien Abdulrazak Gurnah, prix Nobel de littérature en 2021 : *Paradise* est un roman d'initiation, où le personnage principal est réduit en esclavage sur la côte est-africaine et voit finalement dans l'enrôlement dans les troupes coloniales allemandes un moyen de s'affranchir de sa condition servile.

Par ailleurs, si par certains aspects, la Première Guerre mondiale semble être un moment où l'emprise coloniale européenne se renforce, il ne faut pas non plus y lire l'histoire sans faille et bien huilée d'une colonisation omniprésente, omnipotente et en progrès linéaire constant. La Première Guerre est aussi marquée par le recul de certaines formes de connexions de l'Afrique de l'Est et du monde occidental – notamment sur le plan de la religion et de l'éducation. En raison de la guerre, les missionnaires britanniques et leurs convertis présents en territoire colonial allemand sont arrêtés ; et à la fin de la guerre, lorsque les Britanniques prennent position du territoire, ce sont les missionnaires allemands qui sont à leur tour déportés et bannis pour plusieurs années d'Afrique de l'Est. Dans ce contexte d'instabilité missionnaire, le christianisme connaît un certain déclin, car il n'est pas partout assez ancré pour continuer à se diffuser sans la présence des missionnaires. Cela profite aux religions locales, et notamment à l'islam, présent depuis plusieurs siècles sur la côte et qui

s'y renforce donc, voire se diffuse dans de nouveaux espaces. En certains endroits néanmoins, le christianisme perdure, se transforme et s'africanise : le départ des missionnaires permet à des Africains d'acquérir des positions de responsabilité qu'ils n'auraient pas eues sinon. Cette africanisation voit l'émergence de figures charismatiques qui créent un enthousiasme inédit pour le christianisme auprès de certaines franges des populations est-africaines.

De même, sur le plan éducatif, le départ des missionnaires britanniques puis allemands signe un déclin de l'offre scolaire jusque-là impulsée par les Européens. Mais le temps que les Britanniques réorganisent l'administration du territoire dans l'après-guerre, des autorités africaines locales assurent le redémarrage de la scolarisation, jusqu'en 1922 où un département de l'éducation est créé par les Britanniques, qui reprennent dès lors la main. Si cette expérience est-africaine de prise en charge de la scolarisation est brève, elle contrebalance néanmoins l'idée d'une omniprésence et d'une omnipotence coloniale dans la région, et permet de voir comment les sociétés est-africaines tentent de profiter des conséquences de la Première Guerre mondiale pour mieux s'approprier certains domaines du politique, du religieux et du social jusque-là dominés par les colonisateurs européens.

Tant en termes d'histoire militaire et géopolitique européenne dans le déroulement de la Première Guerre mondiale qu'en termes d'histoire sociale, économique et culturelle pour l'Afrique à court et moyen terme, cette campagne est-africaine est donc particulièrement importante pour qui s'intéresse à la mondialisation de la Grande Guerre. Si campagne est-africaine il y a, c'est parce que la région représente un enjeu géostratégique finalement assez inattendu, et en tout cas méconnu en regard des autres théâtres d'opération de la Première Guerre mondiale. Surtout, au-delà de cet aspect géostratégique, la Grande Guerre a des conséquences importantes sur les sociétés est-africaines, qui ressortent largement bouleversées du conflit – et ce, pas seulement parce qu'elles y auraient été impliquées, d'une manière ou d'une autre, mais aussi parce qu'elles en profitent pour amender ou renégocier certains liens avec le colonisateur européen.

De fait, la fin de la Première Guerre mondiale marque évidemment la fin d'un conflit meurtrier – et c'est le sens des commémorations du 11 novembre –, mais elle ouvre aussi un nouveau chapitre, où les empires coloniaux sont pour la première fois ébranlés et voient les premières contestations germer du côté des sociétés colonisées, qui ont eu avec le conflit l'occasion de désacraliser le colonisateur. Ce n'est pas encore la marche à l'indépendance, loin de là, mais la fin de la Première Guerre mondiale marque une vraie rupture dans l'histoire coloniale, rendant dès lors nécessaire de nouvelles recompositions d'empires.

NOTICES

À PROPOS DE LA RÉDACTION DES NOTICES NÉCROLOGIQUES

La publication de « notices nécrologiques » dans nos recueils est une tradition qui remonte aux débuts de l'Association : elle répondait alors au vœu qu'aucun camarade « ne nous quittât sans que nous lui eussions consacré quelques lignes » (voir le *Supplément historique 1994-1995*). La longueur admise pour ces notices a beaucoup varié au cours des ans, et il a été précisé dans les précédents recueils qu'il convenait actuellement de limiter cette longueur à 3 pages du recueil – sauf cas très exceptionnels !

Cette publication a parfois été contestée par des archicubes qui n'y ont vu qu'une manifestation d'auto-admiration collective. Pour la justifier autant que pour éviter des malentendus avec les auteurs, il est donc nécessaire de cerner ce que la communauté normalienne attend de ces notices. Sans écarter la possibilité d'un débat sur ce sujet, la lecture des textes reçus au cours des dernières années nous amène à repréciser ici les recommandations qui figuraient déjà dans les précédents recueils.

Rappelons donc que le but d'une notice est, à l'heure actuelle, de retracer la vie et la carrière du défunt, de donner, s'il y a lieu, un aperçu de son œuvre, voire, lorsque c'est possible, de le faire revivre en évoquant quelques souvenirs personnels. Ce n'est donc pas seulement un hommage au disparu, même si l'amitié ou l'admiration peuvent s'y exprimer avec sobriété : c'est par le simple exposé des faits, sans emphase, que l'on établit le mieux les mérites du défunt, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des effets oratoires et encore moins à des comparaisons désobligeantes pour d'autres personnes comme cela s'est malheureusement déjà vu.

Certes, la rédaction d'une notice n'est pas une chose facile et peut demander beaucoup de travail, surtout si le défunt laisse une œuvre importante : comment donner un aperçu de cette œuvre, souvent très spécialisée, qui soit accessible à tous, littéraires et scientifiques, sans se réduire à des considérations générales et de vagues éloges ? Remercions d'autant plus les nombreux auteurs qui ont réussi à le faire et qui ont ainsi enrichi notre patrimoine culturel.

Il faut aussi savoir que ces notices sont souvent utilisées par des chercheurs en histoire contemporaine ou en histoire des sciences, et même par des parents éloignés du défunt, en quête de leur généalogie. Le contenu, la qualité et l'exactitude des informations contenues dans ces textes ont donc une grande importance, et c'est en général la famille du défunt qui peut apporter à l'auteur les précisions et les dates utiles – en particulier **les lieux et dates de sa naissance et de son décès**, qui doivent impérativement figurer en tête de la notice. Ces textes qui ont et garderont un intérêt historique doivent être d'une correction matérielle impeccable : merci de faire relire au besoin vos textes par un tiers !

Dans tous les cas, le texte de la notice sera présenté à la famille avant publication. Les auteurs sont priés de nous donner le nom et l'adresse du représentant de la famille auquel nous ferons expédier, par l'imprimeur, deux exemplaires du fascicule contenant la notice.

Si la famille a des réserves à exprimer sur la manière dont sont évoqués les aspects privés de la vie de l'archicube, tous les efforts seront faits pour en tenir compte. Afin de faciliter, avant la date limite, une conciliation des points de vue, un membre du Bureau pourrait arbitrer le débat en proposant une formulation de nature à satisfaire les deux parties. En cas de désaccord persistant, la décision finale reviendra au Bureau.

La collecte des notices est désormais assurée par Patrice Cauderlier (1965 l) et Michel Rapoport (PE 1965 l) pour les littéraires et Jérôme Brun (1969 s) pour les scientifiques.

Nous remercions très vivement tous les auteurs de nous adresser leur texte en fichier **.doc** (environ **10 000** caractères, espaces compris, police Time New Roman taille 12, interligne simple, avec des paragraphes) par courrier électronique ou sur tout autre support **si possible bien avant le 30 octobre** pour une publication en février de l'année suivante.

Il est conseillé d'insérer une photo en tête de la notice (photo d'identité au format « .jpg » de 100 ko minimum et en haute définition [190x190 dpi]).

NOTICES

LOYSON (Charles), né le 13 mars 1791 à Château-Gontier (Anjou), décédé le 27 juin 1820 à Paris. – Promotion de 1811 I.



Son père Julien était sellier, établi paroisse Saint-Jean Baptiste, rue du Pélican, qui porte maintenant son nom. Il s'installa en 1797 près de l'église Saint-Rémy (là où fut posée une plaque commémorative). Sa mère était née Théodore Sainte Le Duc, et son frère Louis-René Le Duc fut son parrain, lors du baptême le jour même de sa naissance. Il était secrétaire greffier de la municipalité d'Oudon. Sa marraine, Charlotte Guïon, lui donna son prénom. Son père était malade ce jour-là. Il eut un frère, Julien-Jean, de dix ans son cadet, ce médecin qui assista George Farcy (1819 I) sur les barricades le 29 juillet 1830 (voir *L'Archicube* 31 bis, page 91), devint sous-préfet et mourut secrétaire du prince-président en 1852, un an après un autre frère Louis-Julien, né en 1792, qui fut recteur d'académie, à Orléans, à Metz puis à Pau où il décéda. Un frère aîné était mort à la guerre, dans la Grande Armée.

Il fit ses premières études à l'hospice Saint-Joseph de sa ville natale et les compléta au collège de Beaupréau (au sud d'Angers, dont dépendait alors administrativement Château-Gontier, le département actuel de la Mayenne n'ayant pas encore acquis son unité que lui conféra à la fin du XIX^e siècle le monumental *Dictionnaire* de l'abbé Alphonse Angot¹). Il devint enseignant lui-même : dès 17 ans il était chargé des classes supérieures au collège de Doué (humanités et rhétorique : les classes de seconde et de première actuelles) ; puis fort de son expérience pédagogique, il se présenta au concours de l'École normale, recrée en 1810 par l'Empereur (et Fontanes son Grand-maître de l'Université), après l'essai sans suite de l'an III de la République. Elle était alors installée dans les combles de l'ancien collège de Clermont (notre lycée Louis-le-Grand) et désignée *pensionnat normal*.

Parallèlement à ses études, il versifia : il chanta successivement la naissance de Napoléon II, roi de Rome, puis la chute du tyran son père. Après avoir obtenu la licence, il soutint le 27 juillet 1813 une thèse en français *De la manière de traduire les poètes anciens*. Il voulait que les poètes anciens fussent traduits en vers. Elle fut précédée de la thèse latine : *De definitione* « discutée publiquement le 17 juin de midi à la seconde vespertine », selon la formule en usage. Il les dédia fidèlement à ses maîtres du collège de Beaupréau : Mongazon (*rector*) et Boutreux (*moderator*) pour la latine, Blouin (*émérite*) pour la française. Il s'y présente comme *scholae normalis alumnus, facultate litterarum jam licenciatus*.

La Restauration le nomma immédiatement au secrétariat de la direction de la Librairie, puis après les Cent Jours (où il quitta alors Paris), il devint chef de bureau au ministère de l'Intérieur : il y était chargé de la surveillance des cultes non catholiques (*cultes dissidents et tolérés*, selon la formulation officielle en vigueur jusqu'à la Troisième République, soit les cultes protestants et israélites). Mais il conserva jusqu'en 1819 son poste de répétiteur de seconde année à l'École². Il fut également un collaborateur assidu du *Journal des Débats*, dès 1814. Il eut ainsi le loisir de peaufiner sa prose comme ses vers, ce qui permet à notre *Supplément historique* de le qualifier d'*homme de lettres*.

Dans sa promotion figuraient (entre autres) Augustin Thierry, le futur historien des temps mérovingiens, Épagomène Viguier, le pédagogue innovant, créateur des « asiles » (nos écoles maternelles), et Henri Patin, le grand helléniste, qui rédigea à son intention une *Notice*. Elle figure en tête de ses *Œuvres choisies* éditées par Albanel à Paris en 1868, par les soins de son neveu, l'abbé Claude Loyson devenu le frère Hyacinthe, carme déchaussé, ayant professé la théologie au séminaire de Nantes. Il est avec Viguier le premier exemple d'un ancien élève devenu répétiteur (c'est plus tard que le terme *caïman* s'imposera). Quatre volumes de Charles Loyson ont leur place en Bibliothèque d'Ulm, et dans le *Supplément historique – Œuvres choisies*, car sa production remplissait déjà plusieurs volumes de prose et de poésie lorsque la mort le prit à 29 ans. Sur un côté du monument³ érigé à sa mémoire au début de la promenade du Bout-du-Monde, les Castrogontériens peuvent lire des titres de ses œuvres poétiques : *L'Air natal*, *Souvenirs d'enfance*, *Le Lit de mort* et *Le Retour à la vie*. S'ils les parcouraient, ils y verraient comme un prélude aux vers de Lamartine (qu'il fut un des tout premiers à louer) et ce pressentiment d'une mort imminente à laquelle la maladie avait donné un bref répit :

*Je suis sous le sceau de la mort !
Pour mon âme abattue
Tous liens sont désormais pareils.
Je porte dans mon sein le poison qui me tue.
Changerai-je de sort en changeant de soleils ?
Le Retour à la vie*

De telles poésies ne devraient jamais vieillir, pour Sainte-Beuve.

Tout aussi émouvant est le premier des quatre articles sur André Chénier qu'il donna au *Lycée français* (Henri de Latouche venait de révéler que Marie-Joseph Chénier avait un frère, André). Il y décrit son jardin secret, son *Élysée imaginaire* : une maisonnette blanche, aux volets verts, couverte de tuiles – et pas d'ardoises ! – ceinte de murs – et pas d'un fossé avec une haie vive ! – une petite forêt, un bassin, un kiosque, un petit pont et des hommages personnalisés à Tibulle, à Lucain, à Jean Second, à Millevoye, à Gilbert, à Malfilâtre, à Chatterton (un rocher nu) ; au centre de ce jardin anglais, la première place revient à André Chénier.

Des *Odes*, notamment à Casimir Delavigne, à Charles de Rémusat, à Scribe et au jeune Sainte-Beuve, de spirituelles *Épîtres* à Victor Cousin sur la route de la philosophie allemande, ou à Maine de Biran, ont été publiées. Ce ne fut pas le cas de ses *madrigaux*, *bouts-rimés* et autres *bagatelles*, qu'il sema jusque sur la table royale, car le duc d'Escars, premier maître d'hôtel de Sa Majesté, lui avait adressé du vin de Bordeaux ; il le remercia par un quatrain que le roi Louis XVIII entendit déclamer par son sommelier... et le roi y suggéra une modification.

Dès la création du *Lycée français*, il y publia des poèmes, notamment une *Élégie* imitée de Grillparzer : le titre *L'Enfant heureux* ne peut laisser deviner que sa fin tragique est le pendant du *Roi des Aulnes* que Schubert allait mettre en musique. Deux autres *Élégies* dépeignent sa visite à Grateloup en Périgord, chez Maine de Biran disgracié.

À l'arrière du monument, se lisent deux alexandrins parfaitement adaptés au lieu :

*Pour moi, j'irai rêver sur ce vieux Bout du Monde
Superbe promenoir de nos simples aïeux.*

L'abbé, son neveu, réduit sa poésie à sa fidélité à sa famille et à la religion dans laquelle il fut élevé, en citant

*Voilà l'humble atelier où mes pauvres parents
Pour nourrir leur famille ont travaillé trente ans,*

puis se retournant vers Saint-Rémy, il revit sa première communion, ce qui donne ce quatrain :

*Vois-tu ce lieu sacré ? C'est là qu'un cierge en main,
Signe mystérieux d'amour et d'innocence,
Pour la première fois au céleste festin
Un pasteur vénérable accueillit notre enfance.*

Loyson chantait aussi les traditions de la Bretagne dont il se sentait un enfant, par sa mère et sa grand-mère Le Duc. Il disait qu'il *chant(ait) comme l'oiseau, sans songer qu'on l'écoute*.

Sa poésie avait plu aux Académiciens, qui, en 1817, l'honorèrent d'un premier accessit à leur concours de poésie (alors que le jeune Victor Hugo se vit retourner son manuscrit⁴). Le sujet en était : *le bonheur de l'étude*. Le père de Viollet-le-Duc faisait partie des jurés. Guizot la savait par cœur : il ferma la bouche d'un opposant après la séance de la Chambre, qui lui faisait remarquer sa fatigue, par ce distique :

*C'est pour périr bientôt que le flambeau s'allume
Mais il brille un moment sur les autels des Dieux !*

Déjà à 26 ans, Loyson sentait l'approche de la mort qui hante son œuvre.

Sur le côté opposé du monument, sa prose est représentée par une *Lettre* à Benjamin Constant (celle qui traite *De la responsabilité des ministres*) et sa *Guerre à qui la cherche* : un long pamphlet de 1818 au vitriol, frappant aussi bien à droite qu'à gauche et sous-titré *Petites lettres sur quelques-uns de nos grands écrivains, par un ami de tout le monde ennemi de tous les partis*, en 236 pages. Benjamin Constant, visé à la fois pour sa politique et des affaires financières, lui répliqua, mais il dut abandonner la partie. Comme la suite, intitulée *Seconde campagne de Guerre*, ses proses furent diffusées dans toute la France : l'appareil d'État aidait puissamment à les faire connaître. Il fut ainsi le collaborateur de Royer-Collard et de Pierre de Serre (ministre de la Justice de Decazes) : leur bras droit et aussi, malgré son âge, leur éminence grise, au centre contre tous les extrêmes ; mais leur prudente politique n'eut qu'un temps...

Cette même année, il devint un collaborateur assidu des *Archives philosophiques, politiques et littéraires* où il écrivait en prose. Un article sur Pindare le fit remarquer par Victor Cousin (1810 l) : sans appareil d'érudition, il démêlait la poétique du grand Thébain et avait compris l'unité vivante qui animait ses *Odes*, selon Sainte-Beuve. Il souhaitait que le traducteur fit précéder chaque *Ode* d'un argument. C'est l'exemple que suivit Cousin pour son *Platon*. L'année précédente, il avait mis à profit un retour à Château-Gontier pour y apprendre l'anglais et rédiger un *Tableau de la constitution anglaise*.

Dès 1818, sa santé s'altéra : à raison de six heures quotidiennes d'exercices physiques, sur prescription médicale, il la détruisit rapidement, malgré une tentative de cure dans les Pyrénées. Il continuait néanmoins son enseignement à l'École, et le souvenir est resté tenace des fins de cours où quasiment asphyxié, il portait à sa bouche un mouchoir qu'il retirait taché de sang : comme Alfred de Vigny son contemporain, il souffrait d'hémoptysie. Il succomba d'une « inertie des intestins », rue du Bac, après avoir reçu l'extrême-onction de l'abbé Frayssinous (qui n'était pas encore l'évêque *in partibus* d'Hermopolis, distinction obtenue deux ans plus tard). Son dernier acte fut de brûler sa traduction des *Élégies* de Tibulle, sur injonction de l'abbé.

Victor Cousin salua son cercueil en ces termes : « Ta vie a été pure, ta mort a été chrétienne. »

C'est peu de dire avec Alphonse Angot qu'il était « doué de talents remarquables dont il n'a pas donné la mesure » ; Sainte-Beuve achève son *Portrait* par une comparaison avec George Farcy, qu'il avait bien connu : deux Normaliens se trouvent ainsi au début et à la fin de la Restauration, l'un qui l'ouvre et l'autre qui la clôt.

Il est donc un des rares élèves de la deuxième École normale à n'avoir pas connu la disparition de celle-ci en septembre 1822, et il restera le tout premier exemple d'ancien élève ayant bifurqué dès sa sortie⁵ (il avait passé deux ans entre le baccalauréat et le doctorat !) vers les cabinets ministériels.

Patrice CAUDERLIER (1965 l) aidé par Henri PATIN (1811 l)

Notes

1. De nombreux renseignements de cette notice proviennent du deuxième volume du *Dictionnaire de la Mayenne*, p. 735-736. Les quatre tomes de ce monumental ouvrage ont cimenté le département, créé artificiellement avec des lambeaux du Maine, de l'Anjou, de la Bretagne et du Perche. Il figure en bonne place à l'École, comme les dix épais volumes de l'*Histoire littéraire du Maine* (par Hauréau, Paris 1870-1877), où l'on ne trouverait aucune notice sur Loyson... si les pages en étaient coupées, puisque Château-Gontier n'était pas situé dans ladite province.
2. Il profita de sa position au ministère pour rédiger le règlement de l'École, appliqué le 5 décembre 1815, faisant passer la scolarité à trois ans et n'accordant plus d'office l'agrégation. Une note de Paul Dupuy (1876 l) dans la *Notice historique* du Centenaire, page 19, fait ainsi référence au discours d'inauguration de la nouvelle et troisième École par Paul Dubois (1812 l), le fondateur du *Globe* devenu directeur de l'établissement, qui attribue à Loyson la rédaction du décret.
3. Il est surmonté de son buste en bronze, qui orne cette notice, dû à Jacques Pohier ; il a été restauré en 2021 par la municipalité, sur les objurgations de monsieur Philippe Delahaye ; il avait été inauguré le 1^{er} octobre 1899 aux frais de la commune et de l'Association bretonne-angevine, qui déjà alors œuvrait pour le rattachement de Nantes (et d'Angers...) à la Bretagne. Léon Séché prononça un discours à cette occasion, en reprenant le *Portrait* dont Sainte-Beuve l'avait honoré dans la *Revue des Deux Mondes* de juin 1840 (= *Portraits contemporains*, II, 231), en même temps que Jean Polonius et Aimé de Loy, tous trois précurseurs de Lamartine.
4. Le futur poète des *Orientales* enterra son concurrent plus heureux par ce vers publié dans le journal *La Minerve* :

Même lorsque l'oison vole, on sent qu'il a des pattes.

Comme pour lui donner raison, les édiles locaux ont placé le lycée de Château-Gontier sous le patronage de Victor Hugo, en « oubliant » leur concitoyen (ils ont également « oublié » de baptiser un établissement scolaire du nom de Lucie Delarue-Mardrus qui, elle, avait choisi de finir ses jours sur les bords de la Mayenne).

5. Son camarade de promotion Épagomène Viguier lui avait fait observer qu'il s'éloignait de l'enseignement, et il se justifia par une spirituelle *Épître*. C'est dans le règlement de 1815 (cf. note 2) que figure l'obligation de dix années au service de la fonction publique (celui de 1812 dispensait les *pensionnaires* à la fois de l'agrégation et des obligations militaires).

DELPEUCH (Jean-Baptiste, Édouard), né le 24 juillet 1860 à Bort-les-Orgues (Corrèze), décédé le 20 septembre 1930 à Paris. – Promotion de 1879 I.



Parcours exemplaire de la Troisième République, et dans la suite de Charles Loyson (1811 I ; voir sa notice plus haut) qui ouvrit la voie aux normaliens attirés par *les choses de la cité*, la vie d'Édouard Delpeuch se partagea entre la politique et le foyer familial.

Il était certes né en Corrèze, mais son père, médecin, exerçait à Paris, et c'est au lycée Charlemagne qu'il effectua son cursus jusqu'à la classe de Première vétérans (notre hypokhâgne) ; il remporta le deuxième prix de version grecque au Concours général (1877, section de Paris et Versailles), et cette année-là il prononça une conférence sur Charles Darwin devant le cercle Olivaint ; il fut reçu au Concours deux ans plus tard. Cette même année 1879, lors du banquet de la Saint-Charlemagne, le 1^{er} février au lycée éponyme, il avait prononcé un discours en alexandrins (où par préterition, il refuse faire rimer l'Empereur avec *champagne*), en neuf pages, associant pour la rime *Boileau et cordeau*, l'abbé *Delille* et *Eschyle*, il constatait que « sans quelques vers gaîment on ne peut festoyer », et après avoir salué l'art de la version : « Traduire c'est peu, mais vouloir inventer..., peut-on résister au désir d'être auteur ? », il se lançait dans la présentation, toujours en vers, de quelques nouveautés inconnues sur l'agora : le *téléphone*, le *phonographe* et le *ballon captif*.

Pareil aérostat, neuf ans auparavant, avait permis au ministre Léon Gambetta de quitter Paris assiégé et d'organiser la résistance aux armées prussiennes. Le jeune Delpeuch trouva en ce républicain son modèle et quasiment son mentor. Après trois ans rue d'Ulm, le jeune agrégé partit à Châteauroux pour une suppléance ; il quitta le lycée au cours du premier trimestre pour celui de Bourg-en-Bresse, où il dut, étant le plus jeune des professeurs et le dernier venu, prononcer le 4 août 1883 le traditionnel discours de distribution des prix. Il ne manqua pas d'évoquer les gloires de l'Ain, la haute présence d'Edgar Quinet, ni de saluer la mémoire du député Baudin mort sur les barricades de 1848. Il passa très vite sur Anthelme Brillat-Savarin, pour traiter de la *Grande Patrie* ; celle qu'illustraient le général Chanzy et le ministre Gambetta, tous deux récemment disparus, deux exemples majeurs pour la jeunesse. Il citait Paul Bert (« aimez votre patrie d'un amour exclusif et chauvin ») et annonçait au nom de ses jeunes collègues qu'il sacrifiait volontiers l'exemption du service militaire dont bénéficiaient les enseignants.

L'année suivante, il servit la patrie par un enseignement à Brest puis en 1884 au Prytanée militaire de La Flèche. Ensuite, après un passage au lycée Malherbe de Caen, à la rentrée 1886 il retrouva le lycée Charlemagne dans une chaire de

Rhétorique et trois ans plus tard il obtint celle de Condorcet. C'est alors qu'il acheva sa carrière universitaire, après avoir rempli son engagement décennal, car la fièvre politique l'avait saisi : il devenait, parallèlement à son enseignement, chef de cabinet du président de la chambre des Députés, puis du ministre de l'Instruction publique Eugène Spuller ; il fut ainsi chargé de l'aménagement du musée Alaoui de Tunis (l'actuel Bardo) et y représenta la France lors de son inauguration en 1887. Ensuite Eugène Spuller, nommé aux Affaires étrangères, le rappela en son cabinet, poste qu'il conserva auprès de son successeur, Alexandre Ribot.

Il se présenta aux élections législatives de 1889 dans sa Corrèze natale, mais il fut battu par le sortant, le boulangiste René Vacher. L'élection fut invalidée et en avril suivant il fut élu (avec 108 voix d'avance sur 16219 votants), le discrédit du général Revanche ayant été diffusé en province. Il siégea huit ans au Palais-Bourbon et représenta à Tulle le canton de Seilhac. Il prit souvent la parole à la Chambre (sur le traitement des instituteurs, sur la taxe militaire et sur les manufactures de tabac). Brillamment réélu en 1893 (avec 1300 voix d'avance ; mais un quart des électeurs de 1890 s'était abstenu), il devint rapporteur du budget de l'Instruction publique et des Cultes. Jules Méline devenu président du Conseil lui confia le sous-secrétariat aux Postes et Télégraphes en mai 1896 ; il occupa ce poste deux ans, laissant son nom à la loi sur la gratuité des colis postaux ; mais aux élections de 1898 il fut nettement battu par le même Vacher avec plus de 2300 voix d'écart ². Ce fut la fin de sa carrière politique (il obtint en compensation la direction des services financiers du VIII^e arrondissement de Paris ³). Il tenta vainement de se faire réélire à Tulle en 1903 ; de même il ne put conquérir la mairie de Neuilly-sur-Seine en 1908, à la tête d'une liste républicaine.

Il partagea dès lors sa vie entre de multiples associations et sa nombreuse famille. Il devint très vite l'incontournable gardien du Temple gambettiste, ne manquant jamais d'aller fleurir le premier dimanche de janvier à Ville-d'Avray la maison mortuaire de son modèle en politique ; il en vantait le génie prophétique et proposait pour lui le Panthéon (discours de 1889). Dans celui de 1897, il évoquait les récents décès de deux fervents gambettistes, Paul Challemel-Lacour (1846 l) et Eugène Spuller. Il était devenu le parent de son ministre de tutelle, par son mariage en 1888 avec sa nièce Alice, mais elle mourut en couches lors de la naissance de leur fille Madeleine, l'année suivante ⁴. Il se remaria dix ans plus tard (1^{er} mars 1899) avec Marthe Mühlbacher, fille d'un carrossier, qui lui donna trois garçons et deux filles, et décéda en 1913, ce mariage résultant de son implication dans les associations regroupant les Alsaciens-Lorrains ayant choisi la France après l'annexion au Reich.

Il prononça de nombreux discours autour de leurs arbres de Noël (des sapins des Vosges, dont l'usage se propageait alors, en soutien symbolique aux provinces

perdues) et il en publia quatre sous le titre *Souvenirs français* (imprimés à Elbeuf-sur-Seine en 1913). Il rappelle l'attachement de tous les Français à la ligne bleue des Vosges (selon la formule : « y penser toujours, n'en parler jamais »). Ainsi pour la Noël 1907 (à Saint-Mandé), il est présenté par le vice-président comme « le bras droit dans différents ministères de [son] illustre parent, M. Spuller, ami et bras droit, lui aussi, du « grand Gambetta ». Mais leurs idées modérées, voire opportunistes, ne faisaient déjà plus l'unanimité⁵ et Delpeuch n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser en ce Noël 1907 « le groupe tapageur et cynique qui prétend ne rien savoir de l'année terrible [soit les événements menant de Sedan au mur des Fédérés], insulte le drapeau et blasphème la Patrie. »

Il écrivait dans de nombreux journaux (notamment *Le Matin*) et dirigeait la société des Amis du musée du Luxembourg créée en 1903 (devenue récemment la société des Amis du Centre Pompidou) ainsi que la société des Artistes peintres et sculpteurs (il fut à l'origine de sa création en 1905, sur le modèle de la société des Gens de Lettres). Il présidait aussi l'association des parents d'élèves des lycées Carnot et Pasteur, et siégeait à divers conseils d'administration de sociétés d'assurances ou de constructions mécaniques.

Grand-croix de la légion d'honneur, dès 1887, il avait été décoré de l'ordre russe de Sainte-Anne, à la suite des pourparlers préliminaires à la visite du tsar Alexandre III scellant l'alliance franco-russe où il rencontrait discrètement le ministre Skobéléff⁶. La France humiliée et vaincue de 1870 reprenait alors sa place dans le concert des nations.

Pour terminer ces lignes, il convient d'appliquer à Édouard Delpeuch le terme de *galant homme* en reprenant l'hommage de son cadet Hubert Bourgin (1895 l) : « De ces honnêtes, de ces purs normaliens, de ces Athéniens de la République polie, je n'en n'ai connu qu'un, après la guerre. C'était un survivant, un témoin d'une époque évanouie, celle de la République libérale, patriotique, académique et discrète, celle où le régime s'organisait en mettant en pratique les institutions qui devaient fatalement l'incliner puis le pousser et le précipiter à l'effroyable et trop ressemblante caricature de lui-même. Quand je fis sa connaissance en 1919, il n'appartenait plus au Parlement. Il avait été député et sous-secrétaire d'État. Il pouvait apparaître comme la preuve vivante qu'on pouvait, dans ce temps-là, faire partie de la Chambre, ou du Sénat, et du gouvernement, sans perdre ses qualités d'esprit ni ses forces morales. Il était resté honnête homme et galant homme. Il était resté universitaire et normalien. Il avait même conservé la coupe de figure et l'allure de ses camarades de l'École et de l'Université. Il était blond, il avait le teint clair, les yeux lumineux et doux, la bouche fine et aimable, le geste mesuré et la démarche calme. Toute sa personne exprimait la courtoisie et la bonté. Il avait une exquise aménité, une distinction affable, et la parfaite simplicité de manières et de langage à laquelle prédispose une nature sincère,

et que confirme une forte culture. Édouard Delpeuch était un lettré raffiné, à la fois savant et connaisseur² ».

Et Bourgin, lui-même resté dans l'enseignement à Louis-le-Grand, de poursuivre sa lucide analyse de la déliquescence de ce régime pourtant démocratique, et ce deux ans avant l'effondrement de juin 1940 : « Non, ces conservateurs de bon aloi n'avaient plus leur place parmi les hommes nouveaux, des maquignons, des mercantis, des incultes, des larrons, ou des habiles, ni parmi les vieux hommes qui, pires que les autres, et plus méprisables encore, se mettaient, pour n'être pas rejetés, au goût du jour. Ou bien ils disparaissaient sans mot dire, avec une parfaite dignité, en galants hommes ; ou bien ils se résignaient à entrer dans le nouveau jeu de la démagogie, sans consentir à en partager les gains, et en combattant à leur manière les démagogues, c'est à dire en opposant à la violence la douceur, à l'insolence la courtoisie, au sectarisme la tolérance, aux abus les protestations du droit et de l'éloquence, à la tyrannie une noble et muette indignation. Du moment qu'on renonce à la vraie bataille, la première méthode est encore la meilleure : c'est celle qu'Édouard Delpeuch a préférée. Le régime qu'il avait rêvé, et même pratiqué, était impossible : il nous laisse le regret de généreuses illusions⁷. »

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

1. Il ne put faire entrer dans ses vers, au moment des toasts, *l'Association amicale des anciens élèves du lycée Charlemagne* ; quelques années plus tard elle était désignée sous le simple vocable de *La Carolingienne*.
2. Il ne fut pas non plus réélu au conseil général : les électeurs auraient-ils été déçus du réseau de chemins de fer desservant depuis Tulle, Seilhac, Uzerche et Argentat (le « Paris-Orléans Corrèze ») mis en service sous le double mandat de Delpeuch ?
3. Il fonda en 1910 la caisse de secours mutuel des employés des finances publiques du département de la Seine, dont il resta le président d'honneur jusqu'à son décès.
4. Sa grand-mère paternelle, née Jeanne Veyriol, était également morte lors de la naissance de son père (1826).
5. Aux élections législatives de 1881, Léon Gambetta recueillait à Belleville 4 510 voix, contre 3 536 à Sigismond Lacroix, représentant la gauche radicale (le candidat de droite en rassemblait 608), et dans la circonscription voisine le journaliste Tony Révillon contrainait Gambetta au ballottage – c'était le temps des candidatures multiples.
6. C'était le fils du général qui avait conquis le Turkestan pour Alexandre II en 1882. Son nom subsiste dans une friandise nivernaise.
7. Hubert Bourgin, *De Jaurès à Léon Blum, l'École normale et la politique*, Paris, Fayard, 1938, p. 226-234.

PARMENTIER (Jacques), né le 25 décembre 1885 à Poitiers (Vienne), décédé le 22 février 1942 au Havre (Seine-Inférieure). – Promotion de 1907 s.

Quatre-vingts ans après la disparition tragique de notre camarade, il n'est que temps de pallier les conséquences des années noires où il n'était possible que de comptabiliser les disparitions, et certes pas d'en informer la communauté normalienne dispersée, encore moins d'obtenir le matériau nécessaire à un quelconque hommage. Il n'y eut que la liste publiée en 1946 pour faire état de son décès, « *des suites de la guerre et de la captivité* », lorsqu'il fallut procéder à l'appel des absents, par promotion¹.

Pourtant chaque année depuis 1920 et le troisième *Bulletin de la Société des anciens élèves*, ces derniers pouvaient lire à la page des comptes que le premier des dons faits à cette société, ancêtre de l'a-Ulm, provenait, pour la somme de mille francs, des Tréfileries & Laminoirs du Havre, et que le deuxième (longtemps le second) des membres bienfaiteurs était le grand philanthrope et infatigable voyageur Albert Kahn – qui avait versé cinq fois plus. Ces informations, pieusement reproduites par le trésorier Maurice Weber (1907 s) avant chaque bilan annuel, rappelaient la générosité de ces deux mécènes, qui avaient amplement facilité la vie de la société dans l'immédiat après-guerre.

Derrière la raison sociale de la grande usine havraise, il y avait un de ses ingénieurs, Jacques Parmentier, ancien élève de la section de Physique, et camarade de promotion du trésorier. Son père, également prénommé Jacques, était alsacien (de Gunsbach), d'une famille de dix enfants qui, ayant choisi la France en 1871, enseignait la littérature française à la faculté des lettres de Poitiers. Il laissa des études sur l'origine germanique de *la Farce de maistre Pathelin* et sur les mémoires de Richelieu. Avec son épouse, née Adélaïde Goepfert à Mulhouse, il eut deux garçons, Jacques puis Georges². L'aîné fut reçu au concours de 1906, et comme c'était de règle alors, était entré *effectivement* rue d'Ulm une fois libéré de ses obligations militaires. Mais à peine avait-il achevé son cursus avec le titre d'agrégé et commencé des recherches avec une quatrième année, privilège rarissime alors, qu'il fut rappelé sous les drapeaux, sous-lieutenant d'infanterie³. Il finit la guerre au 61^e régiment d'infanterie et fut décoré de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur. L'armée n'avait pas éprouvé le besoin de faire appel à ses connaissances techniques (pas plus qu'elle ne l'avait d'ailleurs fait à celles d'Augustin Guyau, le fils du philosophe Jean-Marie Guyau, pionnier de l'électricité et de ses applications, qui avait pratiquement son âge, mort sur le front comme tant d'autres). Ce n'est qu'après le conflit qu'il put exercer une activité correspondant à ses compétences, au Laboratoire central d'électricité à Paris, où il fut assistant dès l'Armistice. Cela lui permit de satisfaire à la règle des dix années au service de l'État. Dès 1920, il devint ingénieur à la société des Tréfileries & Laminoirs du Havre. Il y rejoignait deux archicubes, le directeur général Raymond Jarry (1891 s), qui en janvier 1919 avait appelé à ses côtés son camarade de

promotion Adolphe Cligny, naturaliste jusque-là remarqué pour ses explorations au Sénégal puis par la direction de la station d'études aquicoles de Boulogne-sur-Mer. Ce dernier devint, selon le zoologue Maurice Caullery (1887 s), auteur de sa notice dans l'Annuaire 1939, le véritable *organisateur et chef* de l'usine, qu'il quitta en 1930 pour raisons de santé : il finit ses jours à Noisy-le-Grand. Jacques Parmentier partit s'installer dans la ville portuaire, où il demeurait d'abord 1, rue de Thionville puis au 118, boulevard de Strasbourg, un bel immeuble tout près de l'Hôtel de Ville.

Durant vingt ans, il accompagna le développement de cette entreprise, fondée en 1883 par Lazare Weiller – initialement non au Havre mais à Angoulême – pour traiter le cuivre. Mais les ports de Bordeaux et de la Rochelle, qui devaient recevoir le matériau brut des États-Unis puis du Chili, n'étant pas efficacement équipés, l'entreprise s'installa finalement au Havre dès 1892. L'usine initiale fut construite alors, à côté de celle de Jean-Jacques Hellmann⁴, et la voie de desserte du tout nouveau quartier industriel fut baptisée du nom de Sadi Carnot, le président assassiné⁵.

Les Tréfileries traitent le cuivre, le laiton ou l'aluminium ; elles fabriquent des câbles de freins pour les bicyclettes, des filins pour haler les péniches sur les canaux ou des aiguilles à peigner pour les usines textiles. Elles reçoivent alors de Rhodésie, puis du Congo belge, les *wire-bars*, ces lingots bruts qui passent au laminoir dit *Garrett* dont sortent les fils de 7 millimètres, indispensables entre autres aux caténaires.

Elles furent réquisitionnées en 1914 et plus de 7500 ouvriers y fabriquaient nuit et jours obus, douilles et cartouches pour les besoins de l'armée ; dès 1916 une seconde usine fut construite et les productions, après la guerre, se répartirent entre elles : cuivre d'un côté, aluminium de l'autre. En 1924, 3 500 ouvriers y travaillaient, dont 300 femmes. Lazare Weiller avait prévu une crèche où les mamans ouvrières pouvaient venir allaiter leurs bébés trois fois par jour en quittant leur poste. Mais la main-d'œuvre manquait, et sur ce chiffre de 3 500 on décompte 850 immigrés, dont 300 Polonais pour lesquels une cité était construite. Dans la décennie 1930, malgré la crise, les Tréfileries travaillaient à plein pour les constructions navales, l'automobile, l'aéronautique, les industries mécaniques et électriques ou encore le bâtiment : l'usine du Havre expédiait des produits semi-finis à une dizaine d'autres usines du groupe, dispersées sur toute la France, et le quart de la production était exporté (notamment vers la Syrie et la Turquie).

Jacques Parmentier dirigea ce monde (le siège social restant à Paris) et comme tous les patrons, vit monter de la base une opposition syndicale ; les descriptions, de nos jours encore, semblent irréconciliables, comme les informations recueillies. D'un côté, Lazare Weiller avait organisé pour ses ouvriers une société de gymnastique et une fanfare *L'Espérance* forte de 117 membres ; lui et ses successeurs avaient mis en place un système d'assurances sociales, une caisse de retraite et de solidarité, des colonies de vacances, et construit des logements ; de l'autre, à lire le n° 45 du *Fil rouge*, le journal syndical des Tréfileries, on ne perçoit que la pénibilité du travail

et sa dangerosité, avant l'obligation du port de lunettes spéciales et de chaussures de protection : les ouvriers ne restaient que deux heures sur cette machine *Garrett* d'où l'on voyait voler les paillettes de cuivre et à l'atelier des câbleuses, le bruit était quasiment infernal sur les toronneuses. Et lorsqu'une machine plus efficace que la *Garrett* fut mise au point, le nombre d'ouvriers fut divisé par deux, quand la production augmentait d'un tiers. Les auteurs (Richard Zelek et Jacques Defortescu) racontent que sur ce même atelier *Garrett* les ouvriers recevaient un litre de rhum de la part de la direction, chaque fois que le record journalier était dépassé ; puis le Comité d'hygiène s'opposa à cette pratique, l'équivalent du stakhanovisme. Gérard Masselin conclut ainsi les trois pages consacrées aux Tréfileries dans son *Le Havre industriel : deux siècles d'histoire au cœur de la ville*, éd. L'Écho des vagues, 2016 : « Cette usine a marqué non seulement la vie économique mais aussi, avec ses grèves et ses actions très dures, très fortement la vie sociale et syndicale. » Lors des grandes grèves de 1932, les ouvriers des Tréfileries furent les tout derniers à se joindre au mouvement ; sans doute le firent-ils en ce mois d'octobre par solidarité avec leurs collègues de l'Électromécanique, qui luttaient pour des avantages qu'eux possédaient déjà ; une usine havraise fut ainsi occupée durant 735 jours.

Tel fut l'univers de Jacques Parmentier, jusqu'à septembre 1939 (l'usine fut alors réquisitionnée pour la Défense nationale, comme en 1914) ; lui fut rappelé sous les drapeaux et envoyé, avec le grade de colonel, en Alsace dans un régiment de pionniers ; fait prisonnier après le contournement de la ligne Maginot, il partit en Allemagne et il fut libéré de son Oflag (VI C) le 16 août 1941 au titre d'ancien combattant de la guerre précédente ; il ne put dans un premier temps se rendre au Havre, rejoignant son épouse près de Caen, à Sainte-Marie d'Hérouvillette. La maladie contractée en captivité, et désignée comme cachexie carentielle à l'époque, doublée d'un œdème des jambes, s'aggrava. Revenu au Havre, il fut très vite admis à l'institution Saint-Joseph où il décéda. Il ne fut pas déclaré Mort pour la France⁶ : au terme d'une longue procédure, les autorités militaires arguèrent que la maladie était présumée contractée en captivité et que de ce fait il n'était pas en service actif quand il en avait été atteint (décision du 5 novembre 1946 clôturant son dossier). Deux ouvriers des Tréfileries, qui ne revinrent jamais, eurent droit, eux, à cette mention. Leur nom et leur visage firent l'objet de plaques commémoratives à l'entrée principale de l'usine havraise ; Jacques Parmentier n'obtint pas, lui, cet hommage⁷. Son épouse Henriette, née Saglio, qui avait œuvré en vain pour lui obtenir la reconnaissance de la Nation, redevint parisienne et mourut en 1979.

Patrice CAUDERLIER (1965 I)

Notes

1. C'est de cette liste qu'étaient parties les recherches sur Élie Carcassonne (voir sa notice dans *L'Archicube* 31 bis) ; il y était mentionné « professeur à l'université de Clermont-

Ferrand » sans tenir compte de sa mise à la retraite d'office, à l'inverse de l'acte d'état-civil mentionnant son décès à Nice.

2. Georges Parmentier (1887-1973), ancien centralien, entra aux Chemins de fer ; après la nationalisation, il dirigea le service Matériel et traction de la SNCF et attacha son nom aux dix autorails panoramiques qu'il fit construire par Renault en 1956 après un voyage dans les *vistadomes* des Transcontinentaux américains.
3. Parmi ses camarades de promotion, Georges Bresch, caïman de chimie, René Gâteaux, enseignant à Bar-le-Duc, donnèrent leur vie, comme Charles Péguy (1894 l), dès le début du conflit ; René Marrot, enseignant à Bourges, mourut au champ d'honneur en 1917. Bresch et Marrot ne sont plus que des noms sur la liste du monument à nos morts.
4. L'inventeur de la locomotive *La Fusée électrique* croyait à l'avenir de son engin révolutionnaire, mais qui arrivait trop tôt : toutes les compagnies la refusèrent. Ruiné, il céda à Westinghouse l'usine havraise restée inutile et après quelques commandes marginales, la filiale américaine revendit les locaux à la Compagnie électromécanique, issue d'un groupe suisse (Brown-Boveri), qui construisit après 1925 toutes les locomotives électriques du Paris-Orléans, puis de l'État et après la guerre celles du Paris-Lyon.
5. Cette voie est devenue le boulevard Jules-Durand en hommage au syndicaliste, héros malheureux du lamentable épisode qu'Armand Salacrou, havrais de souche, a immortalisé au théâtre, sous le même titre, en 1960.
6. Georges Bonnefoy (1932 l) fut reconnu mort pour la France. Il avait été mobilisé alors que, professeur au lycée du Havre, il achevait une thèse sur Alfred de Vigny. Il fut reconnu docteur ès lettres à titre posthume.
7. Cette notice a été rendue possible, à Caen grâce au Service historique de la Défense (archives des victimes des conflits contemporains), et au Havre grâce aux personnels de l'Hôtel de Ville et de la bibliothèque patrimoniale Armand Salacrou. Elle voudrait rappeler à notre souvenir Madeleine Michelis (1934 L), havraise de naissance et torturée pour faits de Résistance, dont le nom figure sur la stèle des Sévriennes « Mortes pour la France ».

WIÉNER (Claude), né le 2 juin 1922 à Paris, décédé le 30 octobre 2022 à Paris. – Promotion de 1941 l.



Claude Wiéner, khâgneux à Henri-IV, est reçu cacique 1941. Contraint de passer quelques mois en Chantier de jeunesse et ensuite, fin 1943, réfractaire au STO, il est de ceux qui ne se satisfont pas d'échapper au travail dans les usines des nazis et devient un résistant rapidement appelé à Paris dans une officine de très bons faux papiers pour juifs, résistants repérés et autres clandestins par nécessité. Militant JEC, il en vient à représenter la Fédération des étudiants catholiques à l'Union des étudiants patriotes où les communistes sont bien présents. Au total, il n'aura guère

passé plus d'un an à l'École, mais il restera fortement attaché à ses camarades de la JEC dont René Rémond (1942 l), tous défunts aujourd'hui, et à l'association a-Ulm.

Sa famille parisienne et nombreuse – père juif qui mourra à Buchenwald, mère catholique – avait passé deux ans dans la Sarre encore occupée par la France, au début des années 1930, et vécu l'arrivée au pouvoir de Hitler. Revenu à Paris, Claude retrouve un ami proche, Denis, fils de Jean Coutrot (polytechnicien, fondateur du groupe réformateur X Crise), qui, juste après la défaite, part pour Londres et fait la guerre comme pilote de la Royal Air Force. Il est mort en 1970 dans un accident de la route. Son épouse puis sa fille aînée, Christine de Froment, ont entretenu fortement, et jusqu'à la fin, l'amitié de Claude Wiéner, présent à de nombreux déjeuners et fêtes de famille. À mes relations avec elles, je dois de l'avoir connu il y a près de trente ans. Lors de l'une de nos rares conversations en tête à tête, il me livra trois points importants de son parcours. Il avait, jeune adolescent dans la Sarre, beaucoup compris du *modus operandi* nazi, notamment du matraquage de la propagande, et il fut, en conséquence, immédiatement en opposition absolue avec la propagande de Vichy. À l'automne 1944, il ne se sentait pas prêt à retrouver des camarades qui étaient, bons étudiants, comme passés à côté de la guerre, n'ayant perçu que les privations, les rationnements. Grâce à ses tribulations, notamment les mois de Chantier de jeunesse, il avait découvert des milieux sociaux en détresse spirituelle et matérielle.

Ayant rencontré le père Henry Grouès (*alias* l'Abbé Pierre), il décida d'entrer à Lisieux au récent séminaire de la Mission de France, fondée pour former les prêtres ouvriers. Il fait bien deux stages ouvriers pendant ses années de séminaire, mais les supérieurs décident que son métier sera d'être professeur et l'envoient à l'Institut catholique de Paris se doter d'une licence et d'une habilitation à préparer le doctorat. Il est en même temps affecté à une paroisse du XIII^e arrondissement, à l'époque encore très industriel où, a-t-il écrit « je découvre dans le quartier des usines Panhard beaucoup de misère et des taudis dont je n'avais pas idée et dont l'existence m'a marqué ».

Dès lors, le père Claude Wiéner, d'abord modeste et qui ne se met pas en avant, mais sûrement assez confiant en ses capacités, va mener avec énergie et sens des responsabilités d'un côté, une carrière de bibliste et d'universitaire, de l'autre une mission de prêtre, plus près des pauvres que des dames catéchistes. Mon résumé emprunte beaucoup à *l'In memoriam* de l'équipe pastorale de Créteil, notamment quelques citations *verbatim*. En 1953, au séminaire transféré à Limoges : « Mes cours de philo et de patristique ont du succès. Mais le combat et l'idéologie marxistes semblent parfois l'emporter sur la recherche missionnaire. » On sait qu'en 1953, l'inspection du visiteur dominicain envoyé par le Vatican aboutit à la fermeture du séminaire et au renvoi des séminaristes, exception faite de ceux de dernière année s'ils signent un engagement conservateur très rigoureux. Wiéner est mis en sursis et

envoyé pour un an à l'Angelicum, l'université des dominicains à Rome. Il y achève de préparer sa thèse en latin *Recherche sur l'amour pour Dieu dans l'Ancien Testament* soutenue à l'Institut biblique pontifical. Il a des échanges fréquents avec le père Perrot qui est alors en négociation avec la Curie à fin d'obtenir un statut canonique pour la Mission de France et la réouverture du séminaire. Satisfaction leur est finalement donnée et le séminaire pourra rouvrir à Pontigny (Yonne). Wiéner est par ailleurs admis au Palais Farnèse, à la bibliothèque, et noue des relations intellectuelles et amicales avec Jean Bayet (1912 l), directeur de l'École française de Rome, dont la thèse avait porté sur la religion romaine. Chez sa fille, Claire Salomon-Bayet, philosophe et historienne des sciences qui avait été impressionnée par lui à Rome, il m'est arrivé de rencontrer le père Wiéner.

De 1954 à 1967, il est en poste à Pontigny, professeur au séminaire et vicaire, puis même curé de la paroisse de 1955 à 1959. En 1967, il revient en région parisienne, affecté à Bobigny mais sans responsabilités pastorales. Pendant vingt ans, il va se livrer à une activité débordante et à une production intellectuelle importante. Il est professeur à l'Institut catholique de Paris, où il est à la fois, pendant près de dix ans, directeur de la section de Théologie biblique et systématique et secrétaire de la faculté. Membre de l'équipe de traduction œcuménique de la Bible (TOB), il est aussi chargé de traduire en français le décret conciliaire sur le ministère et la vie de prêtre. Il participe à plusieurs commissions internationales postconciliaires et arrive à trouver le temps d'être l'aumônier du CHU de Bobigny.

À 65 ans, il doit abandonner fonctions et enseignements à l'Institut catholique. L'évêque de Créteil l'autorise à s'installer à Ivry. Jusqu'à 75 ans, il consacre un bon tiers de son temps à la paroisse, dans une équipe très Mission de France. Il est presque obsédé par le souci que son travail de bibliste s'accompagne d'un effort pour « faire aimer l'Écriture et donner envie d'y revenir ». Deux de ses livres sont élaborés à partir de son enseignement d'histoire biblique. *Le Livre de l'Exode* (Le Cerf, 1986) offre au lecteur un fil et des repères pour suivre l'ensemble de récits, de lois et de rituels qui fixent à la fois l'origine, la charte et l'identité du peuple hébreu. *Le Deuxième Esaïe* (Le Cerf, 2005) vise à faire entendre l'espoir, exprimé en 587 av. J.-C après la destruction de Jérusalem et les déportations, par ce prophète inconnu qu'on appellera le deuxième Esaïe.

Parallèlement, il œuvre dans des activités sociales et il faut saluer sa lucidité, sa liberté et son courage. La phrase de lui citée dans le texte de l'évêché de Créteil que je recopie mentionne les « œuvres sociales qui participent d'un certain esprit Mission de France : se soucier de justice, défendre les plus ou moins déshérités, travailler dans des organisations laïques plutôt qu'ecclésiales, souvent sans faire état de mon état clérical, ni de ma foi ». C'est ainsi qu'il se fait écrivain public au Secours populaire, défenseur devant les prud'hommes, membre du collectif IVRY-SDF, tout en s'étant

vu proposer, et ayant accepté, la fonction de délégué diocésain à l'œcuménisme. Et il termine avec Maurice Carrez (1977 l) un dictionnaire de culture biblique qui, sans érudition trop lourde, fait place au savoir acquis à la fin du xx^e siècle et qui est publié chez Desclée de Brouwer.

Son dernier engagement fort, et qui lui tenait très à cœur, fut en 1997 d'avoir cofondé puis présidé le collectif « Les morts de la rue » qui s'emploie à assurer une sépulture identifiée aux SDF totalement désocialisés. Vingt ans plus tard, à 95 ans, il doit se résigner à rejoindre la maison de retraite Marie-Thérèse du diocèse de Paris. Lors de la fête organisée pour ses cent ans, il s'interroge sur l'après et reconnaît avoir connu le doute : « Je me dis que ma vie n'a pas été vide, que j'ai noué beaucoup de relations qui m'ont rendu heureux et que j'ai été utile à quelques-uns et que cela valait la peine... Au-delà de ces doutes, je continue à croire que quelqu'un m'attend. »

Un cacique devenu prêtre, le cas est rare. Le bibliste Claude Wiéner a manifestement honoré la tribu normalienne autant que le prêtre l'a fait pour la Mission de France. En lui savoir et recherche, audace et prudence raisonnée se rejoignent : faculté de Théologie, Secours populaire, mission diocésaine.

Jacques LAUTMAN (1955 l)

JUILLARD (Geneviève), épouse LE COZ, née le 23 décembre 1925 à Saint-Rambert l'Île-Barbe (Rhône), décédée le 8 décembre 2021 à Grenoble (Isère). – Promotion de 1945 L.



Elle était la quatrième fille d'une famille qui en comptait cinq. Le père, resté dans l'armée après la Grande Guerre, changeait souvent de résidence ; il mourut en 1929 à la suite d'une maladie des reins due aux gaz inhalés durant le conflit, laissant son épouse et leurs filles âgées de 2 à 8 ans. Geneviève restera marquée par le départ prématuré de ce père.

La famille s'installa alors à Grenoble près des grands-parents paternels ; Geneviève grandit, entourée de l'amour de sa mère et de sa grand-mère maternelle venue soutenir ses petites-filles. Elle est pupille de la Nation et fait ses études au lycée Stendhal, alors que les filles de famille catholique étaient plutôt inscrites dans le privé. Comme son père, elle joue du violon : elle a l'oreille absolue.

Après une hypokhâgne et une khâgne à Lyon, et en l'absence du concours féminin en 1944, elle refait une khâgne à Paris (au lycée Fénelon) et entre à « Sèvres » l'année suivante ; elle a toujours raconté qu'elle devait son admission au fait d'être arrivée *ex-aequo* avec la première recalée qui en était à son troisième concours, une Toulousaine.

Le Jury de 1945 obtint du ministère deux places supplémentaires au concours : en conséquence Geneviève put intégrer les nouveaux locaux du boulevard Jourdan.

Agrégée de grammaire, elle est nommée au lycée Paul-Cézanne d'Aix-en-Provence, ville qu'elle découvre et qui la rapproche de ses origines provençales du côté maternel. Elle noue de solides amitiés avec des collègues. De retour à Grenoble après une pleurésie mal soignée à Aix qui manque de l'emporter et l'éloigne plus d'un an de l'enseignement, elle enseigne au collège Stendhal où elle avait fait ses études. Elle laissera un souvenir vivace à ses élèves de par son humanité.

En 1960, elle se marie avec Henri Le Coz, professeur de physique à Paris. Elle le suit dans la capitale et est nommée au lycée d'Orsay. De leur union naissent trois filles. En 1970, Henri a l'opportunité d'une nomination en classes préparatoires au lycée Champollion de Grenoble : Geneviève le rejoint et est nommée l'année suivante au collège Fantin-Latour où elle terminera sa carrière en 1978.

Elle garde un très bon souvenir de son enseignement dans un quartier plutôt populaire à cette époque. Elle fait découvrir la poésie d'Aragon à ses élèves par les chansons de Jean Ferrat, et organise des sorties à l'extérieur de l'établissement, ce qui ne se pratiquait pas beaucoup alors.

Geneviève met alors à profit sa retraite pour apprendre des langues qu'elle affectionne particulièrement et dans lesquelles elle a des facilités : le grec moderne et l'hébreu. Parallèlement, elle suit des cours bibliques et elle lit beaucoup, tout en aidant gracieusement des élèves ayant des difficultés en français et en latin. Elle lit aussi des livres en italien, langue qu'elle avait étudiée seule lors de sa pleurésie, dans ses jeunes années de professorat, en tâtonnant consciencieusement mot après mot.

Elle continue à enseigner au sein de la paroisse universitaire (qui regroupe les professeurs chrétiens de l'enseignement public) avec Henri Le Coz ; c'est d'ailleurs au cours d'une session de cette paroisse qu'ils s'étaient rencontrés. Dans sa propre paroisse, elle accompagne les familles en deuil ; elle anime l'Acat (Association des chrétiens pour l'abolition de la torture). Elle et Henri s'intéressent aux problèmes des migrants : ils accueillent deux demandeurs d'asile chez eux. Ils militent au PSU (le Parti socialiste unifié de Michel Rocard) puis au PS après 1974 : elle corrige les tracts et ils participent aux réunions.

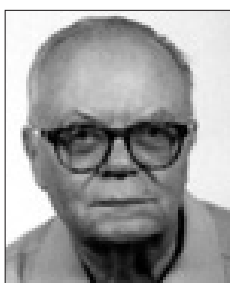
Geneviève s'occupe aussi de sa mère âgée et d'une de ses sœurs handicapées ; ensemble elles font les mots croisés du *Monde* et des parties de scrabble – qu'elle gagne toujours. La maison est toujours ouverte : à l'écoute des autres, elle aime beaucoup les jeunes et accueille nos amis dans la simplicité. Elle s'occupe aussi de ses petits-enfants. Généreuse, elle s'intéresse au monde qui l'entoure et à l'actualité.

Elle reste ainsi vaillante jusqu'à près de 90 ans ; puis une chute et une hospitalisation accentuent ses troubles cognitifs. Peu à peu sa santé se dégrade, sans qu'elle

perde son sourire et sa gentillesse, ne se plaignant que rarement. À la fin, elle confond ses filles avec ses sœurs et ses auxiliaires de vie avec ses filles. Jusqu'au bout, elle contempera les montagnes et la nature qu'elle aimait tant arpenter et regarder. Elle a eu la chance de s'éteindre chez elle ; deux semaines plus tard, son mari l'a rejointe après soixante et un ans de vie commune.

Élisabeth, Anne et Catherine LE COZ, ses filles

PÉNARD (Jean), né le 20 septembre 1924 à Saint-Yrieix-sur-Charente (Charente), décédé le 26 juin 2011 à Sèvres (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1945 I.



Son père, Léon Pénard, était le fils d'un scieur de long. Il fit une guerre de 1914-1918 exemplaire : de simple soldat, il la termina comme officier nommé « sur le tambour », et il poursuivit une carrière militaire qu'il acheva en commandant la place de Saintes (en Charente alors inférieure). Cet homme d'honneur pleura pour la première fois de sa vie le 17 juin 1940, en écoutant le message radiodiffusé de la capitulation ; puis il fut mis à la retraite d'office par Vichy. Sa mère, née Alice Ballou, était fille de maraîchers aux Planes

près d'Angoulême. Toute sa vie elle s'occupa de son époux, de leurs deux enfants (Jean avait une sœur aînée prénommée Jeanne), de son potager et de ses animaux de basse-cour. La famille vivait dans des conditions très modestes.

Très vite, Jean fut repéré par l'école républicaine et il poursuivit une brillante scolarité, à laquelle il n'était pas prédestiné par son milieu social : au collège de Saintes, où il choisit le grec, puis au lycée de Poitiers où il entra en hypokhâgne avant de poursuivre à Henri-IV (quitte à retourner en 1943 sur celle de Poitiers jugée plus sûre). Il fut reçu au concours de 1945, il avait été premier collé au précédent. Sa sœur était devenue institutrice, et sa mort d'une longue et incurable maladie l'affecta particulièrement¹.

Il n'eut jamais envie d'enseigner² et il profita d'une opportunité pour bifurquer au Service des affaires culturelles du Quai d'Orsay. Il écrit simplement : « On » cherchait des candidats pour servir à l'étranger dans cet après-guerre où tout était à reconstruire. *J'en fus.* »

Il commença comme attaché culturel en Norvège, à Stavanger puis encore plus au Nord à Bergen. Et ce furent les années d'Argentine, ce Nouveau Monde qu'il rejoignit de Marseille par un paquebot italien, avec mission de revivifier les Alliances françaises. Il passa trois années à Mendoza au cœur des Andes, après un incroyable

voyage dans un *sleeping-car* qui eût enchanté Larbaud. Il fut logé chez mademoiselle Marie-Thérèse Nadaud pour l'état-civil, Veneranda pour la communauté française, octogénaire née à Chazelles (en Charente) avec qui il se lia d'amitié et qu'il emmena jusqu'à Valparaiso par le Transandin et ses incroyables lacets. C'est à Mendoza qu'il publia son premier texte en prose *Le Voyage* (1950) et il y fit éditer en 1953 un choix de poèmes de René Char. Il insista pour y insérer en hors-texte (mais en noir et blanc) une reproduction du *Prisonnier* de Georges de la Tour dont on sait l'importance pour René Char, avant et pendant la Résistance. Il était déjà connu de l'auteur du *Marteau sans maître* qui lui adressa pour la publication un aphorisme liminaire et le poème final, *Front de la Rose*. C'était l'année du cinquantenaire de la colonie française de San Rafael, et c'était dignement suivre l'exemple du fondateur de l'Alliance française, Pierre Foncin (1860 l).

Auréolé de ces succès, il fut nommé conseiller culturel de l'Ambassade de France et revint à Buenos Aires. Il venait d'épouser Suzanne Mandeix, institutrice puis professeur de lettres modernes, dont il eut deux fils, Laurent et François. C'est là que nous fîmes sa connaissance lors d'un voyage organisé par Pierre Verdevoye, professeur à la Sorbonne, auquel participait aussi Jean-Pierre Osier (1956 l). Il nous a organisé une entrevue avec Jorge Luis Borges, alors directeur de la Bibliothèque nationale, qui fut évidemment passionnant³. Par la suite, tous les hispanisants nous enviaient d'avoir rencontré Borges... mais nous avons aussi rencontré Suzanne sa jeune épouse et leurs deux adorables garçons.

Après 1957 et ses neuf années d'Argentine, il passa en Turquie où il dirigea le Centre culturel français d'Istanbul ; il eut alors une relation amicale et suivie avec Georges Dumézil. Puis en 1962 il exerça à Damas, comme attaché culturel près l'Ambassade dans une période politiquement apaisée après de nombreux troubles (crise de la fusion avec l'Égypte de Nasser) ; cela permettra à la France de rouvrir son ambassade en Syrie, pendant que la famille de Jean Pénard attendait plusieurs mois à Beyrouth au Liban.

Il est ensuite nommé au Quai d'Orsay chef du secteur Afrique/Levant, puis sous-directeur de l'enseignement à la direction des Affaires culturelles du ministère des Affaires étrangères (1964-1968).

Il occupa un poste – le plus difficile de sa carrière, disait-il – à Alger, conseiller culturel de l'Ambassade de France et directeur de l'Office culturel et universitaire français, appelé alors Mission française, de 1968 à 1971. Il y rédigea de nombreux rapports sur la situation complexe qu'il vivait avec les autorités algériennes nouvellement installées à la tête du pays.

Il intégra ensuite le ministère de l'Éducation nationale comme inspecteur de l'Académie de Paris, de 1972 à 1975 ; puis il deviendra conseiller technique de René Haby

alors ministre de l'Éducation nationale, puis du Premier ministre Raymond Barre de 1980 à mai 1981³.

C'est à cette époque qu'il passa son brevet de pilote d'avion.

Il est alors nommé Inspecteur général de l'Éducation nationale jusqu'à sa retraite, l'essentiel de cette activité se poursuivant dans les départements et territoires d'Outre-mer : il rencontra notamment Aimé Césaire (1935 l) à Fort-de-France.

Jean Pénard et son épouse se sont installés pour finir à Saint-Pierre de Vassols dans le Vaucluse, et se sont ainsi rapprochés de René Char qui vivait aux Busclats, à l'Isle-sur-la-Sorgue, à une quinzaine de kilomètres. C'était « l'ami le plus cher et le plus admiré », il retenait de Char sa haute taille, sa voix oraculaire, quasiment delphienne, quand il lisait les fragments d'Héraclite ou des éclairs de Nietzsche, sa communion avec la nature plus encore qu'avec les hommes⁴. Ainsi que la présence des animaux auprès du poète, ses colères mémorables contre les grandeurs surfaites, en littérature comme ailleurs⁵ ; et à écouter Jean Pénard transcrivant au fil des années ses rencontres, on croit entendre les voix authentiques de la vraie Résistance, celle des maquis des Glières ou des Basses-Alpes. Ces entretiens publiés chez José Corti⁶ s'achèvent le 20 août 1987 (ils avaient débuté le 12 juillet 1954). Char quitta ce monde le 19 février suivant et Jean Pénard en fut très affecté : il s'est trouvé isolé, en butte à l'entourage de Marie-Claude Char, qui avait épousé le poète très peu de temps avant son décès.

On peut enfin évoquer l'amour de Jean Pénard pour la langue française. En vrai successeur de son voisin angoumois Guez de Balzac, il n'a cessé de la défendre. À preuve ce remarquable polycopié édité par le Centre régional de documentation pédagogique de Grenoble en septembre 1980, intitulé *Réflexions sur la Rédaction administrative*. En 40 pages (y compris les renvois notamment à l'œuvre irremplaçable de Maurice Grevisse), il explique avec sobriété et humour l'irremplaçable valeur de l'écrit, et la nécessité de la qualité de sa relecture, en commençant par l'exemple de Démosthène ; il se bat contre les cascades de génitifs, l'abus des sigles, et il termine en citant Jean Prévost (1919 l) : « On devrait enseigner dans les écoles que compliquer les choses est une infamie⁷. »

C'était pour nous un homme charmant, un peu précieux, un peu d'une autre époque ; il utilisait toujours un langage très choisi, exquis. Il vantait particulièrement sa Charente natale. Il est décédé chez lui alors que son épouse était hospitalisée ; et nous-mêmes n'avons pu lui rendre l'hommage que nous aurions aimé lui rendre quand il nous a quittés.

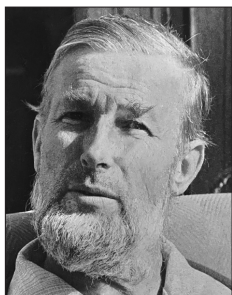
Laurent PÉNARD, son fils

†Aliette VANDEVOORDE, en souvenir de son époux Pierre Vandevoorde (1956 l)
(les passages en italique étant exclusivement de cette dernière)

Notes de Patrice Cauderlier (1965 I)

1. Il l'a toujours tue, sauf en 1983, quand il lui a consacré une bouleversante plaquette intitulée *Jeanne au figuier*, que l'on peut trouver dans son format à l'italienne parmi les ouvrages précieux de la Bibliothèque nationale : neuf pages d'écriture fine, voire transparente, où revit la figure complice de sa sœur si aimée ; la mort y est présente, autant que dans les adagios de Gustav Mahler, et l'ouvrage est orné d'une polychromie de Marguerite Leuwers.
2. De ses années ulmiennes, il retient l'invitation faite à Louis Aragon en février 1946 ; il raconte l'incroyable désinvolture de l'orateur, et s'indigne d'avoir lu la semaine suivante sous sa plume : « *Lorsque je parlais pour les élèves de l'École normale.* » « —Non, Monsieur, on ne parle pas *pour* les élèves, quand on est un petit Aragon, on parle *aux* élèves— ». (Jean Pénard, *Rencontres avec René Char*, décembre 1982, p. 264).
3. L'entretien ne porta sans doute pas sur René Char, qui n'appréciait pas plus Borges que Valéry... Voir ainsi les *Rencontres avec René Char* à la date du 4 septembre 1981, et le ressentiment de Char à propos du jugement de Borges sur Baudelaire.
4. René Char, qui n'estimait guère le président de Gaulle pour son attitude envers les harkis, ne ménageait pas ses approbations à Georges Pompidou (1931 I), ni à Raymond Barre. Il défendait Vigny bec et ongles, notamment contre Henri Guillemin (1923 I), traité de *ramasseur de poubelles*, et expliquait son hostilité au poète de « La mort du loup », ainsi qu'à Charles Péguy (1894 I), par « *la jalousie que lui et ses pairs éprouvent de n'avoir jamais été des créateurs* ». Il souhaitait que Marguerite Yourcenar apprît à écrire, et il jeta au panier une thèse, portant sur son œuvre, à laquelle il ne comprit pas un traître mot ; elle était issue « de l'atelier de Julia Kristeva ».
5. C'est l'objet de la superbe lettre-préface pour *Jour après nuit*, ce recueil poétique publié par Jean Pénard chez Gallimard en 1981 qui s'achève ainsi : « souvenirs, beaux objets délectables et délicatement amers, offerts au lecteur avec autant de retenue que de plaisir ». Cette lettre est reprise dans l'édition de la Pléiade, p. 1324.
Il faut à ce propos faire observer que cette édition devait être supervisée par Jean-Claude Mathieu, et que celui-ci dut abandonner l'entreprise (et la préface) à un professeur de Fribourg, qui n'avait pas mesuré l'amitié entre Char et Pénard. D'où la regrettable absence dans ce volume de Jean Pénard, qui tenait certainement une place aussi importante dans la vie de l'auteur des *Feuillets d'Hypnos* que réciproquement.
6. C'est ici l'occasion de mettre en évidence son admiration pour Julien Gracq/Louis Poirier (1930 I). Il s'appuyait pour rédiger ce volume sur plus de 500 feuillets, notés à la suite des invitations réciproques, dont il avait déjà publié une partie dans la revue *Commentaire*.
7. Jean Pénard rapporte le contraste saisissant que René Char développait un soir de décembre 1982 entre la destinée de Louis Aragon *superdécoré* et celle *exemplaire* de Pierre Brossolette (1922 I), dont il rappelait constamment l'article du *Populaire* d'août 1939 dénonçant le cynisme et l'hypocrisie d'Aragon vantant le pacifisme stalinien.

PROUST (François), né le 4 juillet 1925 à Lyon (Rhône), décédé le 4 décembre 2022 à Plaissan (Hérault). — Promotion de 1945 s.



Entré à l'ENS en 1945, il fut agrégé en sciences naturelles (caci que du concours 1949), répétiteur (caïman), Ulm de 1950 à 1958. Il fut nommé chef de travaux à l'université de Montpellier en 1958, où il a soutenu en 1961 une thèse de doctorat ès Sciences, pionnière, sur la stratigraphie, la tectonique et la pétrographie des hauts massifs du Haut Atlas marocain. Il sera ensuite professeur, à partir de 1965 professeur en titre du Laboratoire de géologie structurale méditerranéenne. Il fut, avec son compère et complice Maurice Mattauer, professeur du Laboratoire de tectonique, l'un des moteurs de l'école de tectonique et microtectonique de Montpellier. La géologie méditerranéenne, la Montagne noire, les Pyrénées, la tectonique du Haut Atlas (où il a découvert le concept d'inversion), la grande faille du Tizi N' Test ont livré grâce à lui beaucoup de leurs secrets. Puis il dirigea de 1975 à 1979 les missions géologiques au Pakistan et Afghanistan où ont été découvertes les sutures principales entre l'Inde et l'Asie et les traces de la subduction continentale, marquée par les roches de très haute pression (glaucophane et granulites à hypers-thène) le long du chevauchement du manteau sur la croûte indienne, nouvellement baptisé Main Mantle Thrust (MMT). Il a ensuite dirigé en 1980 la toute première expédition franco-chinoise au Sud-Tibet, en 1982, en collaboration avec son jeune ami le professeur Claude Allègre de l'université de Paris 7. Une centaine de publications de ses travaux et nombreuses collaborations ont été publiées dans de grandes revues scientifiques.

Il aura été en outre, toute sa carrière durant, un catalyseur d'idées, grâce à sa grande culture, mais surtout son esprit critique très aiguisé, parfaitement servi par une mémoire exceptionnelle. Toutes ces qualités, associées à une grande ouverture d'esprit, ont été un puissant stimulant pour les étudiants du Laboratoire de tectonique de Montpellier et ses collaborateurs. Redoutable interrogateur à l'oral, il fut également un grand professeur, admiré et respecté par ses étudiants. Sa culture scientifique encyclopédique fascinait tous ses interlocuteurs. Elle recouvrait la géologie dans son ensemble (tectonique et microtectonique, pétrologie, géochimie, mécanique des roches, etc.), mais il était aussi passionné par la botanique (en particulier par les orchidées et les champignons) et l'entomologie. Il connaissait les noms d'une infinité de plantes (il adorait les fleurs), fossiles (du Précambrien au Pliocène) et minéraux, dont il savait toutes les formules chimiques, ainsi que l'altitude exacte de la plupart des hauts sommets du monde (un constant sujet de disputes amicales avec

M. Mattauer !). Épicurien, généreux, il donnait toujours plus qu'il ne recevait. Pour mieux nourrir une équipe de terrain en manque de provision en plein cœur de l'Indu Kush à l'ouest de Bamian, il était capable de découvrir et récolter des dizaines de crabes cachés sous les galets du désert...

Sa voix tonitruante et son verbe enthousiaste résonnent encore à l'oreille de tous les membres du laboratoire qui l'ont connu, sans compter les innombrables anecdotes qu'il aimait narrer, pour détendre l'atmosphère, à bon escient. Il a beaucoup manqué à l'équipe après son départ en retraite en 1986. L'hospitalité au sommet de son volcan de Valmaillargues était légendaire, on y dégustait des douzaines d'huîtres dont les coquilles ont édifié un tumulus « visible de la lune ». Il y aura bien vécu, pendant plus d'un demi-siècle. Nous perdons avec lui un homme prodigieux qui mêlait l'humanisme du professeur Tournesol, à la vigueur, parfois, du capitaine Haddock.

Ce fut un savant épicurien, grand amateur de poissons et de fruits de mer. Il connaissait tous les noms latins des innombrables bestioles qu'il absorbait. Un humaniste, capable de piler brutalement, d'enclencher la marche arrière et de laisser la voiture au milieu de la route pour aller voir telle orchidée, tel champignon, tel pli anormal dans le calcaire ou telle faille improbable ! Aucune des disciplines des sciences de la vie et de la terre ne lui échappait. Il consommait une bonne centaine de champignons, toujours sûr que ce ne fussent pas des espèces fatidiques. Il était également capable de manger en salade une bonne dizaine de plantes de la garrigue. Sur son domaine de garrigue volcanique, il détestait par-dessus tout la tondeuse par crainte de voir moulinée telle plante rarissime. Il ne supportait pas non plus de couper le moindre arbre, ni même de l'élaguer. Son jardin était de ce fait une jungle méditerranéenne proche de la forêt primitive de l'ère post-glaciaire.

François Proust va manquer beaucoup à ceux qui l'ont aimé et à ceux qui ont reconnu en lui un grand scientifique et, plus encore, un homme hors du commun.

Maurice BRUNEL, professeur honoraire U. Montpellier

Philippe LAURENT, maître de conférences honoraire U. Montpellier

Philippe MATTE, directeur de recherches honoraire CNRS

Jean-Pierre PETIT, professeur honoraire U. Montpellier

Étienne PROUST, fils de François, agrégé de géographie,
spécialiste de géographie du tourisme à Bordeaux

Paul TAPPONNIER, physicien honoraire IPG Paris,
actuellement professeur invité à l'université de Pékin

AYANT (Yves), né le 6 janvier 1926 à Ollioules (Var), décédé le 8 juin 2016 à Grenoble (Isère). – Promotion de 1946 s.



Son père était cadre administratif du PLM puis de la SNCF et sa mère femme au foyer ; il était fils unique. Yves Ayant fut écolier à Toulon, puis lorsque son père fut muté à Paris, sa famille s'installa rue des Feuillantines en plein quartier latin. Il traversa la difficile période de la guerre en faisant ses études au lycée Henri-IV. Ses parents ont conservé une vieille maison très simple avec une pinède et un puits, au Brusç, petit port de pêche, situé sur la commune de Six-Fours-les-Plages à une douzaine de kilomètres de Toulon ; il y passera toutes ses vacances d'été.

À Paris, il poursuit ses études en classes préparatoires, toujours à Henri-IV, et intègre l'École en 1946. Ses quatre années de scolarité le marqueront fortement et il les évoquera souvent avec nostalgie par la suite. Il est alors un des premiers Français à étudier la mécanique quantique pendant son apprentissage de la physique théorique moderne, acquérant une aisance mathématique remarquable. Mais il n'a pas, heureusement pour lui, de « polarisation » sur cette activité ; il s'intéresse à la peinture, à la musique classique – c'était un mélomane averti – et, de plus, c'était un amateur de pétanque et un excellent tireur.

Après avoir passé l'agrégation en 1950, il entame la préparation d'une thèse dans l'équipe dirigée par Pierre Grivet (1931 s). Il va être le théoricien au milieu d'expérimentateurs. Tous travaillent sur la résonance magnétique nucléaire (RMN) introduite dans l'équipe par Michel Soutif (1942 s) de retour d'un séjour postdoctoral à Palo Alto en Californie dans le laboratoire de Felix Bloch.

Un thème important dans l'équipe de Pierre Grivet est la RMN dans les liquides. Yves Ayant s'intéresse, en particulier, aux formes et aux déplacements des raies, ce qui l'amène à introduire la notion de fonction de corrélation d'une variable quantique dont il établit les principales propriétés, simultanément avec le physicien japonais Ryōgo Kubo mais de manière indépendante. Cette notion dépasse son application à la RMN et sera reprise dans nombre de théories d'effets dynamiques. Yves Ayant a publié son travail au *Journal de Physique*, en français, alors que Kubo a publié en anglais, ce qui explique que ce dernier soit plus souvent cité.

Yves Ayant soutient sa thèse en 1954 devant un jury comprenant Alfred Kastler (1921 s) et Louis Néel (1924 s), deux futurs lauréats du prix Nobel.

Entretemps Michel Soutif avait été invité par Louis Néel à créer une section de résonance magnétique dans son laboratoire de Grenoble. C'est ainsi qu'avec l'aide de Louis Néel, il put offrir à Yves Ayant un poste de maître de conférence (dans le

vocabulaire actuel, ce serait un poste de professeur) à l'université de Grenoble. Il réussit aussi à faire venir nombre de chercheurs de l'équipe Grivet : Maurice Buyle Bodin, Daniel Dautreppe, Bernard Dreyfus (1949 s).

Yves Ayant fut le premier à enseigner la mécanique quantique à Grenoble dans un cours pour chercheurs suivi par de nombreux collègues. C'était un enseignant exceptionnel, non seulement pour ses qualités pédagogiques, mais aussi pour le contenu de ses cours et pour l'originalité de ses démonstrations. Il a aussi enseigné, à différents niveaux, la physique statistique et même les méthodes mathématiques, en particulier la théorie des groupes. Il a écrit de nombreux polycopiés sur ses cours et publié deux livres, un de mécanique quantique réédité plusieurs fois, un autre sur les fonctions spéciales.

Parallèlement à une lourde tâche d'enseignement, Yves Ayant a mené une intense activité de recherche. Il a collaboré avec le groupe de magnétisme dirigé par Louis Néel, en interprétant le comportement de la susceptibilité paramagnétique des gallates de terres rares et en développant les effets du champ cristallin dans les solides et ses applications à la résonance paramagnétique électronique (RPE). Il a publié ensuite deux articles fondamentaux sur les phénomènes de relaxation en RMN des liquides. De plus, il recevait souvent de nombreux chercheurs, y compris des chimistes, qui venaient lui demander de l'aide dans l'interprétation de leurs résultats expérimentaux. Il reste à mentionner une activité de consultant au Centre d'études nucléaires de Grenoble (CENG) du Commissariat à l'énergie atomique où il contribua notamment au développement de magnétomètres à RMN pour mesurer des champs magnétiques de l'ordre de grandeur du champ terrestre. Il a dirigé plusieurs étudiants en thèse aussi bien à l'université qu'au CENG.

Sur le plan personnel, Yves Ayant a épousé Denise Ferrier, la fille d'un couple de résistants. Le père de Denise avait été tué par les Allemands. Ils eurent trois enfants : Florence, Frédéric et Catherine. Son épouse était généreuse et accueillante. Elle gérait les affaires de la famille ainsi que l'intendance.

Yves Ayant était un homme simple, chaleureux, mais il détestait les foules, les auditoriums nombreux et les congrès. Tous les weekends, il se retirait dans sa résidence secondaire à Bernin dans la vallée du Grésivaudan près de Grenoble.

À sa retraite il s'installa avec son épouse dans leur maison du Brusco où il menait une vie paisible jusqu'au décès de Denise en 2012. Puis il revint à Grenoble où se trouvaient sa fille aînée, l'un de ses petits-enfants et de nombreux anciens collègues. Il nous a quittés en 2016, à l'âge de 90 ans.

Élie BELORIZKY et Pierre AVERBUCH (1951 s)

MITTERAND (Henri), né le 7 août 1928 à Valloux (Yonne), décédé le 8 octobre 2021 à Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne). – Promotion de 1947 I.



Déjà nonagénaire, notre camarade avait convié Clive Thomson, un ami de cinquante ans, à une série d'entretiens mémoriels dans sa maison familiale proche de la Colline éternelle de Vézelay ; il eut la joie de les voir paraître en 2021 (aux éditions Atlande, à Neuilly-sur-Seine) sous le titre On croit comprendre le monde avec ça ! Pour ne pas le réduire à l'éminent spécialiste de Zola, pour retracer son parcours en France et outre-Atlantique, voici ces quelques lignes qui auraient dû être écrites par un de ses contemporains, et l'on sait qu'il ne se déroba jamais au devoir de mémoire.

Son père comme tant d'autres fut happé par la guerre de 1914. Ouvrier sabotier, il quitta son Morvan natal, fut fait prisonnier sur le front et soigné en Allemagne. De retour après l'Armistice, il ne put reprendre son métier et il entra aux Chemins de fer PLM (Paris-Lyon-Méditerranée) qui desservaient sa région (avec les trains reliant la capitale aux nourrices morvandelles). Il se maria à Valloux, près de Vault-de-Lugny¹ (la station après la gare de Sermizelles-Vézelay) et il fut muté rapidement à Autun, où son fils commença son parcours scolaire ; ses souvenirs heureux commencent à la maternelle puis au primaire, rue Mazagran. Il se souvient de son instituteur, Jean Vittaut, un de ceux pour qui l'enseignement était *un métier sacré*. Il honore la mémoire de ce résistant, correspondant de la Mutuelle, et mort dans un accident d'automobile après la guerre.

Henri revint à Avallon en 1939 (son père était retraité) pour les années de collège, c'était l'Occupation ; et il a relaté ses souvenirs en 2013, pour la Société d'histoire locale. Il y insiste sur l'organisation, le sérieux, voire la sélection qui régnaient dans cet établissement aux faibles effectifs (trois élèves en grec) accueillant moult réfugiés. Il se souvient avec émotion de Paul Mathias (1938 I) dont c'était le premier poste, qui lui révéla la littérature dès la classe de seconde ; l'année suivante, ce jeune professeur fut muté à Grenoble, pour bien vite passer en faculté ; mais il avait appris au jeune Henri l'existence de la khâgne, et le mot même, et lui avait raconté sa propre expérience au lycée du Parc. Donc, après le baccalauréat, le voici à Carnot (Dijon) : huit hypokhâgneux dont trois internes. Il commença sa licence de latin à la faculté (sous Eugène de Saint-Denis). Mais dès l'année suivante il part à Paris (Henri-IV), où il apprécie Jean Boudout (1920 I) et l'historien André Alba (1913 I) ; en revanche l'helléniste l'ennuie à mort. Il hante Sainte-Geneviève chaque soir et résume ainsi cette année : « formation fabuleuse : on acquiert la méthode ». Cette année, au singulier : car un télégramme lui annonce son admissibilité ; il y croyait si

peu qu'il était rentré chez ses parents. Il se souvient avec émotion de l'oral de philosophie, où il obtint la moyenne sur « la possibilité de la métaphysique » devant Georges Canguilhem (1924 I) et Maurice Merleau-Ponty (1926 I) ; il reconnaît mériter le 6 en histoire devant Jean-Baptiste Duroselle (1938 I) et le jeune assistant Victor Tapié ; trois jours après celui-ci, d'un regard complice, lui fait comprendre qu'il figure sur la liste des élus et met fin à l'interminable attente.

Le voici dans un nouvel internat : « un mélange de travail dans une spécialité qu'on se donne, et puis de fantaisie », écrit-il. L'ultime spécialité fut le certificat de grammaire et philologie *française* (il avait choisi l'option moderne, et il en fit de même pour l'agrégation de grammaire). Mais il ne fut pas cacique, seulement dixième ou douzième, dit-il, car selon ses propres mots *j'ai payé* : il a perdu beaucoup de temps à cause de son adhésion au Parti et de son militantisme² ; son père, lui, n'avait jamais milité et son grand-père maternel était un radical-socialiste bon teint. Il n'a pourtant connu Louis Althusser (1939 I) que de loin, et préfère se souvenir des cours d'éducation physique (il ne cite pas le nom du mythique Ruffin) et de judo avec Charles Delamare (1948 I), le futur banquier. Très vite il prend ses distances et, saluant le courage de Robert Poujade (également 1948 I) seul contre tous affichant sa fidélité à l'homme du 18 juin, il reconnaît que personne n'a écrit sur l'ENS des années 1950, sauf Emmanuel Leroy-Ladurie (1949 I) dans son *Paris-Montpellier PC-PSU 1945-1963*. Il parle de ces années aux illusions extraordinaires : « On était intoxiqués : on ne voulait surtout pas entendre parler de tout ce qui se racontait sur les camps de concentration stalinien. »

À l'époque il rejoignait le Morvan en motocyclette, et en rapporta l'accordéon³ qu'il avait acheté « pour un peu d'argent de poche dans les baloches ».

Le voici agrégé en 1951, il part à Sète pour le Bonvoust, où il sert d'écrivain public. Il revient après onze mois à Fontainebleau puis au Mont Valérien où il accompagne le colonel. L'armée avait repéré ses talents d'écrivain et d'orateur : c'est qu'il s'était pris d'admiration pour Robert-Léon Wagner, « le plus grand seigneur de la Sorbonne » (il la partageait avec Michel Crouzet [1948 I] auquel il avait demandé de diriger son mémoire [*Le vocabulaire populaire dans Le Feu d'Henri Barbusse*], en même temps qu'il était membre fort actif du comité de rédaction de *Clarté*).

Au séminaire de Wagner aux Hautes Études il entendit parler de Marguerite Duras et d'Émile Zola : c'est là qu'il choisit l'auteur⁴ dont il fut, est et restera le spécialiste incontestable.

Wagner le fit entrer à la Fondation Thiers ; avec quatre autres célibataires, il fut boursier du CNRS en même temps qu'il publiait ses premiers articles dans *Le Français moderne*. Il se plaît à opposer le rond-point Bugeaud à la rue d'Ulm : valets de chambre, notamment pour la corvée matinale du poêle, service des repas,

c'est là qu'il commence à travailler sur Zola, c'est à ce moment qu'il connaît Hélène, à la Bibliothèque nationale. Et dès ce moment il s'attelle à la publication des romans de Zola pour Tchou et pour la Pléiade. Après Thiers, il enseigne un an à Melun puis il se rapproche de Paris : il est nommé au prestigieux lycée Marcellin-Berthelot (à Saint-Maur-des-Fossés) quand Bernard Quemada l'appelle à Besançon dans son équipe. La même année, il rencontre le docteur Zola et a accès aux papiers conservés par la famille de l'écrivain.

Il resta sept ans à Besançon. Cette itinérance hebdomadaire lui semblait tout à fait vivable malgré les quatre heures de trajet depuis Paris, mais en compagnie de trois autres collègues dont Jacques Petit⁵. Il appréciait cette faculté jeune, exceptionnellement dynamique, mais les étudiant(e)s aimaient moins le cours de huit heures du matin. Son apparition fit sensation, car il était précédé de sa réputation : *un monsieur qui a écrit des Pléiade...* et il n'avait que 35 ans. Parallèlement, il était chargé de cours à l'ENS de Saint-Cloud et animait la SELF (Société d'études de la langue française). Celle-ci souhaitait moderniser les recherches sur la langue, dans la perspective saussurienne qu'il avait découverte à Thiers. C'est ainsi que parut le *Que sais-je ? Les mots français* sept fois repris, et bien plus encore réédité.

Mais Reims est plus proche de Paris que Besançon... et la création du collège universitaire (dépendance de l'université-mère de Nancy) en 1965 le rapprocha de Paris ; une heure et demie de train, cours le mercredi et le jeudi, et le reste à la Nationale : cela lui permit de publier la première édition complète de Zola (15 volumes chez Tchou, au Cercle du livre précieux, de 1966 à 1970) avant de réaliser pour Gallimard les volumes de la Pléiade, *Œuvres complètes* et de commencer l'immense série des ouvrages pédagogiques (sur les 322 entrées à son nom à la BNF ils sont toutefois en minorité). C'est par Pierre Miquel, l'historien qu'il avait connu à Melun, qu'il prit contact avec le milieu de l'édition qui lui fit toucher un très large public, scolaire et enseignant ; tant de manuels qu'il lançait, dirigeait, contrôlait. Et cela pour les quatre niveaux du collège.

Il savait donc de quoi il parlait, lorsqu'il constatait en 2019 l'appauvrissement du bagage des jeunes bacheliers, à l'inculture littéraire évidente puisque leur menu était constitué de *rondelles*.

Laissons-le présenter son diagnostic : « Le concept de littérature disparaissait. Aucune importance que cela soit signé Montaigne, Rousseau ou Chateaubriand. Les élèves qui passent le bac n'ont jamais étudié dans le détail une tragédie de Racine ou une comédie de Molière, sauf si le professeur a pris des libertés avec les instructions pédagogiques. Saluons la sémantique et la narratologie : avec elles, le plaisir et le profit de la lecture disparaissent. [...] »

« Le résultat est que vous avez affaire maintenant à des adolescents de 17 ou 18 ans qui sont incultes, et qui le resteront. Ils ont des noms et des étiquettes en tête, mais ils

n'ont jamais tiré parti de la lecture d'une page de Voltaire ou d'un roman de Flaubert parce que cela passait pour trop difficile. Il fallait les supprimer du programme. Je pense au contraire que le programme actuel de Littérature française au lycée est outrageusement réactionnaire, parce qu'il a privé les jeunes du fond de culture qui permet de comprendre le monde, et de continuer à lire. » (p. 52 puis p. 54).

C'est l'expérience vécue après 1968 qui l'autorise à énoncer ces cruelles vérités, lui, un ancien de l'École voulue par Garat pour permettre à tous les enfants d'accéder à la même, et haute, culture. La suite de son parcours permet d'expliquer ce qui peut paraître un paradoxe.

En effet il fut un des premiers à rejoindre l'université expérimentale de Vincennes (Paris 8 : sans les chiffres romains). Il quittait Reims – où il se rendait en voiture en mai-juin 1968 constatant que le gouvernement approvisionnait les pompes en essence – pour une université expérimentale, qui attirait les meilleurs historiens, littéraires, philologues... des jeunes générations. Or très vite il refusa la révolution permanente qui en était le moteur, et comprit le désastre instauré par la loi Edgar Faure. Le ministre, selon lui, avait installé dans l'Université le modèle parlementaire de la Quatrième, condamnant au désordre et à l'impuissance. Il se souvient de l'expulsion de certains enseignants par des étudiants extérieurs à leur département, menés par le sosie de Rosa Luxembourg. Cette « république populaire anarcho-maoïste » n'a pas réussi : et finalement ce système, voulu révolutionnaire, était très rétrograde. Il affirmait à son interlocuteur canadien connaître les noms des deux chevaux de l'hippodrome voisin qui, nantis de cartes d'étudiants avec photographie, ont obtenu leur certificat de sociologie : c'est en somme la version moderne du fameux « peintre » surréaliste Boronali, le protégé de Roland Dorgelès. Dès qu'il le put, nanti de son doctorat soutenu en 1969, il émigra à Paris (en l'occurrence Paris III Sorbonne Nouvelle).

C'est à ce moment qu'un de ses anciens collègues bisontins, Pierre Léon, l'invita pour un colloque à Toronto. « Le destin passe et vous avez le coup de chance » : c'est le titre du dixième entretien. Il découvrit l'Amérique, à cent, à mille lieues du *cloaque de Vincennes*. S'il resta douze ans à la Sorbonne Nouvelle, il fut de plus en plus fréquemment invité aux États-Unis et notamment à Columbia University, à la suite d'un semestre à New-York, où il avait été remarqué pour un compte rendu de Michael Riffaterre. Il fit valoir ses droits à sa retraite en France (1989) et resta douze ans titulaire à Columbia – qui lui paya pour son départ en 2004 une treizième année complète. C'est ainsi qu'il organisa les cérémonies du Bicentenaire de l'École auxquelles tous les normaliens new-yorkais participèrent, un colloque Dreyfus-Zola, et surtout qu'il rédigea les deux mille huit cent quatre-vingt-neuf pages de sa biographie de Zola, écrite en six ans et publiée chez Fayard : *Sous le regard d'Olympia* en 1999, *L'Homme de Germinal* en 2001 et l'année suivante *L'Honneur*

1893-1902. Il ajoutait qu'il n'aurait jamais pu les écrire dans une université chronophage du vieux continent. Bien évidemment, il se joua des difficultés de l'édition de la *Correspondance* de Zola, dix volumes en vingt ans, bien évidemment il trouva de quoi rajouter, avec son *Zola tel qu'en lui-même* (PUF, 2009) et son *Autodictionnaire Zola* dans la collection Omnibus (2012) : tous les personnages des *Rougon-Macquart* et des *Trois villes* y sont réunis, à rendre jaloux les balzaciens...

C'est le même⁷ qui cosigne avec Jean Dubois et Albert Dauzat le *Dictionnaire étymologique et historique du français* que Larousse publie en 1969 et republie chaque décennie ; c'est lui qui signe chez Armand Colin *La Littérature française du XX^e siècle* en 1996 (rééditée en 2007) après avoir dirigé le *Dictionnaire des œuvres du XX^e siècle : littérature française et francophone* (Le Robert 1995) ; c'est toujours lui qui présente avec soin et amour *Cent films, du roman à l'écran* (éd. du Nouveau Monde, 2011). Il faut lire et savourer les vingt pages de préface (sur deux colonnes) avec une épigraphe de Julien Gracq (Louis Poirier, 1930 l). Bien sûr, *La Bête humaine* y figure ; bien sûr il y avait consacré une étude complète, édition et commentaire, avec une préface de Gilles Deleuze. Elle est parue en Folio en 2001 et les amateurs ne peuvent être qu'admiratifs devant le travail de l'auteur, qui démontre que l'inspiration de Zola lui est venue de la catastrophe du 11 mars 1886 lorsque deux trains du PLM se télescopèrent entre Monte-Carlo et la gare de Cap-Martin (la ligne étant encore en voie unique, elle n'existe plus depuis 1963) et que l'équipe de l'un d'eux, apercevant l'inéluctable, eut le réflexe de battre contre-vapeur, puis le mécanicien sauta d'un côté et le chauffeur de l'autre. Eux furent indemnes, mais ils sont la source de la lutte ultime des deux rivaux Lantier-Pecqueux sur la plateforme de la 608, une fois leur chère *Lison* disparue. En fouillant les journaux (parisiens), Mitterand a apporté la pièce qui manquait à la genèse du roman.

Il ne peut être question ici de présenter, ni même de citer, tous les manuels auxquels il a apporté son concours, pour lesquels il a rédigé une préface, tous les articles de critique littéraire ; il semble nécessaire d'insister sur l'édition de la trilogie des *Villes* : Lourdes, Paris et Rome, la dernière pierre à l'édifice. Enfin, son *Maupassant* illustré à chaque page de tableaux de maîtres remplaçant le texte dans son cadre normand, en choisissant des « rondelles de nouvelles », pour reprendre son expression, pour inciter à apprécier et à relire l'auteur au style le plus percutant de son siècle avec Mérimée, est une merveille d'art, d'édition et d'érudition, tant discrète qu'elle est comme cachée – finalement aussi invisible que les bielles de la vraie *Lison*.

Cette boulimie d'écriture ne doit pas faire oublier le drame que fut pour lui et son épouse la perte de leur fille Marie-Hélène, d'une récurrence inattendue alors qu'elle semblait délivrée. Les quatre petits-enfants (deux nés d'elle et deux de son aîné Jacques) tant choyés auront aidé Henri et Hélène à supporter l'absence. Il a fini ses jours dans un haut lieu de l'Esprit, près du village natal ; et sur deux continents, il est le passeur vers Émile Zola, qu'il a définitivement justifié, préservé des « noirs vols du blasphème » ;

il est ainsi l'incontournable référence sur l'*Affaire* ; et enfin il a permis à tant de collégiens, de lycéens d'accéder au monde des Lettres, qu'il est impossible de choisir sa plus belle et plus utile œuvre. Puissent ces lignes lui rendre l'hommage qu'il mérite de tous !

Patrice CAUDERLIER (1965 I)

Notes

1. Henri Mitterand n'oublia jamais ses origines ; il fut un des membres fondateurs de l'Académie du Morvan (1967) et il consacra une plaquette aux *Peintures murales* de l'église de Vault-de-Lugny, entre autres études régionales qu'il donnait à la Société d'études avallonnaises.
2. Il vendait *L'Humanité* dans la rue et à ce titre fut arrêté avec André Charpentier (1948 I) ; mais le commissaire, au vu de l'adresse figurant sur leur carte d'identité, les relâcha immédiatement : *entre voisins...*
3. Il avait été l'acheter à Tonnerre (à vélo) durant l'occupation et le 8 mai 1945 il avait improvisé au marché couvert d'Avallon un bal pour fêter la reddition allemande avec, à la contrebasse, l'autre helléniste du lycée d'Avallon... un peu avant, il s'était endormi en cours d'histoire parce qu'il avait fait danser jusqu'à une heure du matin.
4. Ce ne pouvait être qu'un non-archicube, pour aiguiller un jeune normalien vers celui qui disait en 1882 de l'excellente pépinière de professeurs de la rue d'Ulm : « Si vous semez des professeurs, vous ne récoltez jamais des créateurs », et concluait sa diatribe par : « Tous des pions, rien que des pions ! » Il revint sur cette opinion lors de l'affaire Dreyfus, mais ces pages étaient écrites (dans *Une campagne*).
5. Prématurément disparu en 1982, il laisse son nom accolé au Centre de recherches littéraires de l'université Franche-Comté ; voir ici la notice sur Marie Ollagnier-Miguet, page 126.
6. Le binôme Miquel-Mitterand, devenu prudemment « Pierre Aumoine et Charles Dangeau », publia chez Fayard en 1965 *La France a cent ans. Sommes-nous nés en 1865 ?* Prudemment, puisque le gaullisme et le bonapartisme étaient juxtaposés dans une grille assez féroce...
7. Cette formulation alambiquée est causée par la couverture de ce *Dictionnaire*, édité par les soins de la maison Larousse, sur laquelle en lettres majuscules son patronyme est orthographié avec deux R... au moins dans l'édition qui figure en Bibliothèque des Lettres (1998).
8. On ne peut qu'être surpris de voir figurer en couverture l'embellage de la 230 G 353, la seule survivante des vapeurs du Paris-Orléans, alors qu'une authentique Pacific, sœur de celle sur laquelle ont tourné Jean Gabin et Carette dans le film de Duvivier, une véritable machine État du Paris-Le Havre, la 231 G 558 de Jules Nadal, est préservée près de Rouen ; elle était remise en état de marche dès 1984. [Personnellement, j'ai toujours pensé que si Zola avait choisi la *Lison* pour son roman, c'était bien sûr pour l'ambiguïté de son nom de baptême, faisant d'abord référence à la gare de bifurcation pour Saint-Lô, mais aussi et surtout parce que cette 220 était d'une série construite outre-Manche (à Glasgow) à la mode britannique avec les cylindres à l'intérieur du châssis, donc non visibles, et que le fils de l'ingénieur des chemins de fer, François Zola, ne risquait pas de commettre un impair en décrivant le mouvement des bielles. C'est cette particularité qui permet au romancier de faire avancer le mécanicien Lantier au-devant du châssis pendant la marche de la Lison, pour la graisser : ce qui aurait été impossible avec des cylindres extérieurs, même à Jean Gabin.]

Post-scriptum

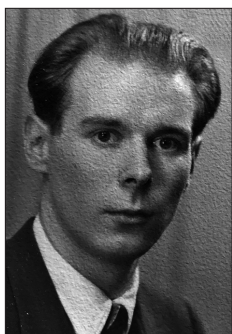
Je crois devoir ajouter ces lignes qu'Henri Mitterand écrivait au bureau de l'a-Ulm à l'occasion de la notice sur Maurice Meuleau (cf. *L'Archicube* 27bis, 2020, p. 106, où il écrit d'ailleurs le nom de l'helléniste visé *supra*) :

La survie de l'École, de son rôle éminent dans la culture nationale, de ses traditions, semble menacée par son absorption dans un collectif d'organisations universitaires auquel elle devra peu ou prou soumettre ses projets de développement, et par le procès en « élitisme » qui lui est fait et qui conduira à une modification drastique de son régime d'admission et de fonctionnement.

La publication annuelle, par les soins de l'a-Ulm, d'un volume tout entier consacré à la biographie, personnelle et professionnelle, des camarades récemment (ou anciennement) disparus contribue, au premier chef, au maintien de l'École telle quelle, comme instrument essentiel de la nécessaire sélection (ne craignons pas ce mot) des savoirs, des talents et des créativité.

Chaque notice est ainsi une marque de mémoire, d'affection et d'hommage, et une invite à la réflexion des lecteurs sur la vitalité intellectuelle du pays.

MASCART (Henri), né le 30 juillet 1928 à Ville-d'Avray (Seine-et-Oise), décédé le 20 décembre 2021 à Toulouse (Haute-Garonne). – Promotion de 1948 s.



Notre camarade, profondément attaché à l'École, avait souhaité pour sa notice un bref résumé de sa carrière, et il voulait que celle-ci fût l'occasion de rappeler ses parents normaliens disparus. Nous espérons que les lignes qui suivent répondront à ce double désir.

Le nom de Mascart est sans conteste le mieux représenté dans la communauté normalienne. Qui n'a pas rêvé, en feuilletant les notices des annuaires du XIX^e siècle, du jeune Éleuthère Mascart (1858 s) qui partait à pied de la ferme familiale dans le Valenciennois dès l'âge de 8 ans, nanti d'une miche de pain pour la semaine, pour une marche d'une lieue et demie dans le froid et le petit matin du lundi, vers le collège de la sous-préfecture, et que le collège nourrissait de soupes toute la semaine, à une époque où l'internat était rudimentaire... pour terminer sa carrière au Collège de France, après avoir créé le Bureau central météorologique ? C'est encore aujourd'hui le meilleur exemple de l'*ascenseur social* que doit représenter l'éducation publique. Il fut en outre vice-président du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

C'était l'arrière-grand-père de notre camarade. Il avait épousé la fille de Charles Briot (1838 s) qui enseigna l'astronomie et la mécanique à l'École, ainsi que la physique en Sorbonne.

Henri Mascart représente donc une cinquième génération de normaliens, car Jean, un fils d'Éleuthère Mascart, fut de la promotion 1891 s. Il a consacré une notice (en 2011, *L'Archicube* 9 bis) à ce grand-père qu'il a trop peu connu, qu'il situe cinquième parmi les sept enfants d'Éleuthère : c'était le plus doué aussi bien pour les sciences que pour les lettres ; mais il suivit la tradition familiale déjà bien établie en optant pour les sciences, et en préférant entrer à Ulm plutôt qu'à Polytechnique. D'après son petit-fils, on peut trouver une trace de sa personne dans les traits d'un collègue du *savant Cosinus* né de l'observation autant que de l'imagination de « Christophe », *alias* l'archicube Georges Collomb (1878 s) demeuré un ami de la famille.

Cette année 1891, trois cousins étaient simultanément élèves de la section des Sciences : Arthur Tresse (1888 s) achevait ses études que commençaient Henri Mascart et un autre cousin, André Durand.

Avant de passer aux promotions du xx^e siècle il convient de citer son arrière grand-oncle, Pierre-Émile Duclaux (1859 s), chimiste, directeur de l'Institut Pasteur et vice-président de la Ligue des droits de l'Homme au moment de l'*Affaire*, ainsi que son fils Jacques (1895 s), membre de l'Académie des sciences, comme son père, mais biologiste : il épousa la fille de Paul Appell (1873 s), inventa le verre Triplex et devint un alerte centenaire (né en 1877, il décéda en 1978). Sa notice par Jean Coulomb (1923 s) contient de nombreux détails sur sa famille proche, en particulier sur sa cousine Charlotte Mascart, épouse de Marcel Brillouin (1874 s) et mère de Léon Brillouin (1908 s), qui tous les deux enseignèrent la physique au Collège de France. Ce dernier était donc l'oncle d'Henri Mascart. Sa fille Paule, archicube, elle aussi (1945 S), enseigna les mathématiques au lycée de Saint-Jean de Maurienne, elle était donc la cousine d'Henri.

La première archicube de cet arbre est sa belle-mère. En effet il épousa Marie-Madeleine Delbouis (sévrienne scientifique, reçue la même année que lui), fille de Madeleine Chastanet (1916 S, l'une des six de cette promotion), devenue madame Delbouis par le mariage et qui se fixa à Cahors pour y enseigner les mathématiques. Ce fut le début de l'attirance vers l'Occitanie.

Puis des littéraires commencent à poindre dans cette lignée. Le cousin Émile Picard (1874 s) fut certes secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, mais il siégeait aussi à l'Académie française. Un autre cousin d'Éleuthère, également par les filles, Émile Borel (1889 s), de l'Académie des sciences lui aussi, tâta de la politique : il fut un moment au gouvernement (sous les deux ministères Painlevé en 1925, il détint le portefeuille de la Marine, et eut pour sous-secrétaire le père du cardinal Daniélou). Il administra la ville de Saint-Affrique en Aveyron.

Henri Mascart, dès l'agrégation et la libération des obligations militaires, se fixa à Toulouse, y fit sa carrière à la faculté des sciences où il laissa des souvenirs d'un maître lumineux et proche de ses étudiants. Une fois l'heure de la retraite sonnée, il s'impliqua dans l'Académie locale de la Ville rose : elle couvre les sciences, certes, mais aussi les inscriptions et les belles-lettres : il en fut le secrétaire perpétuel, et ainsi il continua la lignée des Jeux floraux remontant à Clémence Isaure.

Il souhaitait rappeler que parmi ses décorations académiques, figurait l'ordre souverain de Malte dont il était officier du Mérite.

Le dernier des quinze normaliens mentionnés dans cette liste est Michel Rabaud, littéraire de la promotion 1966, arrière-petit-fils par sa grand-mère Éleuthère Mascart.

Patrice CAUDERLIER (1965 I)

LE ROY (Christian), né le 30 juin 1929 à Paris, décédé le 21 août 2022 à Paris.
– Promotion de 1950 I.



Son père Pierre était originaire de Senlis, au sud de la Picardie, très vite orphelin de père et de mère. Il s'établit à Paris où, après un passage par la Banque de France, il travaillait dans une petite entreprise de reliure. Il avait épousé Marguerite Metaxas-Zani, anglo-grecque (son grand-père maternel, Yerasimos Metaxas, était chirurgien à Marseille ; il avait épousé Rosa Hamilton, de famille nord-irlandaise, et n'était pas apparenté au général Metaxas) ; Marguerite, pianiste, élève d'Alfred Cortot, enseignait à l'École normale de musique. La famille de Christian lui transmet vite le goût des beaux livres et des concerts (il partageait avec son camarade de khâgne et de promotion, André Tubeuf, l'amour de l'opéra et ils se croisaient à Garnier), mais les gammes le rebutèrent assez vite. Rapidement, sa grand-mère maternelle lui apprit l'anglais et dès sa petite enfance, il marqua une passion inextinguible pour la lecture. L'histoire familiale parle ainsi d'un cabinet noir où il était parfois mis en punition : le jeune Christian y trouva vite un rai de lumière, et une pile de vieux journaux... la suite se devine.

Cette enfance heureuse s'interrompt brutalement. La mobilisation de 1939, puis la captivité, éloignèrent son père qui revint, amaigri mais vivant, au bout de cinq ans. Christian et son jeune frère Bernard (lequel après l'Agro et Sciences Po fit carrière au ministère de l'Agriculture et comme expert auprès de la Commission européenne) furent élevés par leur mère seule. Il aimait raconter les expéditions à la recherche de ravitaillement, dans un village normand qu'ils connaissaient avant-guerre ; en particulier ce jour de février 1941, quand le train venu de Granville, où ils s'étaient

installés tant bien que mal à L'Aigle, fut bloqué par la neige en pleine Beauce : un groupe des Jeunesses hitlériennes armé de pelles et de pioches dégagea la voie ; puis à Montparnasse, quinze heures après, ce fut l'examen des colis par les inspecteurs du ravitaillement : sa mère les toisa d'un « Mais nous avons tout mangé pendant le voyage... » et ils n'insistèrent pas.

Ce fut bien vite la khâgne de Louis-le-Grand, puis la rue d'Ulm (où il fut reçu huitième). Il aimait à raconter son oral de philosophie devant Wladimir Jankélévitch (1922 I) et Maurice Merleau-Ponty (1926 I) avec pour sujet : *l'optimisme*. Il sut les sortir d'une visible torpeur par son introduction : « Mais comment puis-je être optimiste, puisque je sais que je vais mourir ? » Il s'orienta tout naturellement vers l'École française d'Athènes, sans que Fernand Chapouthier (1918 I) ait à déployer sa persuasion. Il s'est toujours reconnu dans ces deux Écoles dont le rôle fut capital, à la fois pour sa formation et pour les amitiés qu'il y noua : à Ulm, son camarade de promotion Claude Nicolet et à Athènes, le pensionnaire danois Erik Hanssen. Il était toujours heureux de s'y retrouver, heureux du contact avec les jeunes générations, heureux de partager avec elles ses expériences et de leur transmettre le flambeau.

Il dut effectuer trente mois de Bonvoust, d'abord dans différentes casernes, affecté à des activités aussi indéfinissables qu'imprécises ; puis au ministère de l'Air, boulevard Victor, l'armée s'étant aperçue... qu'il savait écrire. Il évita de traverser la Méditerranée. Ensuite ce fut, avant Athènes, une année d'enseignement (éducation civique, plaisantait-il) au lycée Théodore-de-Banville à Moulins-sur-Allier : le hasard lui fit retrouver Pierre Bourdieu (1951 I) qui y enseignait la philosophie. Ils restèrent liés et Christian Le Roy peut témoigner de la quasi-émeute qui secoua la bonne ville d'Anne de Beaujeu, quand Bourdieu demanda à ses élèves de terminale de lire *Le Capital* : le proviseur en déféra aux autorités, qui interdirent au libraire local d'en passer la commande à Paris...

C'est avant tout sa double activité de fouilleur, en Grèce et en Turquie, durant quelque soixante-cinq ans, qui retient l'attention. Durant ses années rue Didot, il était à la fois *delphien* et *délien*, alors que l'adage bien connu pose l'alternative : *on ne devient pas delphien ou délien, on naît l'un ou bien l'autre*. Il fut actif sur les deux sites, mais aussi sur la région du Magne ; en témoignent sa thèse de troisième cycle *Les terres cuites architecturales de Delphes* (1967) et son doctorat d'État, *Recherches sur le Magne dans l'antiquité – Gyttheion et sa région*, qui n'a pas été publié, résultat d'une exploration novatrice autant que haute en couleur.

L'achèvement de ces travaux rythme sa carrière de professeur désormais en université : assistant à Strasbourg d'abord – avec des souvenirs mitigés puisqu'il était « de l'intérieur » – puis très vite chargé d'enseignement à Caen où l'appelle Claude Nicolet, et dès la thèse soutenue, la chaire à Paris-I (Panthéon-Sorbonne) où

il enseigne jusqu'à sa retraite, tout en s'impliquant parallèlement au Centre d'études anciennes de la rue d'Ulm.

Son nom reste attaché à Délos où il fouille près de soixante années, loin du chantier principal, à la maison « de Fourni », dont il met en évidence les stucs : un site splendide, désert (et donc sans touristes) ; Gisèle, qu'il épousa en 1960, se souvient de montées matinales au sommet du mont Cynthe, quand le soleil (le char d'Apollon) se levait sur les Cyclades.

Mais l'autre côté de l'Égée devait aussi l'attirer. À l'incitation d'Henri Metzger (1932 I), il passe en Lycie sur le chantier du temple de Létô (Latone), le Létôon de Xanthos : site alors quasiment vierge dont il reçoit la responsabilité, adoubé par Pierre Demargne (1922 I). Ce n'est qu'un amas de blocs de pierres effondrés ; ce seront trois décennies de fouilles (jusqu'en 1997, année de la retraite). L'ancien élève de Louis Robert (1924 I) trouva dans l'inégalable œuvre écrite, et dans l'activité de celui qui dirigeait alors avec Jeanne Robert l'Institut français d'Istanbul, la passion de la Turquie rurale et l'inspiration pour mener à bien ce chantier dans des conditions très difficiles. Avec Gisèle et leur fils Jérôme, ils y passèrent des étés entiers, appréciant les autochtones, la vie quotidienne autant que la langue et la culture.

Jérôme témoigne : « La Lycie de 1979 s'était à peine améliorée par rapport à celle de 1961 - il y avait une route non asphaltée mais les confort de base de la civilisation se trouvaient à Fethiye, à 80 km. Pas d'eau, pas d'électricité, une chaleur infernale, des moustiques, mais l'impression de faire partie d'une équipe pionnière travaillant en territoire vierge. Le Létôon était surtout une fouille d'architecture (les temples de Létô, Apollon et Artémis et les monuments de Xanthos) et d'inscriptions (la stèle trilingue, qui a permis le déchiffrement de la langue lycienne ; la stèle du passage d'Alexandre ; le règlement intérieur du sanctuaire, le traité de délimitation des frontières entre deux cités lyciennes, ces deux dernières publiées par mon père). Les repas, austères, étaient pris en commun et les dimanches consacrés à des visites de sites non fouillés, tous plus beaux les uns que les autres dans tous les recoins de la Lycie. On se douchait avec l'eau de bidons chauffés au soleil. Avec le développement touristique de la région, l'aéroport de Dalaman, les routes, les stations balnéaires, beaucoup de choses ont changé et dans les dernières années l'esprit d'équipe en avait sans doute un peu souffert ; la jeune génération préférerait, et c'est bien normal, passer le weekend dans des pensions en bord de mer plutôt que dans l'austère maison de fouilles. »

C'est ainsi qu'il put, pour parler à la manière d'Homère : ἐκ Λυκίης εὐρείης τέμενος ... ἔξοχον ἄλλων, « de la vaste Lycie <obtenir en apanage> un domaine dépassant les autres ». Mais cette citation de l'*Iliade* (VI, 194) est extraite de la geste de Bellérophon, alors que Le Roy fut, à l'inverse, aimé des hommes, des dieux et aussi des déesses, puisque Létô, la mère d'Apollon et d'Artémis, a contracté envers lui une dette majeure, la résurrection de son grand temple, le long du fleuve jaune.

Ce Xanthe de Lycie qui n'est pas celui de Troade, ce qui fut porté à la connaissance du grand public par une publication de 2014 avec l'architecte (et ami) Erik Hanssen (décédé en 2018 et dont l'épouse, Kikhan, décédée en 2015, fut la marraine de son fils Jérôme).

Il était aimé des hommes et de ses nombreux étudiants de thèse : outre Denis Rousset, il faut citer, entre autres, Nicolas Richer, Dominique Mulliez (1959 l), futur directeur de l'École d'Athènes, Anne Valérie Schweyer, Violaine Sebillotte, Jean-Yves Marc... Ils étaient tous présents aux obsèques. Son manque d'attrait pour les grandeurs d'établissement l'a éloigné des médailles, épées, habits verts et autres talismans académiques. Il leur préférerait de loin l'amitié du terrain, cette proximité avec l'Antiquité : une preuve, entre autres, dans sa contribution particulièrement savoureuse au numéro d'hommage à Claude Nicolet dans les *Cahiers du centre Gustave-Glotz* (2011), « De la rue d'Ulm à l'université de Caen ».

Mais il a toujours considéré que l'enseignement devait marcher de front avec l'activité scientifique ; son fils peut témoigner qu'à 65 ans, les piles de copies de premier cycle à corriger commençaient à lui peser. Il avait la réputation d'un prof « sévère mais juste » et ses notes étaient très *gaussées* autour de la moyenne. Avec lui, une copie qui tirait 15 sur 20 était vraiment exceptionnelle. Bien en avance sur l'emploi de ce terme aujourd'hui de mise dans le monde universitaire, et qu'il aurait assurément accepté vu sa maîtrise de l'anglais et son atavisme britannique, il traitait ses auditeurs comme des « pairs » intellectuels, se distinguant par son attention aux situations personnelles et professionnelles de chacun, sans jamais le moindre signe de mandarinat. Dès la création du Centre d'études anciennes rue d'Ulm, à l'initiative de Christian Peyre (1954 l), il fut une composante très active de l'unité de recherche Archéologies d'Orient et d'Occident (CNRS – UMR 126 GDR 925), avec son sous-ensemble La Lycie antique : géographie, histoire, civilisations. Il accueillait ses étudiants post-maîtrise avec l'impératif catégorique d'une bonne connaissance des langues anciennes et une plaisanterie d'amphi, qu'il casait chaque année, celle d'une série B américaine sur le Viet-Nam : « *Go, tell the Spartans* » (« *Passant, va dire à Sparte* »... — l'épithaphe des morts lacédémoniens aux Thermopyles) distribuée en France sous le titre « Le merdier ».

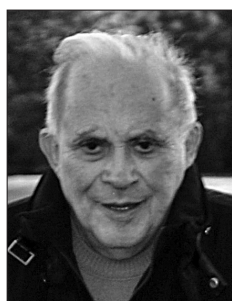
Mais comment ne pas insister sur le couple exemplaire qu'il forma avec Gisèle, durant soixante-deux années ? Couple atypique dans le Landerneau universitaire tellement endogamique, puisque son épouse travaillait dans le monde du pétrole, ils n'ont cessé d'être les hôtes les plus chaleureux des chercheurs de tout pays, archéologues ou architectes allemands, autrichiens, danois, des collaborateurs turcs, bienvenus grâce à eux dans la rude Lycie, sous la çardak ombragée, attirés par eux dans cette Asie Mineure, avenir de la recherche épigraphique et archéologique. Leur goût des relations personnelles et des collaborations scientifiques a permis aux

missions qui se sont succédé au Létôon et à Xanthos de nouer de fructueux contacts avec les missions voisines, que le couple Le Roy les emmenait régulièrement visiter, non sans pousser jusqu'aux confins de la Lycie, en Cabalide et en Milyade, pour explorer les *ayylas* et reconnaître des sites reculés dans des estives propices à des rencontres mémorables. Cette participation active, à laquelle il mit un terme à 85 ans, continua à travers l'association des amis du Xanthos et du Létôon, permettant de conjurer en partie les budgets squelettiques. Il put, et ce fut une grande fierté, conduire son petit-fils Théodore sur le chantier de fouille de Délos. Ce fut un moment de joie familiale inoubliable, comme l'avait été pour son fils Jérôme (né en 1967) l'accès au Létôon, autorisé seulement quand le père eut la certitude que son fils ne tomberait pas dans un trou (l'été, malgré ou à cause de la chaleur, était la seule période possible pour les fouilles, car la majeure partie du site était en dehors de cette période recouverte par les eaux de la nappe phréatique ; et les trous en question avaient de sept à dix mètres de profondeur).

Il se qualifiait très simplement d'*archéologue de transition, à mi-chemin entre les grands anciens et les méthodes modernes*. Toute sa vie, il se voulut homme libre, à l'écart des contraintes idéologiques, ce doute voltairien étant un élément majeur de liberté. Sa curiosité inlassable en faisait quotidiennement un lecteur du *Monde* de la première à la dernière page, en même temps qu'un voyageur passionné, mais toujours d'une grande modestie. Tant que l'insidieuse maladie le lui permit, il garda le contact avec ses successeurs. C'était un honnête homme, un καλὸς κἀγαθός, une si attachante personnalité qui laisse de son passage une trace lumineuse, et un exemple auquel ses élèves veulent rester fidèles. Les deux continents saluent sa personnalité aux multiples facettes, ποικίλος ἀνὴρ assurément.

Jérôme LE ROY, son fils, et Denis ROUSSET (1982 I)

PARIENTE (Jean-Claude), né le 24 octobre 1930 à Alger, décédé le 2 juin 2022 à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). – Promotion de 1950 I.



Après des études secondaires et une année en Première supérieure au lycée Bugeaud, Jean-Claude Pariente quitte Alger en 1949 pour rejoindre la khâgne de Louis-le-Grand ; il entre à l'École en 1950. Inscrit dans la section de Philosophie, il est reçu premier en 1953 au concours de l'agrégation. Après une année sabbatique à l'École, il est nommé à Alger au lycée Bugeaud dans la chaire de Philosophie en Première supérieure. Il y reste jusqu'en 1957. La vie y devenant difficile, pour les raisons que l'on sait, il

quitte Alger, cette fois définitivement, pour Toulouse où il enseigne successivement au lycée Bellevue, puis au lycée Pierre-de-Fermat. L'année 1962 fut décisive pour sa carrière. Il se trouvait que le poste d'assistant auquel Jules Vuillemin (1939 l) m'avait appelé en 1957 devenait libre du fait de mon départ à Rennes où Gaston Granger (1940 l), lui-même sur le départ, me proposait de le remplacer, à titre de chargé d'enseignement dans sa chaire de philosophie des sciences et de la connaissance. Il me fallait à mon tour un remplaçant. Ce fut facile car nous nous mîmes immédiatement d'accord sur le nom de Jean-Claude que nous connaissions déjà pour la grande qualité de ses premiers travaux. Il était donc officiellement nommé en septembre à la faculté des Lettres de Clermont-Ferrand qu'il n'allait plus quitter. Docteur en 1971 avec *Le langage et l'individuel*, il obtenait sa chaire de professeur en 1973. Bien qu'avant tout chercheur, il ne répugnait pas non plus aux fonctions officielles : doyen de la faculté des Lettres et surtout membre durant nombre d'années du jury d'agrégation qu'il présida de 1986 à 1989, et qui nous donnait l'occasion de nous retrouver. Il prit sa retraite en 1996, élu professeur émérite.

Jean-Claude avait épousé en 1954 Francine Jasses, elle-même reçue en 1950 à l'ENS de Sèvres, et dont toute la carrière se déroula également à l'université de Clermont-Ferrand. Un autre poste d'assistant s'étant libéré (celui-ci auprès de Michel Foucault, 1946 l), elle y fut élue, en même temps que son mari l'était sur le mien. Ils fondèrent une belle et heureuse famille – Anne, Myriam, Laure et Isabelle – ce dont Jean-Claude n'était pas peu fier.

Outre la profonde amitié qui nous lia dès les années de l'École, nous avons fait tous deux le choix de nous spécialiser en philosophie de la connaissance, dans des domaines certes différents (le langage d'un côté, l'histoire et la philosophie des sciences de l'autre) mais dans le même esprit rationaliste, avec la même exigence de rigueur. Une proximité qui nous donna l'occasion de fructueux échanges et, malgré mon manque de compétence pour le problème du langage, m'autorise à dire quelques mots sur son œuvre.

Le Langage et l'Individuel (Armand Colin, 1973, collection « Philosophie pour l'âge de la science »), comme l'indique clairement le titre, a pour origine une question ainsi formulable : comment expliquer qu'au sein d'un langage scientifique dont les concepts ont par définition une portée générale, il soit possible d'exprimer l'individuel ? Ou encore : comment peut s'opérer l'individualisation au sein d'un langage à portée générale et quel est le type d'individualisation auquel on y parvient ? La première partie introduit une distinction essentielle : celle des indicateurs d'individualisation (en fait les noms propres) et des opérateurs d'individualisation. C'est bien sûr au moyen des seconds que s'opère l'individualisation dans les langages de la connaissance, et sa condition première est que « les opérateurs d'individualisation soient eux-mêmes des concepts » (p. 151). Et tel est l'objet de la seconde partie de

l'ouvrage dont les trois chapitres offrent une succession d'analyses aussi remarquables par leur rigueur que leur profondeur. Spécialistes des sciences humaines comme des sciences de la nature trouveront un égal intérêt à méditer le chapitre final « Les modèles et leurs objets ».

Le Langage et l'Individuel peut paraître un ouvrage avant tout théorique. Il n'est en fait que le premier volet d'une réflexion que vient compléter un second volet, cette fois de nature historique. Il nous replonge plus de trois siècles en arrière en nous donnant avec *L'Analyse du langage à Port-Royal* une analyse minutieuse de ce qui fut sans doute la première étude rigoureuse du langage. Ici le linguiste et le philosophe guident l'historien, lui permettant de mettre en lumière le rôle toujours important que joue dans les analyses de Port-Royal la logique traditionnelle. Le passé est restitué dans son originalité, sans être artificiellement relié au présent. Enfin, on ne saurait être complet si l'on ne mentionnait l'activité de Jean-Claude rééditeur de grands textes tant d'Arnauld et de Condillac que de Cournot, sans oublier les dizaines d'articles et de communications dont on trouvera la liste dans *Le Philosophe et le langage. Études offertes à Jean-Claude Pariente* (Vrin, 2017). Jean-Claude lui-même avait repris, souvent en les complétant voire en les rectifiant, beaucoup de ces études et communications dans *Le Langage à l'œuvre* (PUF, 2002).

Jean-Claude, je l'ai dit, fut non seulement un éminent collègue mais un ami, un de ceux que l'on se réjouit de retrouver dès que l'occasion s'en présente. On me permettra donc, après cet aperçu rapide sur son œuvre, d'évoquer quelques souvenirs personnels dont les plus chers sont liés à ces réunions qu'avec nos amis Jules Vuillemin et Gaston Granger, nous avons organisées à l'université d'Aix-en-Provence où enseignait Granger. Il y en eut une bonne dizaine entre les années 1965-1995. Étaient conviés quelques collègues spécialistes en philosophie des sciences, parmi lesquels je citerai notamment Suzanne Bachelard, Maurice Boudot, Anne Fagot (1957 L), Jacques Bouveresse (1961 I), et parfois des collègues étrangers comme le logicien américain Patrick Suppes. Sans thèmes précis, l'idée de ces réunions était que chaque participant vienne parler de ses travaux en cours, et le contenu de leurs interventions était publié dans une revue intitulée *L'Âge de la science*, dont la durée ne dépassa malheureusement pas celle de ces réunions. Il va sans dire que Jean-Claude n'en manqua aucune, et je me rappelle tout particulièrement sa communication « Termes vides et théorie des idées à Port-Royal », reprise dans le numéro 5 de *L'Âge de la science*. Mais le vrai plaisir de ces réunions, je dois l'avouer, était sans doute de nous retrouver dans les cafés et restaurants de la ville, souvent accompagnés de Vuillemin et de Granger, parlant un peu de tout dans la chaleur d'une inoubliable amitié.

Deux autres réunions (de vrais colloques cette fois) me reviennent particulièrement en mémoire. D'abord celle d'un colloque franco-allemand tenu à Besse-en-Chandesse qui précéda de peu *L'Analyse du langage à Port-Royal*. Quant au second de ces

colloques, il montre bien ce mélange de sérieux et d'humour avec lequel Jean-Claude abordait ce genre de réunions. Un colloque consacré à Maurice Merleau-Ponty (1926 l) avait été organisé en octobre 1995 à la Sorbonne. Jean-Claude présidait, je siégeais à ses côtés. Il y avait foule dans l'amphithéâtre. Conversations, allées et venues ne cessaient de retarder l'ouverture de la séance. Excédé, Jean-Claude se leva et d'une voix forte et nette déclara « La séance est ouverte ». Le calme s'établit aussitôt et se penchant vers moi il me murmura à l'oreille « Tu vois ce qu'on peut faire avec un performatif ». Nous réussîmes à garder notre sérieux.

Ses deux dernières années furent pénibles. Il souffrait d'un lymphome et perdait peu à peu la vue. Il mourut le 2 juin 2022, et l'on peut imaginer quelle fut ma peine quand je l'appris. Il repose à Bonnac, dans l'Ariège où il s'était marié, aux côtés de son épouse décédée la même année que lui.

Maurice CLAVELIN (1948 l)

TUBEUF (André), né le 18 décembre 1930 à Smyrne (Turquie), décédé le 26 juillet 2021 à Paris. – Promotion de 1950 l.



[Né à Smyrne – il n'a jamais pu écrire le nom turc d'Izmir – de même qu'il écrivait toujours Stamboul, et non pas Istanbul, pour désigner l'ancienne Constantinople]

Comme Bernard Berenson, Michel Laclotte ou Daniel Arasse (1965 l) étaient des *Œils* dans le monde de la peinture, il était une *Oreille* dans l'univers musical, doublée d'une plume fascinante autant que fertile. Il fut un maître de khâgne légendaire, durant un tiers de siècle, et bien plus longtemps encore l'autorité de la critique musicale ; à l'aube de ses 80 ans, il prit conscience de la nécessité d'écrire des synthèses pour rassembler tout ce savoir éparpillé à tous les vents du monde, et la possibilité lui en fut accordée : son œuvre immense témoin de sa vie, de ses amitiés et surtout de sa sensibilité à l'art et aux neuf Muses.

Né à Smyrne donc, il raconte sa prime jeunesse dans *L'Orient derrière soi* (Actes Sud, 2016), le premier volet de sa trilogie autobiographique, qu'il achève en prenant la chaire de Strasbourg. Son père avait servi trois ans et allait être libéré quand la mobilisation d'août 1914 l'entraîna pour quatre ans dans le premier conflit. Il en réchappa et quitta la France sans emporter le moindre souvenir pour reconstruire les chemins de fer du Proche-Orient que le Deuxième Reich avec son Berlin-Bagdad-Bahn avait entrepris à sa manière. Mais la guerre était loin d'être terminée après

les traités de Versailles et de Trianon : Mustapha Kemal, devenu Atatürk, refusait les traités qui agrandissaient la Grèce par les îles d'Ionie. Vainqueur de l'armée grecque, il imposa le traité de Lausanne (1923), qui mit fin à deux millénaires et demi d'hellénisme en Asie Mineure et en expulsa les Grecs. C'était à Smyrne en août 1922 que la manière forte avait atteint son paroxysme : *Gavur Izmir*, Smyrne des mécréants, dont les maisons furent incendiées avec les enfants cadénassés à l'intérieur, les adultes conduits sur le rivage et contraints de se noyer dans les flots, jetés à l'eau sous les jumelles impassibles des navires de guerre occidentaux : les survivants appellent ce moment la Catastrophe comme les Orientaux qualifièrent le pillage de Constantinople par l'armée de Boniface de Montferrat sept siècles plus tôt. La Catastrophe est au moins trois fois présente dans l'œuvre romanesque d'André Tubeuf.

L'ingénieur Tubeuf entra deux ans plus tard dans une famille française enracinée dans l'Orient ottoman et ses Échelles, les Vernazza, dont un Ulysse qui fut consul en Tripolitaine puis à Andrinople (actuelle Edirne), Émile qui sera le grand-père d'André Tubeuf et Antoine, son frère, qui avait le titre d'Inspecteur de la Banque ottomane du temps du Sultan. Le mariage fut difficilement accepté par la grand-mère Vernazza, mais après cinq ans d'opiniâtreté elle céda, vu les circonstances et l'effondrement du monde dans lequel avait baigné l'opulente famille. Trois garçons naquirent : Jean, aîné d'André de trois ans (1947 s, qui préféra Ulm à l'X même s'il avait hérité des qualités d'ingénieur paternelles), et Georges, son cadet qui, lui, échoua au Concours.

Au gré des affectations paternelles, les déménagements se succédèrent pour des lignes d'intérêt local (à Smyrne) ou minier comme à Zonguldak en mer Noire puis, quand il fallut pousser jusque sur les bords de l'Euphrate, en Syrie avec les chemins de fer DHP : de Damas à Hama et prolongement – le P majuscule qui acheva la voie ferrée du Taurus-Express jusqu'à Bagdad en 1939 ; il restait à relier le Liban à l'Égypte, par un autre prolongement en cours de réalisation en septembre 1939. La famille quitta donc deux fois Smyrne, une fois pour Stamboul quand André eut 3 ans, une autre pour Beyrouth quand il eut 10 ans. Il avait déjà connu Paris (une tante possédait une pension de famille, *Le Nid de verdure*, à Neuilly-sur-Seine, base idéale pensait-on pour les études des garçons à Sainte-Croix). Il se souvient d'avoir étonné les badauds sur les quais du métropolitain en déchiffrant (il n'avait guère plus de trente mois) les noms des stations : Obligado, Sablons, Maillot... mais il mit longtemps à comprendre que la voyelle -e- était la plus répandue en français.

Il entra en sixième à neuf ans et demi (avril 1940) à Saint-Louis de Stamboul et il raconte que lorsqu'une visite des inspecteurs turcs était annoncée, on l'enfermait dans un placard avec un autre camarade qui n'avait pas non plus l'âge légal, pour échapper au contrôle. Ce camarade, Henry Durand, devait finir patron de

Saint-Gobain. Mais vite, il partit à Beyrouth chez les Jésuites de la prestigieuse université Saint-Joseph qui fonctionnait dès les petites classes. Le 20 juin 1940, l'énergique tante Clémentine avait mis tous les enfants au garde-à-vous pour écouter Radio-Londres. Elle était de la branche bulgare et royale des Vernazza, issue d'un majordome du tsar Ferdinand.

Il vécut de près les soubresauts du conflit, entre autres l'absurde guerre franco-française dans les deux États sous mandat, la Syrie et le Liban, opposant les troupes fidèles au pétainiste Dentz, le successeur de Weygand, et l'armée française libre, auréolée de l'épisode de Bir-Hakeim.

Les ports déminés, il put rentrer en France préparer l'École : ce furent les merveilleuses *Années Louis-le-Grand* de 1946 à 1950, titre du second volet (Actes Sud, 2019). Elles se décomposèrent en deux années d'hypokhâgne et deux autres de khâgne, car l'Administration s'aperçut qu'il n'aurait pas 18 ans accomplis en juillet 1948 et donc ne pourrait être admis à concourir. Soixante et onze ans après, ce volume exprime sa gratitude envers ce système (« c'était le seul, pas le meilleur choix ») et envers ses camarades dont il avait tout à apprendre et qui l'ont poussé vers la réussite. Son frère Jean finissait sa taupe à Saint-Louis, lui était interne rue Saint-Jacques *au baze Grand*, et la tante Alice, leur correspondante, habitait désormais boulevard des Batignolles. Il arriva avec deux semaines de retard, tributaire du bateau de Beyrouth à Marseille et découvrit l'internat ; le dernier lit dans le long couloir aux murs de vent, les blouses grises, la *graille* (la viande filandreuse sans la moindre frite, la raie du vendredi au goût avancé...). Mais il se singularisa par sa tenue : ni blouse, ni pantoufles, ni bonnet de nuit. Parmi ses professeurs, Michel Alexandre, « coxalgique, impressionnant et fascinant » lui montra le prix du style. Il découvrit le cinéma au Champollion, « la vraie vie », Plutôt que de payer les cinq tickets du bus, il revenait à pied de chez la tante et l'économie lui permettait le poulailler du théâtre – puis ce fut la révélation de l'opéra.

Il avoue avoir été collé au certificat d'études littéraires générales (la feu *Propédeutique*) la première année (puisqu'il dut passer dans l'autre hypokhâgne à la rentrée 1947). Il se lia avec un grand aîné, le placide Monteil (1948 l) rien qu'à l'entendre siffloter la *Petite Musique de Nuit* : bien lui en prit, car le futur grand-maître de la linguistique latine et grecque lui fit comprendre comment réussir un thème latin¹ ! Ce que Lucien Sausy n'avait pu faire, malgré sa réputation (« où Sausy passe, le solécisme trépasse »). Il est impossible de citer toutes les anecdotes savoureuses, et tous les futurs archicubes. On le voit vivre au dortoir du premier, là où les lavabos ne gèlent plus... on l'imagine découvrant en khâgne 1 Savin (Maurice Murre-Lamblin) « fichu comme l'as de pique, bonhomme malin que d'emblée j'adore : il est la culture, la curiosité même² » ; mais il lui arrive, au fond de la classe durant le cours de Sausy, d'écouter sur un poste à galène « Les Grands Musiciens ». Il vend son Vigny en Pléiade, son prix d'excellence de l'an passé, pour un billet de concert : il savait par

cœur celui-ci, il sentait la nécessité de celui-là. Le virus est inoculé : dans cette salle Garnier quasiment déserte, plus qu'à la Monnaie bruxelloise, il comprend ce que sera sa vie. Il fréquente déjà le Bal d'Ulm en smoking, va voir Silvia Montfort... Et en résumé : « À Louis-le-Grand j'ai tout appris. Depuis, rien. »

Les souvenirs de concours méritent un ample développement : le cacique de 1949 fut Gérard Granel, un élève de Paul Guth à Janson-de-Sailly, « avec le plus fort total depuis Tardieu³ ». L'année suivante il se rattrape : 15 et 16 en histoire avec Tapié (bien qu'il ait manqué l'autobus), et en grec, langue qu'il avait commencée en hypokhâgne, 16 et 18 devant Raymond Weil (1946 I) ; cela compense largement le 4 en philosophie devant Vladimir Jankélévitch (1922 I). La suite figure dans le troisième volet *Avoir vingt ans et commencer* (Actes Sud, 2021) : devant Fernand Chapouthier (1918 I) encore sous le charme de son oral, qui lui propose d'emblée, au vu de son lieu de naissance, le cursus vers l'École d'Athènes. Refus poli ; le sous-directeur veut alors l'orienter vers la section d'Histoire : second refus tout aussi poli. Et à Chapouthier éberlué, il annonce choisir la philosophie. « — Mais pourquoi ? demande Chapouthier affolé. — Pour faire des progrès. » Exit le conscrit Tubeuf, à l'ahurissement du sous-directeur.

C'est vers cet examinateur qu'il se tourne pour définir un sujet (*Le statut de l'apparence dans la structure dialectique de l'Être selon Platon*, finalement restreint au plus modeste intitulé *L'hypnagogie de Platon*). Il présente donc à son directeur de mémoire ses premiers travaux, en février ; Jankélévitch sans les lire lui donne rendez-vous en juin ; André Tubeuf dépose le mémoire sur le bureau du maître qu'entr'ouvre un serviteur ; il s'en tire avec 10/20. On conçoit qu'il ait écrit, un peu plus loin : « Rien ne m'attire ni me retient à l'École. » C'est qu'il découvrirait, comme aspiré, toutes les facettes de la séduction musicale : Elisabeth Schwartzkopf, Dietrich Fischer-Dieskau au début de leur carrière, *Wozzeck* dirigé par Karl Böhm ; ou dans un registre plus intime le quatuor Végh qui le fascine. Pour améliorer son budget, il tapirise mais à un plus haut niveau que le latin des lycéens, il va donner des cours de conversation dans les hautes sphères. Parallèlement, il découvre la Grèce dite classique dans un voyage (totalement inconfortable dès que l'auto quitte Trieste) en compagnie de Robert Badinter et de la veuve de Gaston Doumergue. C'est l'été 1952 et la découverte de Délos, le berceau d'Apollon.

Il commence à nouer un réseau de solides amitiés. Par Durand (celui de l'épisode du placard), il a accès aux archives de la Commune (son épouse Mireille est la petite-fille de Pipembois) à l'île de Ré et en Savoie. Il avait été ému aux larmes en apprenant la mort de Ginette Neveu (dans l'accident d'avion où périt aussi Marcel Cerdan ; « mais qui s'en soucie ? » écrit-il de la violoniste).

La mort de Dinu Lipatti (1917-1950) si précoce et si tragique lui inspirera plus tard (Actes Sud, 2008) un poignant récit, *La Quatorzième Valse* : c'est « une formidable

leçon de vie ». Trois copains venus de Paris vont à Strasbourg pour le double concerto de Bach (Menuhin et Enesco en solistes) et après avoir cassé leurs tirelires (et vu le retable d'Isenheim) ils découvrent le mal qui ronge le pianiste qui avait révélé le choral « Jésus que ma joie demeure ». Ils le manquent à Besançon (concert annulé) et lui écrivent un message signé « vos amis dans l'âme ». Puis ils savent que Karajan a pleuré en dirigeant Kathleen Ferrier à Milan dans la *Missa solemnis* de Beethoven, au moment de l'*Agnus Dei*. Ils comprennent que la musique est « notre défense, notre recours contre le Temps, elle qui use du temps pour le faire source, et eau, et esprit ». Un espoir de traitement vient d'Amérique accorder un sursis au pianiste (grâce à un médecin genevois) qui peut revenir sur scène à Besançon, il sait que ce sera l'ultime fois, il met au programme Bach, Mozart, Schubert et les valse de Chopin, entre deux piqûres de cortisone. Il ne jouera pas la quatorzième, cette valse posthume avec la Mort, et il termine par le choral de Bach qui a fait à jamais sa notoriété. En postface, les trois copains apprennent la mort de Lipatti par la radio (qui rediffuse le concert bisontin) et pleurent. Comment ne pas comprendre l'échec d'André Tubeuf cette année-là à l'oral de l'agrégation de philosophie ? Il avait eu 14 en histoire de la philosophie mais un irréparable 5 au petit oral du redoutable Canguilhem (1924 I). Au même moment, son cadet Georges échouait à sa troisième tentative. Il va alors écouter Schwarzkopf à Ascona et peut alors reprendre son souffle.

C'est donc une seconde préparation, il fait la connaissance des nouveaux : Robert Abirached qui venait de Beyrouth, Jackie Derrida qui « ne joue plus au foot », Michel Serres « déjà atypique et d'une intellectualité sémillante » (tous 1952 I) et Gourinat entré en 1949, la gloire de la khâgne marseillaise. Il cite côte-à-côte « l'admirable » Ruffin et la pipe de Louis Althusser (1939 I), « moine laïc d'un rouge peu voyant » ; c'est bien grâce à lui qu'il put commenter à son oral la *Lettre [sur les] aveugles* de Diderot et le passage sur les pucerons ! Il bénéficia aussi des premiers cours de Michel Foucault (1946 I) qui « montrait dents et griffes ».

Le voici agrégé (« j'ai 24 ans : je ne sais rien de la vie ») et, dans la foulée, nommé au lycée Poincaré de Nancy pour des classes de Sciences expérimentales et de préparation à l'Agro. Il loge à Laxou, emprunte un tramway qui n'est plus à chevaux comme celui de Smyrne, mais froid et noir, et il découvre, fasciné, son auditoire « des yeux qui écoutent : même Wilhelm Kempff ne verra pas ça ». Dès janvier, il est visité par Georges Canguilhem (qui était aussi Inspecteur général) et il transmet à ses lecteurs le rapport qui débute ainsi : « Monsieur Tubeuf se plaît visiblement à enseigner. Ce n'est pas une raison pour enseigner ce qui lui plaît. »

Puis ce fut le service militaire (à Philippeville, parachutiste avec Jean-Pierre Vernant, et à Coëtquidan, le pays de Merlin et de Brocéliande) ; à la sortie, il se voit offrir le lycée de Dax ou celui de Strasbourg ; sans hésiter il choisit ce dernier : à cause de son Opéra. Il y restera trente-cinq ans. Monsieur Hun, le proviseur, voit

tout de suite à qui il a affaire, et sans hésiter lui confie les préparations littéraires, sur les deux niveaux. Il les gardera jusqu'à sa retraite en 1992.

C'est aussi à Strasbourg qu'il fonde un foyer : il épouse Marie-José, sa cousine de la branche Vernazza de Téhéran (« elle épouse un prof et non un banquier », commente-t-il) grâce à une dispense obtenue par le père Charles-Roux. La vie musicale est ardente et les plus grands artistes de passage dans la capitale alsacienne sont désormais reçus chez les Tubeuf : argument imparable (s'il en était besoin) pour les inciter à revenir. C'est ainsi qu'il commence à prendre des notes, qui donneront corps à *Je crois entendre encore*. Mais il est aussi homme à quitter Strasbourg après son cours un lundi soir d'hiver par le train vers Munich pour écouter chanter Julia Varady (juste avant son mariage avec Dietrich Fischer-Dieskau) et se faire raccompagner en automobile par un ami sur les *Autobahnen* verglacées (l'Orient-Express passait une heure *avant* la fin du concert) de manière à arriver à l'heure à son cours du mardi.

Tous ses khâgneux sont unanimes : ils ne l'ont jamais vu lire la moindre note. « Ne pas lire mais inventer, chercher, penser est non seulement un droit mais un devoir », écrit-il ; comme s'il avait suivi les cours d'Alain à Henri-IV ou à Sévigné...

Ses amitiés avec Jacques Duhamel ou Michel Guy remontent aux années Louis-le-Grand. Il raconte un après-midi sur les manèges de la foire du Trône (alors à la Nation) en compagnie de Duhamel, François Funk-Brentano et François Mitterrand dans les années 1950. Par l'épouse du premier, héritière de Plon, il rencontre les grands fauves : Kléber Haedens, Michel Déon, Roger Nimier, les futurs hussards. Il connaît aussi le jeune Giscard d'Estaing et il va à Châteauneuf de Galaure voir Marthe Robin la (trop) fameuse stigmatisée. C'est donc tout naturellement qu'il devint conseiller à la culture des ministres Jacques Duhamel (sous Georges Pompidou, 1931 l) puis Michel Guy (sous Valéry Giscard d'Estaing) : comme il a bloqué ses cours sur deux jours de la semaine, il peut passer les quatre autres à Paris (c'est là qu'il met au point le Festival d'automne dont il est fier de dire qu'il s'équilibrait financièrement). Durant huit ans, ses allers-et-retours à Paris font de lui un habitué du *Jean Lamour*, l'unique train de Nouvelle première classe, dont après coup on peut penser que les horaires étaient calculés... en fonction de ce client. C'est la décennie de la floraison des orchestres régionaux, de la savante hiérarchie des Conservatoires locaux pour mener les élus à Paris rue de Madrid (puis à la Villette), des festivals de l'été et des opéras qui naissent ou renaissent dans les métropoles et même dans les villes moyennes.

Le voici donc organisateur (sinon chef d'orchestre) de la vie musicale française, qui retrouve le niveau européen. Quelles sont loin les années 1950 où malgré les efforts des Jeunesses musicales françaises l'Opéra était poussiéreux autant que vide et l'Opéra-Comique plus que moribond ! En même temps il devient le critique musical attitré du *Point* (à partir de 1976). Il fut aussi le pilier de revues comme *Opéra*

International, L'Avant-scène Opéra, Harmonie, Diapason et bien sûr *Classica* (dès 2001) avec ses récompenses-chocs dont il était le souverain juge.

De ces responsabilités éminentes, comme de la vie musicale strasbourgeoise, dont il dirigea le Festival dès 1973, il put tirer des notes, regroupées dans trois sommes :

Hommages, portraits de musiciens (Actes Sud, 2014) reprenant de Geza Anda à Maria Yudina (la Vestale de Staline), ses souvenirs depuis 1948, avec les 78 tours, dont les *Maîtres chanteurs* à 21 000 francs (apparaît page 244 le piano de la salle Dussane où joue à minuit Jacques Brunschvig [1948 I]), et dont on peut extraire cet aveu : « J'ai fait d'autres métiers les dizaines d'années qui ont suivi, et espère les avoir faits décentement. Mais celui-là : faire connaître la musique qu'on aime et faire aimer ceux qui la donnent, les *interprètes*, je crois bien que c'est le seul qui m'ait été, et me reste à ce jour, vocation. »

Je crois entendre encore (Plon, 2013) où apparaissent tous les interprètes d'opéra et tous les instrumentistes de quasiment un siècle : pêle-mêle Sena Jurinac qu'il découvre rue d'Ulm, c'est pour elle qu'il achète un électrophone, Maurice Savin qui côtoie Wilhelm Kempff (p. 62), Serge Lifar à Strasbourg, qui va chercher des feutres dans la chambre des filles sans les réveiller, le baccalauréat qu'il fait passer à Vienne pour entendre Maria Néméth, Francis Poulenc qu'il invite voir Camille (le premier bébé), Alexis Weissenberg pour qui il répète son cours sur la *République*, Lotte Schönné qu'il va voir à Bobigny (avant la bétonisation, cela va sans dire), Ivo Pogorelitch qui arrive parmi les trois générations Tubeuf/Vernazza ; et il faut l'imaginer en tunique de soie à l'Opéra du Rhin, devant Leonie Ryzanek, accroupi pour retrouver un bouton de manchette en pierre de lune... Regroupées en *Brèves rencontres* ou *Un bout de chemin avec...*, ces pages font revivre tous les monstres sacrés ; comment aussi ne pas évoquer Teresa Berganza n'en finissant plus avec les répétitions strasbourgeoises et se consolant de ses enfants laissés à Milan avec les filles d'André Tubeuf ?

Dictionnaire amoureux de la musique (Plon, 2012), sept cents pages densissimes, révélant les secrets de Glyndebourne, de Bayreuth (avec la dynastie Wagner) ou de Salzbourg (pour lesquels il actualise son guide du Festival paru en 1989, dédié à Jean-Pierre Ponnelle), dévoilant les coulisses de cet univers (on y apprend ainsi qu'Elisabeth Schwarzkopf était l'épouse de Walter Legge, le créateur du Philharmonia Orchestra). Pour Claudio Arrau, « tué par la plus innocente intervention », il cite Saint-John Perse ; pour Beethoven ou Britten, Socrate intervient.

Brückner ? « L'incroyable et éternel printemps d'un musicien né vieux ». Ou Chostakovitch ? « Celui qui a déplu à Staline » (avec sa *Lady Macbeth de Mtsensk*, qualifié de *porn-opéra*). Entre Bizet et Boïto, rien (ni Boccherini, ni Boieldieu). Et une page un tiers sur Mozart s'achevant par : « si vous voulez en savoir plus, lisez mon livre ! » Il faut ici citer à la lettre V, in-extenso page 652 : « Quand j'ai

commencé à écouter de la musique avec l'application patiente, gourmande et bientôt dévorante, qui m'a changé la vie, tout de suite j'ai trouvé Vivaldi sur mon chemin, ébloui, intrigué par des timbres que je n'avais pas rencontrés ailleurs. Dans les turnes de l'École où se potassait Heidegger, Vivaldi déboulait. »

Bien sûr, il y a le pilori ; il est très restreint : André Tubeuf ne cesse d'y épingler le dernier Karajan, l'autocrate, celui d'après 1952. Et il a cette phrase extraordinaire : « Lui parti, de ce qu'il avait cru empire à l'instant même rien ne restait. On peut encore écouter à genoux le *Deutsches Requiem* 1948 ou *Ariadne in Naxos* 1954. Personne n'a fait mieux depuis. Surtout pas lui. » Ailleurs (Homages) il oppose par une singulière parataxe « « Citizen K » : le passeur est passé, il s'est effacé lui-même » et Leonard Bernstein : « Il existe de plus en plus, de mieux en mieux. Karajan existe-t-il encore ? »

Il faut évidemment citer ses monographies : son *Yves Nat* qu'il connaît grâce au cacique Granel, biterrois comme le pianiste, et dont il préface les *Carnets* (La Flûte de Pan, 1983) ; son Schumann, *Les Amours du poète* (La Pionnière, 2008) qui se termine forcément par l'ultime saut devenu valéryen : « Perdu le vin ivres les ondes ! Quand on a vécu cela, on ne peut plus demeurer. Au Rhin ! » Sa plaquette d'hommage à Germaine Hoerner (en collaboration avec Paul Paray, pour la disparition en 1972 de l'inoubliable Walkyrie) ou son « Richard Strauss à la conquête de la France » pour le Théâtre des Champs-Élysées (*Une petite histoire de Strauss avenue Montaigne*, 2019). Il y écrit : « Clandestinement (en 1947) le modeste opéra de Sarrebrück vint aux Champs-Élysées présenter *Arabella* avec Leonie Ryzanek. Qui se vantera d'y avoir été ? Pas moi, hélas... »

Sur ce même Strauss il a publié *Le Voyageur et son ombre* (Albin Michel, 1980) ; sur Wagner, *L'Opéra des images* (Le Chêne, 1993), un album de légende recomposant les mises en scène⁴ ; et en 2020 *Brahms ecclésiaste* (aux éditions du Passeur). Mais pour achever ce trop bref et incomplet panorama, il paraît indispensable de mettre en exergue *Adolf Busch, le premier des justes* (Actes Sud, 2015) consacré au frère de Fritz le chef d'orchestre, ce violoniste incomparable (notamment dans les *Brandebourgeois*) qui fonda le quatuor familial Busch et révéla les derniers opus de Beethoven. Le meilleur enfant de la meilleure Allemagne, ami et dédicataire des concertos de violon de Ferruccio Busoni comme de Max Reger, s'expatria dès 1933 par solidarité avec ses confrères juifs exclus de la vie musicale puis de la vie tout court, et osa proclamer qu'il ne rentrerait chez lui que lorsque Hitler serait pendu entre Goebbels et Goering. Renaud Capuçon a signé la préface et il cède la plume à « l'ami irremplaçable ».

Pour l'anecdote : André Tubeuf a enregistré (sous le nom d'Adam Levallier) le rôle d'un esclave dans *La Belle Hélène* ! Il a superbement traduit les deux premiers tomes de l'autobiographie d'Arthur Rubinstein *My many years*. Et la chatte de la maison Tubeuf répondait au nom de... Scarpia.

Il faut aussi parler ici de son *Platon de plain-pied*, paru aux Belles Lettres en 2012, sorte de défi pour répondre à d'anciens khâgneux restés ses amis, reprise non pas de ses fiches puisqu'elles n'ont jamais existé, mais de ses lectures, qui sont plutôt des promenades, par courts chapitres, autour des mythes, de la Caverne ou de l'Attelage.

Enfin, il y a le Tubeuf romancier, celui de la *Saga des Scazzèthes*, cette famille de l'Europe orientale tentaculaire qui possédait un wagon-salon stationné en gare de Sirkeci toujours prêt à être attelé à l'*Orient-Express*⁵ puisqu'elle se partage entre Istanbul, Vienne, Belgrade et Bucarest ; la saga commence et termine son œuvre écrite, en quelque sorte ourobore, comme le thème de la toute première symphonie de Mozart revient dans la Jupiter : le premier roman s'intitule *Les Enfants dissipés* (Gallimard, NRF, 1987) et le dernier opus *L'Embarcadère* (Le Passeur, 2021). Des quatre coins de l'Empire ottoman en décomposition, le lecteur aboutit à Venise sur une île qui ressemble à Saint-Georges des Arméniens. Autant d'intrigues que de rameaux dans cette famille établie primitivement par les doges de Venise pour surveiller le canal d'Otrante, dont on avait assisté à la lente disparition, à la submersion même, dans le premier opus. La dernière descendante avait épousé un ténor né à Riga, Strozzi de son nom de scène ; mais la marée brune montante emporte les uns après les autres les personnages, et l'héroïne convaincue par l'État français d'être juive puisque le ténor en question l'était, est expédiée depuis (semble-t-il) Montélimar jusqu'à Drancy ; ultime égard, on lui accorde le droit de voyager dans un compartiment de première classe avec ses quatre enfants : elle les empoisonne pour leur éviter le pire et se laisse mourir à Drancy – ainsi que le fit Max Jacob dans la réalité. Informée à l'autre bout du monde, sa mère, réfugiée en Californie, entre dans l'Océan comme Phèdre dans Racine – à l'instar des Smyrniotes en 1922. Cette saga – qui aurait été parente de *La Gloire de l'Empire* de Jean d'Ormesson (1944 l) – convoque pour finir l'ombre de Franz Liszt dans un récit aussi somptueusement descriptif que musicalement captivant.

André Tubeuf fait remarquer qu'il resta fidèle quarante-quatre ans au monde de la khâgne (« qui dit mieux ? » ajoute-t-il) et semble opposer cette permanence au *perpetuum mobile* de ses activités artistiques, comme deux contraires qui s'enrichissent mutuellement. En somme, dans le droit fil de Romain Rolland (1886 l) ou de Jean Bélimé/André Cœuroy (1912 l), il aura serré les nœuds qui unissent l'École et la musique qui, en ce siècle, a brillamment sa place de part et d'autre de la rue d'Ulm.

Jacques BODY (1950 l) et Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

1. Les *ipsissima verba* de Tubeuf méritent d'être cités : « On ne l'entendait (Monteil) jamais parler inutilement. J'ai appris de lui que le thème latin n'est ni doublement emmerdant ni doublement vain. » Ce thème devenait alors pour lui *jouissance d'artiste*.

2. Et si l'éditeur pour la Pléiade des *Propos* d'Alain (Émile Chartier, 1889 I) n'en avait pas transmis l'héritage à André Tubeuf et fait de sa khâgne de Fustel la continuation de celle d'Henri-IV ?
3. On chercherait en vain l'ancien ministre de la Troisième République dans notre *Supplément historique* : il démissionna dès la proclamation des résultats du Concours, où il s'était présenté pour étalonner sa valeur intellectuelle.
4. Un simple chiffre : ce luxueux ouvrage est illustré de 147 illustrations, dont seules 55 ne sont pas issues de la bibliothèque de l'auteur !
5. André Tubeuf semble croire que le *Conventionnel* n'était pas le nom de l'*Orient-Express* en Bulgarie et en Roumanie. C'était pourtant le cas, puisque ces royaumes comblaient largement son inévitable déficit par une convention avec la compagnie bruxelloise des Wagons-Lits. Cette remarque mise à part, ce cycle romanesque repose sur le culte des wagons-lits si chers à Paul Morand ou à Valéry Larbaud.

OLLAGNIER (Marie), veuve MIGUET, née le 10 décembre 1931 à Verneuil-sur-Avre (Eure), décédée le 24 mai 2022 à Paris. – Promotion de 1951 L.



Nous reproduisons les textes lus par ses enfants aux émouvantes obsèques de leur mère en l'église Saint-Séverin de Paris le 31 mai 2022.

Normande par hasard, alsacienne par amour et parisienne devant l'éternel, Marie est née le 10 décembre 1931 à Verneuil-sur-Avre, dix ans après son unique frère Michel, qui avait vu le jour à Auxonne, en Côte-d'Or. Entre ces deux naissances, la famille Ollagnier s'était établie dans la petite ville de l'Eure, siège de la prestigieuse École des Roches où son père Gabriel a réalisé l'essentiel de sa carrière de professeur de mathématiques. Dans les nuages et le vacarme des trains qui rythment sa vie juste à côté de la gare sur la ligne Paris-Granville, Marie a cultivé la conscience de la diversité des horizons. Mais avant de découvrir d'autres mondes possibles, elle a grandi comme la « seconde » enfant unique de la famille, trop protégée à l'issue d'une trop longue attente : dix ans de prière pour sa mère Cécile, dite grand-mère de Verneuil, en mal de second enfant. La Vierge a fini par l'exaucer. Gabriel et Cécile l'ont remerciée en appelant leur fille Marie. Le gène de la ténacité s'est forgé pendant cette décennie.

Sous prétexte de santé fragile, ses parents ont tenu Marie le plus éloignée possible des enfants de sa génération, au point de la priver d'éducation physique pendant ses années de collège. La réalité extérieure s'imposera avec d'autant plus de brutalité à partir de sa dixième année : la guerre, l'exode, la maison bombardée.

Un peu plus tard, la déchirure du carcan familial aiguïsera la conscience du prix de la liberté : quitte à rompre avec son père, Michel choisit d'épouser une militante communiste, de surcroît juive et tuberculeuse. Marie a compris la leçon : il faut savoir forcer son passage et sortir des sentiers battus. Elle rencontre Thierry pendant son année de terminale, la dernière de sa vie à Verneuil-sur-Avre. Son futur mari effectue son premier remplacement comme prof de français. Elle l'invite à prendre un thé à la maison familiale.

Fiancée à 19 ans, mariée à 22 ans, Marie n'abandonne jamais ses projets au long cours. Avant la cérémonie du 12 août 1954 à l'église de la Madeleine de Verneuil-sur-Avre, elle conclut un pacte avec Thierry : d'accord pour passer notre vie active dans l'Alsace de ton enfance, mais après la retraite, notre vie continuera à Paris.

Quatre enfants mulhousiens sont nés de cet accord fondateur. Marie a offert à Thierry le temps retrouvé du paradis alsacien. Elle-même a mis ces quarante-cinq années à profit pour partir à la recherche du temps perdu. Elle a découvert le trésor littéraire et le projet scientifique de sa vie dans la clinique, après la naissance de Vincent, en mars 1957. Cette passion ne l'a plus quittée, y compris jusqu'à ces derniers mois à l'occasion de la réédition du dictionnaire de Marcel Proust.

Entre la Normandie et l'Alsace, puis après l'Alsace, le nom du volet parisien du pacte s'écrit dans les sept lettres du mot liberté. Avec ses amies rencontrées en hypokhâgne et en khâgne pendant les années de la reconstruction, Marie découvre Simone de Beauvoir et Georges Brassens. Elle penchera définitivement à gauche, mais sans jamais s'éloigner de la foi et des rites catholiques. Nul besoin de renier l'Alsace et la Normandie pour étancher à Paris l'inextinguible soif de peinture, de théâtre et de cinéma. Et pour y partager le *Gay Scavoir* dont elle a fait son métier et sa signature.

*Que les ancêtres leur jettent à pleines **mains** leurs richesses*

Jeanne OLLAGNIER (*alias* Marie MIGUET) dans *Main*

Maman,

Maman, Maman,

Ma petite Marie, maman chérie ton Anne a la tête en friche. Depuis des jours, ton Anne habite au point de ta chute. Je tombe avec toi. Comment parler encore quand celle qui m'a appris à parler tombe, tombe. Tombe et puis s'en va. Celle qui m'a appris à lire, à écrire ? Comment vivre quand celle qui m'a appris à vivre, ne vit plus, ne parle plus, ne rit plus, ne voit plus la vie en rose ? Est-ce que la vie sur Terre ne pourrait se poursuivre sans chute ? Quelle est la couleur de la vie sans toi ? Qui va m'apprendre ? Me lire et me relire, comme inlassablement tu le faisais ? Comment vit-on quand une maman ne vous regarde plus ? Ce regard comme une mise au monde et cette confiance que tu nous accordais, immodérée, à nous ta bande des

quatre. Ton regard est un diadème. En chacun de nous quatre il a planté un arbre. Si je parle malgré les larmes, c'est que toi de là-haut tu fais encore trembler les feuilles. Toi qui ne tremblais pas. Qui n'avais peur de rien. Comment la mettre au monde ta mort, ce scandale plein de tubes, ta mort qui colle si peu avec ta vie ?

Nous sommes si mortels. *Glissons mortels*, disais-tu, maman, quand survenait un obstacle à l'harmonie. Je cherche ta main, maman, ta main pour glisser avec toi, glisser sur les choses de la vie, glisser sur les obstacles, sur les accidents, sur nos chutes, sur nos tombées. Jadis déjà nous tombions. Mais papa soufflait sur le bobo, toi maman tu mettais un peu de mercurochrome. Rien n'était grave. D'un bond nous nous relevions. C'était la vie éternelle. Je cherche ta main, la périlleuse floraison de la chair de ta main. Pour que rien aujourd'hui non plus ne soit grave. Pour que tout demeure éternel même ce qui tombe. Je cherche ta main pour traverser. Anne et Vincent (« Anévincent »), on ne traversait qu'en vous donnant la main, à vous deux, papa et maman. Et plus tard nous, les grands, on donnait la main aux deux petits frères chéris Laurent et Serge. Merci de m'avoir donné trois frères magnifiques. Toi, maman, tu nous faisais rire, tu disais que Rire est le propre de l'homme et je te cherche à travers mes larmes, tu me dirais que je suis un crocodile, d'accord, je renifle mais j'ai envie de te cacher sous les arbres de la forêt, toi ma maman qui jouais au loup pour nous faire rire, nous *tes* enfants, tes petits-enfants et tes arrière-petits-enfants et tous les autres enfants. J'ai envie de nager avec toi dans un lac de mai, toi qui adorais nager, te glisser entre les eaux sauvages. Toi qui en plus de lire et d'écrire m'as appris à nager. Pour que je nage aujourd'hui sur l'ombre de ta présence.

Depuis des années, maman, qu'on se parle tous les jours. J'en ai le geste branché au bras de ma carriole. C'est devenu génétique, pas possible que ça s'arrête. Dis, maman, tu m'entends ? Comment je vais faire ?

Avant de te quitter mon endormie, dans ta dernière chambre haute, ouverte sur la coupole de Notre-Dame du Val-de-Grâce, je t'ai demandé de nous transmettre ton ticket de femme puissante à moi ta fille, pas aussi solide que toi, et à tes petites filles, en particulier à Zoé la première, et bien sûr à toutes les neuf, autant que de muses disait ton Thierry. Je t'ai demandé pour elles toutes un peu de ton pouvoir chamanique, de femme libre, de femme qui court avec les loups. Et pour les garçons de ta tribu, la force fidèle.

Le dernier livre que tu as lu à Cochin, cet hôpital où, tombé, Thierry est mort, s'appelle *La Force des femmes*. Un livre qui te va bien. À un moment tu as deviné, malgré ma main qui tenait la tienne, que la mort venait. Tu me l'as dit et tu as laissé ta main dans la mienne.

Et puis la mort est venue, notre sœur la mort corporelle. *Let it Be**. Tu as rejoint les morts que tu saluais dans *Main*. Ce livre qui fut ton acte d'écriture, ton acte

d'amour. Ce livre que j'ai relu après ta mort car tu nous y donnes la main. Tu as rejoint les ancêtres qui nous jettent à pleines mains leurs bénédictions.

Tu as écrit *richesses* et moi ta fille je mets *bénédictions*. Car dans l'alchimie de la mort de Thierry, six ans avant toi, tu as fini par réaliser ce que vous annonciez à vos enfants étonnés. *Papa c'est maman et maman c'est papa*. Sans renoncer à rien de ta présence sobre, ferme, élégante, retenue, libre et donneuse de liberté, sans quitter ta façon personnelle, et réservée et à la Montaigne, tu es devenue, maman, un être de prière et de bénédiction. Tu es devenue de ce genre à la *papa* qui d'abord n'était pas ton genre.

Quel que soit le nom et la pudeur de ton ciel, je vous le dis à toi, à tes descendants, à tes aimés et tes amis, Marie notre petite Marie qui rit est aussi Marie qui prie, Marie qui prie et qui sourit.

Qu'en ce dernier jour du mois de Marie, toi dont la vie ne fut que bonté, ta Bénédiction à pleines mains comme des pétales de Marguerite, soit jetée sur nous tous.

Anne, Vincent, Laurent et Serge MIGUET, ses enfants

Note P.C.

Pour ajouter à la compréhension de ce second texte lu par sa fille, il est nécessaire de savoir que notre camarade est décédée à l'hôpital du Val-de-Grâce où elle était soignée à la suite d'une mauvaise chute, mais elle y contracta une infection nosocomiale qui l'emporta très rapidement, en ce mois de Marie.

Voici la liste des ouvrages que laisse Marie Miguet :

- Sa thèse principale : *La Mythologie de Marcel Proust* (soutenue à Besançon en 1981 et publiée aux Belles Lettres en 1982 dans la collection des « Annales littéraires de l'université de Besançon »), 425 p.
- *Mythanalyses*, parues dans la même collection au n° 46 des publications du centre devenu Jacques Petit, 1992, 346 p.
- *Métamorphoses du mythe*, même collection, 1997, 264 p.
- *Les Voisinages du moi*, aux Presses universitaires de Franche-Comté en 1999 (158 p.) ouvrage dédié à La bande des quatre (ses trois fils et sa fille), regroupant sept études sur des œuvres ayant un rapport symbolique avec le projet autobiographique Marguerite Duras, Hélène Cixous, Michel Butor, Claude Simon, Serge Doubrovsky, et un de ses anciens étudiants de Mulhouse Jean-Baptiste Noël disparu à 33 ans – avec de très émouvantes pages sur Pierre Reverdy et Marie Noël, son double rêvé, dont il avait tenu à saluer la statue à Auxerre avant de décéder.
- *Glissements profonds du sol mental*, même collection, 2001, 181 p.
- *Le Théâtre des romanciers*, études réunies en 1996, même collection, 275 p.
- des publications d'Actes de colloques tenus à l'université de Franche-Comté :
 - *L'intertextualité* (avec Nathalie Limat-Letellier), n°81 des publications du centre Jacques Petit, 1998, 492 p.
 - *Littérature et médecine* (avec Philippe Baron), n° 90 des publications du centre Jacques Petit, 2000, 315 p.

- *Écriture de soi* (avec Bertrand Degott), 2002
- et (sous la signature Jeanne Ollagnier), *Main*, recueil de prose poétique paru aux éditions du Bon Albert à Nasbinals (Lozère) en 2008, réédition 2021, 116 p.
- * À l'issue de la messe, les petits-enfants ont entonné la chanson *Let it Be*, soutenus par leur oncle à l'harmonium.

ALLAIN (Louis), né le 28 juin 1933 à Brest (Finistère), décédé le 15 janvier 2022 à Villeneuve d'Ascq (Nord). – Promotion de 1953 I.



Au milieu des années cinquante, dans le sillage de la Deuxième Guerre mondiale dans laquelle la Russie s'était distinguée, l'ENS connut une éclosion soudaine d'élèves russifiants (ou mieux « russistes » ou « russisants »). À part ceux qui, tels Michel Aucouturier (1952 I) ou Claude Frioux (1952 I), avaient déjà, en entrant à l'École, une certaine connaissance du russe, il y avait une poignée de débutants, comme Louis Allain et Louis Martinez (1953 I), le signataire de ces lignes (1954 I), Georges Nivat (1955 I), ou encore Jean Bonamour (1956 I).

Notre lecteur de russe, Nikolaï Otsoup¹, poète échoué dans l'enseignement, était un vrai mentor qui nous couvrait comme une poule ses poussins. Chargé de nous piloter dans les méandres de la version ou du thème russes, il lui arrivait de s'échapper de son rôle d'enseignant pour se lancer dans de longues digressions consacrées aux grands auteurs qui jalonnaient « la grande littérature russe ». La passion qui s'exprimait dans ce français typique des Russes émigrés, était communicative et nous confortait dans l'idée que nous avions fait le bon choix.

Ravi de contribuer à la connaissance de la langue et de la culture russe, chez ces jeunes Français, ces futurs universitaires, qui étaient prêts à s'ouvrir sur une réalité relativement peu connue par l'opinion française, notre mentor était très fier de « ses normaliens ». Il saluait leur grande capacité de travail et en particulier celle de l'un de nos camarades qu'il nous donnait constamment en exemple : « Louis Allain brûle les étapes ! » Notre jeune et brillant camarade allait consacrer toute son énergie à l'apprentissage d'une langue dont tout un chacun reconnaissait la difficulté. Au bout de deux ans d'un travail acharné, il était devenu capable de lire dans le texte et d'apprécier un roman dont le choix se révéla prémonitoire. C'était *l'Idiot* de Dostoïevski qui serait désormais son sujet de prédilection. Il déclarait à ce sujet : « Je me souviens du choc que provoqua en moi l'atmosphère mystérieuse, envoûtante qui pénétrait tout le roman ».

Nous nous retrouvions, Louis Allain et moi, aux cours de notre lecteur. C'étaient presque des leçons particulières, nous étions rarement plus de trois auditeurs.

Ce poète avait eu son heure de gloire dans les années 1930 lorsqu'il était à la tête d'une excellente revue littéraire, *Tchisla* [*Les Nombres*]. Cette importante publication avait joué un rôle non négligeable dans la promotion des jeunes écrivains de l'émigration (entre autres Poplavski² et Gazdanov³).

C'est dans ce contexte que je fis plus ample connaissance de ce camarade dont j'appris qu'il n'avait abordé que récemment les études de russe. Comme la majorité des normaliens littéraires il s'était orienté vers des études de lettres. Il venait d'obtenir la licence lorsqu'il fut approché par deux éminents slavistes, en l'occurrence, André Mazon, membre de l'Institut et président de l'Institut d'études slaves, et le professeur Pierre Pascal (1910 l), titulaire de la chaire de russe à la Sorbonne. Ils lui firent valoir que la slavistique était promise à un bel avenir. On avait besoin d'universitaires ayant une bonne formation, professeurs et chercheurs. Notre camarade réussit à persuader la direction de l'ENS de l'opportunité pour lui de changer de filière. Ce fut d'autant plus facile que l'École était favorable à ce type d'évolution qui prouvait l'ouverture d'esprit des normaliens.

Tout normalien « linguiste » est tenu d'effectuer un stage d'au moins une année universitaire dans le pays dont il étudie la langue et la civilisation. Les russisants étaient privés de cette possibilité jusqu'au jour où le Quai d'Orsay réussit à persuader les dirigeants de l'Union soviétique de l'avantage qu'il y aurait pour les deux pays à procéder à des échanges dans le domaine de la culture comme préalable à une coexistence pacifique dans le domaine politique et militaire. En cette période poststalinienne les autorités soviétiques étaient prêtes à accueillir favorablement la proposition française.

Elle prévoyait notamment des échanges d'étudiants. Du côté français l'ENS fut désignée comme établissement d'accueil des spécialistes russes de français tandis que c'est l'université de Moscou qui était chargée de recevoir les élèves russisants de l'ENS. Il faut dire qu'il y eut pas mal de réticences du côté des responsables universitaires russes qui se méfiaient de la présence d'étudiants de pays « capitalistes » ! En 1955, deux « stagiaires », Allain et Martinez, familièrement appelés « les deux Louis », étaient accueillis à leur tour à l'université de Moscou.

Dans l'effervescence de l'année 1956, Louis Allain fit partie du groupe des trois Français (avec Michel Aucouturier et Louis Martinez) qui furent reçus par le poète Boris Pasternak avec lequel ils eurent une longue conversation. De cette rencontre naquit l'idée d'une traduction en français du *Docteur Jivago*.

Un second séjour vint couronner en 1957 le succès de Louis Allain à l'agrégation de russe. Il eut ainsi la possibilité de s'engager dans des recherches en vue du doctorat ès lettres sur Dostoïevski.

Cette année-là je faisais partie de la nouvelle couvée de stagiaires français. Nous nous retrouvâmes, Louis Allain et moi, à la cafétéria. En entrant il avait un air mali-

cieux, il m'apprit qu'il était venu quelque jour auparavant vêtu d'un simple short, bravant ainsi la pudibonderie des Soviétiques.

Il avait une pointe d'accent du midi, chose qui m'étonnait de la part d'un Breton. Il m'en donna volontiers l'explication. Né à Brest, il avait à peine trois ans quand sa famille partit s'installer à Marseille. Le climat du sud convenait mieux à son père, grand blessé de la guerre de 1914. Muni de son baccalauréat, il « monta » à Paris où il fut admis en classes préparatoires littéraires. En 1953, il était reçu au concours d'entrée de l'ENS.

Pour pouvoir exercer dans l'enseignement supérieur, on exigeait de notre mentor la possession d'un titre universitaire et Louis Allain accepta volontiers de traduire sa thèse en français. Il s'ensuivit des rapports intellectuels qui porteraient bientôt des fruits. À l'époque de la perestroïka, c'est-à-dire de la tentative de réformer un système à bout de souffle, notre camarade joua le rôle de passeur entre les deux cultures. En 1993, les éditions Logos de Saint-Petersbourg, lui confièrent la direction d'une collection consacrée à la littérature de l'émigration russe. Sa première initiative fut de publier un recueil de poésies de Nikolaï Otsoup intitulé *Okean vremeni* [L'Océan du temps] et d'en écrire la préface.

Louis Allain a publié de nombreux articles dans diverses revues spécialisées comme la *Revue des études slaves*, la *Revue du Nord* ou la *Revue philosophique de Louvain*, mais son apport essentiel pour le lecteur français est constitué par deux ouvrages majeurs sur Dostoïevski. Avec *Dostoïevski et Dieu, la morsure du divin*, il aborde d'emblée une problématique controversée de la personnalité de l'homme et de l'écrivain. « Il y a cent ans mourait Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski. À l'occasion de ce centenaire, il est apparu opportun de tenter de faire le point sur l'aspect de sa personnalité qui demeure le plus controversé de tous : sa foi, sa conception du Christ et de Dieu, sa relation au divin. Pour le Français Olivier Clément, « le Christ qui se révèle à Dostoïevski est porté jusqu'à lui par une tradition autrement profonde, celle du christianisme oriental, attesté par la paternité libératrice des *startsi*⁴.

À cet ouvrage publié en 1981 succède en 1984 *Dostoïevski et l'Autre*, qui a une portée plus philosophique. Il s'agit d'interroger la foi d'un Dostoïevski qui était allé jusqu'à déclarer : *Boga net* [Dieu n'existe pas]. Louis Allain soumet la personne de l'écrivain à une analyse subtile dont voici l'introduction : « Si Dostoïevski a été, aux dires de Strakhov⁵, "le plus subjectif des romanciers qui se puisse concevoir", sa subjectivité exemplaire lui a permis, selon l'heureuse expression de Tolstoï, de découvrir en profondeur, à travers des personnages d'exception, ce qui est commun à tous, proche et familier [...]. C'est d'abord au fond de lui-même que Dostoïevski a découvert l'Autre, version abîmée de son propre ego. Puis il a reconstruit, dans sa vie comme dans son œuvre, un « autrui » sur mesure, dûment conditionné par lui et modelable au gré de ses caprices d'éternel expérimentateur. Génie orgueilleux

et élitiste, Dostoïevski a pratiqué une forme inédite et raffinée de solipsisme qui consiste, non pas à nier l'existence de l'Autre, mais au contraire à la reconnaître, à l'affirmer même, sous les espèces de sa propre monade. »

La carrière universitaire de Louis Allain se développait parallèlement à son travail de recherche. En 1961 il fut nommé assistant de russe à la Sorbonne. C'est là qu'il allait soutenir sa thèse de doctorat d'État, *La personnalité de Dostoïevski*. Cette somme se fondait sur de nombreux textes du romancier russe, parfois de publication très récente, appartenant à tous les registres (carnets intimes, correspondance, écrits publicistes, nouvelles, romans).

En 1969, il quittait la Sorbonne pour l'université de Lille. Professeur aimé de ses élèves, il y fit tout le reste de sa carrière. Avec modestie il expliquait que ce choix avait été dicté non par des considérations scientifiques ou de carrière, mais par des raisons familiales. La vie de province convenait mieux à cette famille qui comptait quatre enfants en bas âge. Notre collègue Annie Allain, son épouse, également agrégée de russe, trouvait elle aussi, des avantages à ce changement de vie qui permettait aux parents d'être plus proches de leurs enfants. Notre universitaire était aussi un excellent père de famille. C'était chaque fois pour lui un déchirement que de quitter les siens lors de ses nombreux voyages, notamment en Russie : Leningrad, Moscou, Petrozavodsk⁵.

À la fin de sa vie, alors que la maladie le contraignait à l'immobilité et qu'il allait multiplier ses activités intellectuelles, sa mémoire se concentra sur ses connaissances du russe : il parlait, il pensait, il écrivait en russe. C'est à l'Almanach pétersbourgeois *Dostoïevski et la culture mondiale* [*Dostoevski i mirovaïa kultura*]⁶, qu'échut le soin et le privilège de publier ses deux derniers écrits, rédigés peu avant sa mort. Encadrés par un hommage de la rédaction « au grand spécialiste français de Dostoïevski » et par une autobiographie intellectuelle, sorte de testament, ces deux textes traitent de deux aspects fondamentaux de la personnalité de Dostoïevski.

Le premier article, « Une parole nouvelle dans la littérature mondiale » [*Novoe slovo v mirovoj literature*] est consacré à l'art du romancier et à la genèse de ses pensées. En quoi consiste cette « parole nouvelle dans la littérature mondiale » ? Louis Allain est particulièrement sensible à la *tonalité* de l'œuvre de l'écrivain. Il précise : « Dostoïevski a introduit dans la littérature mondiale une sonorité nouvelle qui a donné naissance à une parole nouvelle. Cette sonorité est un cri de l'âme qui a quelque similitude avec le sanglot étouffé de Job, dont Dostoïevski a fait état en 1875 à sa femme : "Je suis en train de lire le livre de Job, il me plonge dans un état d'exaltation maladif, je pose mon livre et j'arpente ma chambre presque en larmes une heure durant [...] C'est un des premiers livres qui m'ait frappé dans mon enfance, j'étais encore petit !" » (souligné par D.) [...] Voilà le motif musical consacré aux récriminations de

l'innocent et à sa guérison finale qui exprime toute la spiritualité du peuple russe qui attend depuis des siècles la réalisation de promesses du Christ⁷. »

Le second texte offre au lecteur une vision tragique du monde. Dans « La téléologie de Dostoïévski » [« O teleologii Dostoevskogo »] apparaît le visionnaire à la parole prophétique : « Le philosophe allemand Husserl a dit un jour : « Dostoïévski a ajouté à la Bible un nouveau livre. » Le secret de cette boutade se trouve sans doute dans l'épisode du rêve (ou plutôt du cauchemar) de Raskolnikov⁸ : « Seuls, dans le monde entier, pouvaient être sauvés quelques hommes élus, des hommes purs, destinés à commencer une nouvelle race humaine, à renouveler et à purifier la terre ; mais nul ne les avait vus et personne n'avait entendu leurs paroles, ni même le son de leur voix.⁹ »

Cette phrase est peut-être la plus mystérieuse de toutes celles que Dostoïévski ait jamais écrites. Il s'agit en quelque sorte d'une nouvelle Genèse, une genèse qui surviendrait non avant mais *après l'Apocalypse*. « Les gens s'entretuaient dans une sorte de fureur absurde. Ils se réunissaient et formaient d'immenses armées pour marcher les uns contre les autres, mais la campagne à peine commencée, la division se mettait dans les troupes, les rangs étaient rompus, les hommes s'égorgeaient entre eux et se dévoraient mutuellement. Dans les villes, le tocsin retentissait du matin au soir¹⁰. » Alors que commence la décomposition de la société, c'est-à-dire de la civilisation, « ils ne pouvaient s'entendre sur les sanctions à prendre, sur le bien et le mal et ne savaient qui condamner ou absoudre ». L'apparition de « nouvelles toxines » était le signe de cette décomposition provenant *de l'intérieur*. « Le monde entier était frappé par un fléau terrible et sans précédent qui, venu du fond de l'Asie, s'était abattu sur l'Europe [...] Des toxines microscopiques, d'une espèce inconnue jusque-là, s'introduisaient dans l'organisme humain... » Contrastant avec cette « misère » totale et sans recours, le héros de *Crime et Châtiment* découvre, dans le bagne d'Omsk sur le bord de l'Irtych, une réalité idyllique. « Là, dans la steppe immense inondée de soleil, apparaissaient çà et là, en points noirs à peine perceptibles, les yourtes des nomades. *Là était la liberté, là vivaient des hommes différents sans rapport avec ceux d'ici. On eût dit que là le temps s'était arrêté à l'époque d'Abraham et de ses troupeaux.*¹¹ »

Le romancier de la ville, des ruelles et des perversions de Saint-Petersbourg, estimait-il que le salut était dans une vie proche de la nature, loin des mirages de la civilisation ? N'y a-t-il pas là un indice à peine esquissé de ce que pouvait être la pensée intime de Louis Allain ? Lui qui n'a cessé de fouiller les pensées de l'auteur des *Frères Karamazov*, n'a jamais laissé d'indications sur ses propres convictions. Par son éducation il appartenait à ce courant laïque à la française dont ses parents, instituteurs, étaient les représentants. Pour eux il n'était pas question de baptême ni de mariage religieux. Étranger à tout endoctrinement, à toute idéologie, à tout parti, Louis Allain était plutôt un philosophe des Lumières. Je tiens de son épouse

ce témoignage émouvant : « Louis était un personnage unique, adoré de ses enfants et petits-enfants, intelligent, farceur. Il savait les comprendre et les amuser. Il est encore parmi nous, et nous mettrons longtemps à accepter son absence. » Depuis sa mort, Annie Allain déploie toute son énergie pour mettre en ordre les papiers de notre camarade et assurer la pérennité de son œuvre de critique et d'exégète.

Avec Louis Allain disparaît un des fleurons de la pléiade des universitaires russisants, apparus dans les années cinquante. Comme beaucoup, il fut fasciné par Fédor Dostoïevski, le romancier, le penseur, le personnage dont il devait devenir l'un des exégètes les plus compétents. Il s'inscrit dans le mouvement de recherches initié par le professeur Jacques Catteau (ENS Saint-Cloud 1956), professeur à la Sorbonne, qui ouvrit en 1978 une nouvelle étape dans les études dostoïevskiennes en France grâce à son ouvrage magistral *La Création littéraire chez Dostoïevski*. Lorsque, en 1992 sont publiés par les Presses de l'université de Lille les *Mélanges offerts au professeur Louis Allain*, Jacques Catteau le félicite pour sa contribution remarquable aux études dostoïevskiennes. N'est-ce pas là comme un passage de flambeau ? Ces *Mélanges* célèbrent par la même occasion le centenaire de la création, à l'université de Lille, de la première chaire d'études slaves en France. Par son parcours Louis Allain témoigne de la fécondité de cette initiative.

Le professeur Louis Allain cherchait avec lucidité, mais aussi avec bienveillance, à comprendre cet état-continent qu'est la Russie. Il a trouvé un guide avisé en la personne d'un Fédor Dostoïevski, cet écrivain à la pensée prophétique qui est loin d'avoir livré tous ses secrets.

Gérard ABENSOUR (1954 l)

Notes

1. Nikolaï Otsoup (1894-1958), lecteur de russe à l'ENS, poète, prosateur et éditeur, disciple de Nikolaï Goumiliov.
2. Boris Poplavski (1903-1935), poète et prosateur de l'émigration russe, dans la mouvance surréaliste.
3. Gaïto Gazdanov (1903-1971), prosateur, écrivain de l'émigration russe.
4. Pluriel de *Staretz*, l'Ancien, le Guide spirituel. Le *staretz* est un « moine d'une sagesse et d'une expérience spirituelle reconnues, qui conseille et dirige les pèlerins qui viennent le consulter » (*Dictionnaire des termes en usage dans l'Église russe*, Paris, Institut d'études slaves, 1980, p. 116).
5. Nikolaï Strakhov (1828-1896), critique littéraire, historien de la littérature, publiciste slavophile.
6. Petrozavodsk, capitale de la Carélie, siège d'une université avec laquelle Louis Allain entretenait des relations amicales.
7. Almanach *Dostoevski i mirovaïa kul'tura*, Saint-Petersbourg, 2021, *Serebrenyj vek*, n° 39, p. 83-90.
8. « Novoe slovo v mirovoj literature », in *Almanach*, p. 83.

9. Voir l'Épilogue de *Crime et châtiment*, alors que Raskolnikov est au bain.
10. Dostoïevski, *Crime et châtiment*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1950, trad. D. Ergaz, p. 610.
11. *Ibid.*, p. 609.
12. *Ibid.*, p. 611 (traduction légèrement revue par le signataire).

LACAUX (André, Georges), né le 22 septembre 1934 à Antibes (Alpes-Maritimes), décédé à Paris le 13 novembre 2020. – Promotion de 1955 I.



André Lacaux, c'était d'abord une silhouette longiligne, que l'on apercevait dans ce Quartier latin qu'il n'avait jamais voulu quitter depuis son arrivée en 1952 à l'hypokhâgne de Louis-le-Grand. Le prestige que lui procurait sa haute taille, sa chevelure flamboyante et ses yeux très clairs crèvent l'écran sur une belle photo, reprise en première page du *Monde* lors du cinquantenaire des événements de mai 1968, où, aux côtés de Vladimir Jankélévitch (1922 I), sur la place de la Sorbonne, l'air à la fois décidé et préoccupé, il domine la foule des manifestants.

Cette allure aristocratique contrastait avec des origines plus modestes, qu'il évoquait parfois quand, parlant politique, on insinuait que sa position révélait peut-être une absence de réalisme social. Issu d'une famille corrézienne de paysans, fils de gendarme, son père avait utilisé la seule voie qui, à une époque où les études étaient payantes, lui permettait de réaliser sa vocation de médecin : celle de l'armée – comme l'avait d'ailleurs fait son frère qui avait, lui, choisi d'être intendant militaire. La brillante carrière de Jean Lacaux l'avait amené au sommet de la hiérarchie, jusqu'au poste très envié de médecin général commandant le Val-de-Grâce. C'était un homme d'une grande intelligence, mais aux principes un peu raides, et surtout volontiers ironique, ce qui provoquait parfois des frictions avec notre camarade, fils unique. Sa mère, née Pauline Goujon, était « une grande dame belle, douce, discrète, fidèle lieutenant de son mari, adoratrice silencieuse de son fils », comme la dépeignait l'une de ses amies. À sa retraite, le général s'était retiré dans son pays, à Beaulieu. Fidèle lui aussi à la Corrèze, André se rendait chaque année, même après la mort de ses parents, dans ce village, où, jusqu'à la fin de sa vie, il aidait d'ailleurs un parent en difficulté.

Après un moment d'hésitation entre les sciences et les lettres, qui l'amena à faire à Grenoble une demi-année en classe préparatoire scientifique, Lacaux fut reçu, en cube, troisième de la promotion littéraire de 1955. Suivirent maîtrise, agrégation de lettres classiques en 1958, année supplémentaire à l'École, séjour à Yale en 1959-

1960 (où il nota ses impressions sur les mœurs américaines dans un journal de bord qui ne manque pas d'intérêt). Passionné de cinéma, membre actif du ciné-club de l'École, peut-être songea-t-il à entreprendre une carrière de cinéaste (figure dans ses archives une réponse de Robert Bresson à une demande de conseils pour la mise en scène de films), mais il choisit finalement de rester dans l'enseignement.

Le service militaire devant précéder leur entrée dans la vie professionnelle, c'était dès l'abord, pour la majorité des normaliens littéraires, six mois d'instruction à l'École des officiers de Cherchell (Algérie), puisqu'ils étaient soumis à l'Imo (instruction militaire obligatoire) et avaient vocation à devenir tous officiers, *uolentes nolentes* : l'armée manquait de sous-lieutenants pour encadrer les milliers de jeunes envoyés en Algérie. Sorti dans un bon rang, Lacaux aurait pu obtenir une affectation en métropole ou en Allemagne, mais, soucieux à la fois de ne pas se distinguer de l'ensemble de sa génération et de ne pas combattre la rébellion algérienne, il choisit, à l'amphi-garnison d'avril 1961, d'intégrer le SFJA (Service de formation des jeunes en Algérie), qu'il connaissait car son oncle y dirigeait l'intendance.

Il devait occuper un poste à Alger. À sa grande déception, on préféra l'envoyer ronger son frein en métropole, à Fontenay-le-Comte ; il ne revint en Algérie, une fois l'oncle parti, qu'au début de l'année 1962, affecté à l'École des cadres de Guyotville (aujourd'hui Aïn Benian), toujours au SFJA. En ce bord de mer proche d'Alger, il connut après les accords d'Évian (19 mars 1962) des moments difficiles. Le FLN tenait la cité voisine habitée par une population kabyle déplacée de force loin de son village de Takamra ; l'OAS multipliait les attentats et la maigre garnison dont disposait notre camarade était prise entre deux feux. Il dut mener des négociations risquées avec les représentants du FLN, pour éviter de part et d'autre toute effusion de sang. Il fit ce qu'il pouvait, avec courage et sang-froid, pour protéger la population, sans se faire trop d'illusions sur la nature humaine : « Les musulmans ont peur, découvrant, mais seulement aujourd'hui qu'ils en sont les victimes, la cruauté et l'ignominie du terrorisme aveugle. Ils n'étaient pas si scandalisés par les attentats du FLN » (lettre à ses parents du 30/01/1962). Il fut rapatrié pour raison sanitaire en juin 1962. Il y a quelques années, nostalgique de l'Algérie ou peut-être de sa jeunesse, il avait souhaité y retourner, mais il dut différer son pèlerinage pour d'évidentes raisons de sécurité. Pénétré de l'idée que la France, puissance coloniale, se devait de réparer le mal causé, il s'étonnait quand je lui disais avoir tourné la page. Cette exigence morale n'a pas été sans influencer sur ses positions politiques et peut-être aussi sur son engagement, dans les cercles inspirés par J.-P. Chevènement, en faveur de la cause palestinienne.

Après un passage éclair au lycée de garçons d'Arras (octobre 1962-juin 1963), il fit partie, à la rentrée 1963, d'un bataillon fourni (heureuse époque !) d'assistants nommés à la Sorbonne dans toutes les disciplines, dont beaucoup devinrent ses

amis, comme en littérature française M.-C. Dumas (1957 L), M. Autrand (1953 L), É.-A. Hubert, B. Sarrazin, en anglais J. Raimond (1955 l), en espagnol

C. Esteban (1955 l), en latin F. Charpin, en grec A. Lebeau (1957 L) et moi-même. Il avait déposé un sujet de thèse pour le doctorat d'État : *La création et la technique romanesques dans l'œuvre de Balzac de 1835 à 1842*, avec pour directeur P.-G. Castex (1935 l). La date de départ choisie pour l'étude correspond au moment où Balzac a eu l'idée du retour des personnages, invention majeure. Sa thèse complémentaire portait aussi sur Balzac : *Les secrets de la princesse de Cadignan. Édition critique ; étude littéraire*, sous la direction de R. Ricatte (1936 l). La carrière de notre camarade se déroula sans encombre jusqu'aux années 1967-1968. Sa participation active à la vie syndicale, dans la section Sorbonne du SNESup (qu'il représenta par exemple au Congrès national des 4-6 avril 1965), lui fit vite prendre conscience que les nuages qui s'accumulaient avec la réforme Fouchet ne seraient pas dissipés par la seule augmentation des moyens matériels exigée par la direction syndicale, à majorité communiste : une réforme profonde des méthodes de recherche et d'enseignement était indispensable ; les décisions ne devaient plus être prises par les seuls professeurs, sans participation de ceux qui formeront plus tard le « Collège B » et des étudiants. La publication dans *Le Monde* d'une tribune libre anonyme rédigée par un collectif dont il faisait partie provoqua un petit scandale dans le Landerneau sorbonnard ; elle fit une victime, un assistant en philosophie que l'enquête mandarinale avait débusqué : son contrat ne fut pas renouvelé. Cet épisode de contestation, somme toute mineur malgré son caractère prémonitoire, marqua notre camarade, puisque bien des années après il proposa dans une lettre au *Monde* la réparation de cette éviction.

André Lacaux était donc intellectuellement et moralement armé pour entrer directement dans le grand chambardement de Mai 68. Ce fut pour lui un moment de bonheur. Il y vécut quelques épisodes pittoresques, comme un matin de juin près de l'usine Renault de Flins, où, venu avec d'autres en « casque blanc » et signalé aux CRS par un commerçant (« ce sont des syndicalistes ! arrêtez-les ! »), il se retrouva – pour un très bref séjour – derrière les barreaux, ou quand il entra dans une négociation difficile avec ceux qu'on appelait « les Katangais », pauvres diables mi-voyous mi-victimes qui prétendaient avec quelques fusils assurer la défense du centre Censier contre les forces du capitalisme. Là encore, il était resté fidèle à ses engagements. Pour les trente ans de Mai 68, il fit paraître dans *L'Infini* (tome 61) un texte où il s'interrogeait sur le lien entre cet événement et la fondation à Paris-VII de l'UFR intitulée STD (Science des textes et documents) ; et, en 2020 encore, peu avant sa mort, il y consacra un très bel article dans les *Carnets de l'EPSF* (École de psychanalyse Sigmund Freud).

La tourmente de Mai 68 avait abouti, sous l'autorité bonhomme et rusée du ministre Edgar Faure, à une réorganisation de l'Université ; la vénérable faculté des

Lettres de la Sorbonne dut se scinder pour rejoindre différentes universités pluridisciplinaires. Lacaux tint le premier rôle dans la création de STD (devenue aujourd'hui LAC, Lettres, arts et cinéma) où l'on ambitionnait de décloisonner les études littéraires et de prendre en compte, chose nouvelle dans l'enseignement, psychanalyse, linguistique, analyse des idéologies. Il sut, pour cela, s'appuyer sur A. Culioli (1944 I), fondateur du département de linguistique ; deux « mandarins » de la Sorbonne, P. Albouy et R. Ricatte (1936 I), acceptèrent de s'exiler dans cette nouvelle université, moins prestigieuse. De nombreux assistants se lancèrent dans l'aventure, dont M. Depussé (1956 L), J.-Y. Pouilloux (1961 I), M. Laugaa (1956 I), J.-M. Bellefroid, G. Benrekassa. Lors de la retraite de notre camarade, P. Pachet a bien mis en valeur le caractère décisif de son action : « Tu as dans ta vie réalisé quelque chose de très rare : tu as fondé une institution. »

Institution ! C'était peut-être trop pour Lacaux. Il prit assez vite ses distances, quand après l'effervescence du début l'UFR se normalisa : « L'UER [] se trouve maintenant enlisée, comme d'ailleurs l'université Paris-VII tout entière, dans une *marginalité* conformiste qui nous deviendra bientôt intolérable », écrit-il en juillet 1973 dans une lettre (à la fondatrice de l'École de Bonneuil, Maud Mannoni – le nom du destinataire manque), où il caresse le projet de création d'une école secondaire expérimentale. Son aura historique, ses initiatives répétées ainsi qu'un caractère parfois rugueux ne favorisaient plus guère l'unanimité autour de lui, si l'on en croit ce jugement de son collègue Michel Sandras : « Il formait, en compagnie de Marie Depussé et de Jean-Yves Pouilloux, un trio redoutable que beaucoup d'entre nous craignaient, et que certains détestaient. »

À STD, on était libre de choisir l'enseignement qu'on souhaitait assurer. Lacaux ne se préoccupa jamais de la préparation aux concours du Capès et de l'agrégation, il ne fut jamais membre d'un jury de recrutement ; il préféra enseigner à la marge (dans les prisons, ou pour l'accès à l'Université des non-bacheliers) et, à l'intérieur du cursus, il spécialisa fortement son enseignement. Sandras a suivi celui-ci comme étudiant : « Il faisait un cours intitulé *Littérature et psychanalyse*. Je crois qu'il a conservé ce cours jusqu'à la retraite, avec ce ton un peu distant et ses célèbres plages de silence qui irritèrent plus d'un étudiant. Mais aucun ne pouvait dire, après l'avoir écouté, ne rien avoir appris. » Enseignement qu'il continua en fait presque jusqu'à sa mort dans le cadre d'un séminaire réunissant des psychanalystes.

Complètement dépourvu d'ambition universitaire, comme d'ailleurs de vanité, il avait définitivement dit adieu à Balzac, remplacé comme objet d'étude par Bataille, Beckett, Blanchot, Genet, Leiris, Giraudoux et Sophocle (surtout pour son *Philoctète*). Lors de sa dernière rencontre avec son directeur de thèse, ce dernier l'avait félicité : encore un effort de quelques pages, et l'avenir s'ouvrait radieux. Notre camarade lui avait quasiment ri au nez : ce qu'il avait écrit, avait-il expliqué, n'avait

aucun intérêt, comme tout ce que produisait l'Université : les véritables méthodes restaient à inventer. Pied de nez pour signifier à Castex que la thèse si prometteuse sur Balzac ne verrait jamais le jour. Il se tourna alors vers la psychanalyse. D'abord simple auditeur du séminaire de Lacan, il commença en 1969 une analyse avec le maître. Resté fidèle après sa mort, il protesta en mai 1982 (en dépit de l'évidence ?) dans un entrefilet du *Monde* lorsqu'il lut que l'écoute de Lacan malade était de plus en plus rare : « Que, dans les derniers mois, le docteur Lacan ait été un homme souffrant, un homme mourant, cela était évident, et difficilement supportable. Mais qu'il ait su rester jusqu'au bout écoutant, c'est un fait, et un fait lui aussi difficile à supporter. » Il tira de ses propres cours la matière de nombreux articles, que son perfectionnisme l'empêcha souvent de publier, même après le verdict très favorable d'amis relecteurs compétents. Si la plupart sont restés en attente dans son ordinateur, une vingtaine ont paru, dans des ouvrages universitaires collectifs ou dans des revues malheureusement assez confidentielles. Il songeait depuis un certain temps à recueillir ces contributions. On aimerait que ce projet puisse être repris.

Son immense culture se nourrissait aussi bien de ses lectures incessantes que de ses rencontres et correspondances avec ses amis. Sa curiosité du monde et des gens ne s'éteignait jamais. Il avait toujours son lot de questions à poser, de lectures à proposer, de conseils à prodiguer, mais toujours dans la sphère d'intérêt de son interlocuteur, car il était très discret, par pudeur sans doute, sur les questions qui l'occupaient. C'est autour de lui que la conversation s'organisait, et il savait se faire comprendre et apprécier même des gens simples.

En 2019, il était très fatigué. Son glaucome s'était aggravé, imposant à ce grand lecteur le recours à divers artifices. Hospitalisé pour une maladie au départ bénigne et entouré de la présence attentive de sa compagne Isabelle mais désireux d'en finir, il quitta ce monde sans trop de souffrances, du moins physiques.

Ci-dessous, Patrick Hochart fait de lui, me semble-t-il, une sorte de réincarnation de Socrate, un dénonciateur des impostures et des faux savoirs, « taon », comme disait Platon, de ses collègues, de ses amis, doté de la mission de les réveiller. Portrait criant de vérité. Mais derrière un « Lacaux » se révélait vite un « André », ami attentionné, délicat, fidèle, sur qui on pouvait compter dans les drames de l'existence, grand passeur de livres, d'idées et d'amitiés.

Jean MÉTAYER (1955 l)

*
* * *

Le lien d'André Lacaux à la psychanalyse a vivifié son existence et sa pensée. L'analyse avec Lacan en a fondé la constance. Par après, il a suivi depuis sa fondation les activités et le devenir de l'EPSF, issue du mouvement lacanien, où il comptait des amitiés fortes. Il y a animé un séminaire « Expérience littéraire et savoir analytique »,

où il a pu penser avec la psychanalyse son lien premier à la littérature. La revue *Les Carnets de l'EPSF* a publié plusieurs de ses articles. Ainsi, dans le n° 87 (sept.-oct. 2012) un article sur Jean Genet : « Fantasmagories et fantasmes dans le théâtre de Genet », et un article inspiré sur Mai 68 « La brèche des discours : poésie de Mai 68 » (n° 121, oct.-déc. 2020).

Élisabeth LEYPOLD, psychanalyste

*
* * *

Lacaux n'était rien moins qu'indulgent, mais plutôt, tel un cactus, toujours sur le qui-vive, prêt à en découdre et sans relâche à l'affût du moindre soupçon d'imposture. Non pas sur un mode braillard et polémique, mais de façon précautionneuse, parfois même douceuse, toute résolue et incisive pour finir qu'elle fût. Délibérément incommode, méprisant tout confort intellectuel, il ne laissait rien passer et ne cessait de fustiger la facilité, non sans un grand flair pour la débusquer et une certaine délicatesse caustique dans la mise en cause. Au demeurant, ces perpétuelles incriminations étaient toujours des offres de dialogue ou des invites à la confrontation.

Patrick HOCHART (1964 l)

*
* * *

Il se lançait dans la réflexion comme dans une aventure existentielle, l'écriture étant pour lui une tâche risquée où semblait se jouer chaque fois son propre destin. Je reste fasciné par la puissance sobre des pages qu'il a signées. Une pensée toujours en mouvement, exigeante, tendue à l'extrême, trouve pour s'exprimer des formules admirablement dominées qui font réfléchir et rêver. Qu'on relise seulement les dernières lignes de ses articles, comme la clause de l'essai sur Georges Bataille lecteur de Beckett où il parle de « cet humour terrible – shakespearien ? – qui fait tenir ensemble la radicalité corrosive comique de son scepticisme, et sa poésie ». Soit dit en passant : notre ami avait sans aucun doute quelques ressemblances avec l'auteur de *Molloy* qui ne tenaient point seulement à la parenté de leurs silhouettes. L'« humour terrible » : oui, il l'avait parfois. La « radicalité corrosive » : souvent. L'attrait pour la poésie, secrètement entretenu : toujours.

Étienne-Alain HUBERT, maître de conférences à Paris IV-Sorbonne

*
* * *

André avait à la fois esprit de finesse et esprit de géométrie. Son sens de la phrase latine allait de pair avec la rigueur méthodique mise en œuvre pour triompher de la phrase difficile. Je me sentais petit devant son enthousiasme pour les créations littéraires et cinématographiques contemporaines et la justesse pénétrante des

impressions ou des analyses qu'il nous communiquait. J'étais convaincu qu'il serait écrivain. Une force noire l'inhiba.

L'alliance de son allure et de sa parole lui donnait un charme puissant devant les jeunes femmes qui l'attiraient. Pourtant, plusieurs fois, dans une jeunesse prolongée, il passa à côté de l'aurore d'un bel amour. Fils unique d'un père imposant, la défense ombrageuse de sa liberté était sans doute devenue un carcan, une tunique de Nessus.

Jacques LAUTMAN (1955 l)

* * *

Le dernier texte qu'André a adressé à quelques-uns d'entre nous, « Siffloter », est pour moi son testament : il dit « humblement » (c'est son mot) la solitude et l'effroi dont on se sort en émettant des sons rassurants et joyeux qui permettent, comme il dit, de « s'élever au-dessus de l'être ».

Humble envoi, mais fière affirmation d'une vaste culture littéraire, musicale (à l'écoute de Glenn Gould), cinématographique dont il ne s'est jamais prévalu devant nous et qui nourrissait sa présence au monde.

Attentif en silence, éclairé en retrait, sarcastique dans l'inquiétude : son absence définitive perpétue ce que sa forte présence portait d'amour indicible, c'est-à-dire sans paroles inutiles.

Philippe BRAUNSTEIN (1955 l)

PETITMENGIN (Pierre), né le 23 janvier 1936 à Paris, décédé le 28 juin 2022 à Courbevoie (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1955 l.



De sa nomination à la tête de la Bibliothèque de la rue d'Ulm (1964) jusqu'à ses derniers moments, la vie de Pierre Petitmengin se confond avec la vie de l'École. Entre 2017 et 2019, sur une initiative collective, trente-et-un témoignages audiovisuels ont été réunis autour de sa personne auprès des acteurs majeurs de ces soixante dernières années à l'ENS, de ses anciens collègues et de ses amis. Cette notice reprend les thèmes développés dans ces documents accessibles en ligne sur <https://www.oralemens.ens.fr> et ne saurait être qu'une mise au format papier de leur contenu.

Elle prolonge l'hommage rendu à notre bibliothécaire par notre directeur Frédéric Worms (1982 l) paru dans L'Archicube 33 de décembre 2022 (p. 157 à 159) et diffusé dès l'annonce du décès dans tous les services de l'École.

Dernier-né d'une fratrie de cinq enfants, de tradition protestante, il est le fils de Georges Petitmengin, ingénieur aux Chemins de fer de l'État, et de son épouse née Marie-Louise Diény, professeur de mathématiques au Collège Sévigné, qui se consacra à son foyer dès 1924. Son oncle André Diény enseignait au lycée Henri-IV l'histoire ancienne en classes préparatoires ; son fils Jean-Pierre (1948 I) montra le chemin de la rue d'Ulm à son cousin. Sa tante (et marraine) était elle-même agrégée d'histoire et géographie. Le jeune Pierre montra, dès le primaire, d'exceptionnelles dispositions qui émerveillaient déjà son instituteur (monsieur Martin, le même durant quatre années). Il entra en sixième au lycée Charlemagne (1946) et continua au lycée Hoche de Versailles, de la troisième au Baccalauréat. Il y fut marqué par le professeur d'allemand, traducteur de Novalis. Il passa l'année de seconde dans un préventorium de Saint-Gervais, où il eut pour condisciple le jeune Étienne Guyon, qui intégra lui aussi en 1955. Pour des raisons de commodité, offertes par le train de Versailles-rive droite, il fit son hypokhâgne au lycée Condorcet, mais Daniel Gallois (1926 I) le convainquit de passer rue Saint-Jacques, où il resta interne le premier trimestre ; le caciquat dès le premier concours ne fit que confirmer ce que chacun pressentait, tant à Condorcet qu'à Louis-le-Grand.

À ses dons exceptionnels il joignait une boulimie de savoir et l'intrépidité qui ne le faisait jamais renâcler devant des choix difficiles. Il fut attiré par le latin tardif et par les cours d'Henri-Irénée Marrou (1925 I) qui dirigea son mémoire sur Tertullien. L'agrégation ne fut qu'un jeu, guidé par Roger Fayolle (1948 I), Robert Mauzi (1946 I) et Pierre Pouthier (1948 I), et sa place de deuxième lui ouvrit le rare privilège de l'année supplémentaire. Il revint au latin tardif, sous la férule de Pierre Courcelle (1930 I) aux Haute Études et de Jacques Fontaine (1940 I). Il comprit alors la nécessité de connaître le suédois, car la majorité des chercheurs sur Tertullien étaient sujets des Bernadotte, et il s'y initia grâce à une amie de sa mère, Sévrienne, qui avait épousé un Suédois (Sylvette Mendousse-Nilsson [1923 L], enseignante au lycée Rameau à Versailles). Il passa plusieurs étés à Stockholm pour s'initier à la langue sous la férule de Dag Norberg, futur *rector magnificus*. Ce furent ensuite deux années (1960-1962) sous les drapeaux, effectuées, d'abord à l'école militaire de Cherchell comme à l'époque bien des Ulmiens, puis à Tübingen (pour lui un rare bonheur), et les derniers mois en Algérie coïncidèrent avec l'indépendance.

Deux années au palais Farnèse (1962-64) lui permirent de découvrir les manuscrits de la Vaticane (son mémoire *Recherches sur l'organisation de la Vaticane à l'époque Ranaldi 1547-1645* fut publié dans les *Mélanges de l'École française de Rome* (75-1963), et d'avoir en *La Signorina* (Noëlle de la Blanchardière) l'exemple d'une bibliothécaire rendant son métier passionnant – il regretta d'ailleurs de ne pas avoir pu participer aux *Mélanges* qui lui furent offerts sous ce titre *Alla Signorina*. Il eut l'occasion de rencontrer à Rome Hans-Georg Pflaum et de l'accompagner dans le

Constantinois, à la recherche d'inscriptions témoignant du passage de militaires : rare privilège de compléter sa formation auprès de ce chercheur inégalé, le maître de la prosopographie. Le doyen Marcel Durry (1919*) l'attendait à son retour, pour lui proposer un poste d'assistant à la Sorbonne, mais il reçut le même jour une lettre de Pierre Pouthier l'informant que Roger Martin (1938 l), le bibliothécaire d'Ulm, avait soutenu sa thèse de philosophie et allait occuper une chaire de logique en Sorbonne : le poste était vacant et le candidat pressenti, le caïman de français Roger Fayolle (1948 l), le refusait. Le directeur Robert Flacelière (1922 l) souhaitait en effet la stabilité pour un poste qui, depuis la mort en fonctions de Lucien Herr (1883 l), avait été occupé par Paul Étard (1905 l) et Roger Martin, et se contentait de gérer « le plus remarquable instrument de culture supérieure qu'il y eût en France » selon les mots de Charles Andler (1884 l). Et il avait posé trois conditions : le candidat devait passer le concours des Bibliothèques, pour être sur un pied d'égalité avec les autres responsables universitaires, s'engager pour dix ans dans le poste et résider sur place. Sans hésiter, Petitmengin accepta (et l'année suivante il obtenait le prix Pol Neveux, couronnant le premier de la promotion). Il devenait donc très officiellement *bibliothécaire agrégé* (corps dont il était l'unique représentant), puis en 1974, *sous-directeur chargé des bibliothèques et de la documentation* (astuce trouvée par Jean Sirinelli pour ne pas irriter le corps des conservateurs patentés). Il devait occuper ce poste trente-sept années (mais son départ prévu pour le 31 décembre 2001 fut reporté au 4 avril 2002, ce qui lui octroie, dans les registres de l'École, l'égalité avec le légendaire Lucien Herr) et gravit les indices d'un professeur de seconde classe. Mais à la différence de son prédécesseur, la vie lui était donnée pour encore vingt années.

Il ne sépara jamais ses activités à la tête de ce paquebot qu'était déjà la Bibliothèque des Lettres, de l'enseignement et de la recherche. À preuve, sa bibliographie scientifique qui comporte cent trois articles, tous particulièrement fournis, depuis la contribution pour l'épée de Pierre Courcelle (1957) jusqu'à 2022. Il n'a signé qu'un compte rendu, pour la *Revue des études latines* de 1974, sur un ouvrage en néerlandais de J. E. Spruit, *C. Plinius Secundus*, souvenir en quelque sorte de son cours d'agrégation sur Pline le Jeune cette année-là.

Très vite il sentit la nécessité d'initier les normaliens à la paléographie. Il avait conscience de l'obligatoire renouvellement des études classiques et de leur ouverture à la fois aux auteurs dits tardifs avec condescendance, et aux sciences auxiliaires (à une époque où ce terme n'était pas non plus une marque de mépris). Pour son séminaire du mardi, qu'il ouvrit dès la fin des années 1960 « contre la sclérose » – trente ans avant la création officielle du Centre d'études anciennes –, les participants étaient intéressés par la lecture d'inédits. Il entreprit alors (1970) l'aventure de *Pélagie la pénitente*, entreprise dont nul, pas même lui, ne prévoyait la dimension, et qui aboutit à la publication aux *Études augustinienes* de deux ouvrages monumentaux

portant ce titre et sous-titrés : *Les textes et leur histoire* (1981), puis *La survie dans les littératures européennes* (1984). L'aventure débuta rue de Richelieu, avec la découverte de quelques folios médiévaux narrant la vie de Pélagie, cette actrice d'Antioche célèbre entre toutes par son amour du luxe et sa vie sentimentale, qui croisa un jour un évêque Nonnos (c'était un homonyme du poète de Panopolis) venu à Antioche pour un conclave, et qui obtint du ciel sa conversion : instantanément la belle Pélagie distribua ses biens aux pauvres, revêtit un cilice et s'enferma, déguisée en homme, dans une cellule monacale. Un moine tabennésiotte disciple de Nonnos se trouva à Antioche pour assister à la mort de Pélagie, et à la stupéfaction générale lorsqu'on découvrit, pour la toilette funèbre, que ce moine était une femme. Or chacun ignorait, dans son propre établissement, que des manuscrits narrant la conversion et la mort de Pélagie figuraient dans *toutes* les bibliothèques d'Europe (d'Alcobaça près de Lisbonne à Leningrad) et du Moyen-Orient, et que des versions en géorgien ou en norrois étaient également disponibles : il n'y avait guère qu'en Nubie et en Égypte que la vie de Pélagie n'avait pas connu pareille diffusion, concurrencée qu'elle était par la légende de Marie l'Égyptienne et celle de Thaïs, la non moins célèbre pécheresse d'Antinooupolis. Les relations de Petitmengin, déjà étendues à toute l'Europe et au-delà du rideau de fer, lui permirent des contacts et des voyages d'études pour identifier et publier les manuscrits, cent-quarante-deux furent recensés, et l'équipe s'adjoignit des spécialistes pour les langues non enseignées à l'École. Pour ne donner qu'un exemple, la légende de Pélagie fut retrouvée dans un manuscrit norrois (la langue ancienne de l'Islande et de la Norvège) annexée à la légende de Barlaam et Joasaph (c'est-à-dire à la version christianisée de la vie de Bouddha). Les deux volumes de *Pélagie* impressionnent encore par la somme de découvertes autant que par la qualité des publications ; le nom de l'initiateur n'y apparaît que sur la page de titre alors que chacun peut mesurer qu'il est à l'origine du projet et qu'il a tout organisé, unifié et contrôlé. Celle qui était à Paris l'éponyme de la prison pour dettes redoutée par les personnages de Balzac, puis par les intellectuels opposés au Second Empire et jusqu'en 1935 la prison des femmes, devenait ainsi un personnage rayonnant sur toute la culture médiévale européenne. Un troisième volume de *Commentaires* n'a pas vu le jour. Une *salle Pélagie* « séminaire d'ecdote » a témoigné, en Bibliothèque, de ces quinze années de recherches d'où sortirent, comme de l'école d'Isocrate, des chercheurs armés pour de fructueuses carrières aux Hautes Études ou au CNRS, dont François Dolbeau (1966 l), qui, pour trouver un équivalent au rayonnement de Petitmengin, ne mentionne que le maître de khâgne Henri Goube (1935 l).

Tout aussi marquée du sceau de l'utilité, et destinée à un plus grand nombre encore, fut l'aventure du *Guide de l'épigraphiste* (qui en est à sa quatrième réédition par les presses de l'École (Rue d'UIm, 2010). Elle commença par une constatation triviale : avant l'informatisation des fichiers, la Bibliothèque plaçait dans chaque salle des

polycopiés indiquant la localisation des ouvrages usuels, pour guider les néophytes et épargner aux bibliothécaires de quotidiennes redites. Or les fiches concernant l'épigraphie, la grecque ou bien la latine, disparaissaient quasi instantanément dès leur ronéotypie : la discipline en question était – et est toujours – indispensable à tout antiquisant et à tout historien et elle est d'un accès difficile, parfois rebutant, voire terrifiant. Pour le latin, le manuel de René Cagnat (1873 I) date de 1914 ; et pour le grec, il existe certes les quatre volumes de Marguerita Guarducci, achevés plus récemment (en 1970) mais en italien. Petitmengin conçut le plan de l'ouvrage dès 1978, mais il était bien le seul à croire à son succès ; le travail fut achevé en 1984 (il fallut deux années d'atermoiements, puis de difficultés techniques, pour aboutir à sa publication). François Bérard (1975 I) pour le latin, Michel Sève (1969 I) pour le grec témoignent des premières années de son élaboration (les premières esquisses furent soumises pour le latin classique à H. G. Pflaum, à H. I. Marrou pour le latin chrétien, et pour le grec à Louis Robert (1924 I) qui barrait les premiers jets que lui soumettait Denis Feissel (1969 I) d'un marginal : « exemple répugnant de ce qu'il ne faut pas faire »). Ce fut toujours un travail d'équipe, la relecture fut constamment ouverte à tous les participants. Le succès fut au rendez-vous, au point qu'un recenseur allemand qualifia le Guide de *freundlich*. Denis Rousset (1982 I) et Nicolas Laubry (1999 I) ont rajeuni le *Guide* pour sa quatrième édition, en conservant les principes de la démarche originale.

Les témoins (et ils sont dignes de foi) assurent les générations à venir que le Bibliothécaire d'alors s'entretenait personnellement, ces années-là, avec tout lecteur non normalien sollicitant l'autorisation d'accès. Et pourtant, que de soucis étaient les siens pour acheter les ouvrages indispensables, sans ruiner les fonds alloués à la continuation de collections de valeur inégale (référence ainsi à Peter Lang autant qu'à Garnier). Une des premières mesures fut de permettre financièrement l'alignement de la Bibliothèque des Lettres sur le statut des laboratoires scientifiques. Marianne Bastid-Bruguère (1960 L) insiste avec raison sur son refus d'assimiler la Bibliothèque de l'École à une bibliothèque universitaire et note l'efficacité de sa concession de créer un conseil des Sages (présidé en premier lieu par Jacqueline de Romilly, 1933 I : « rempart aux initiatives fulgurantes de Georges Poitou », dira Monique Trédé). Mais il gardait la prééminence du papier et de l'écrit sur le virtuel. Elle le qualifie de merveilleux mentor de tous (et toutes) les Télémaques de l'École, veillant sur la caverne d'Ali Baba qu'est pour elle la Bibliothèque d'Ulm.

Petitmengin trouvait en prenant son poste une équipe jeune : Roger et Marie-Claire Boulez, ainsi que Francine Cretzoi, avaient été recrutés par Roger Martin, et durant quarante ans ils furent avec lui les piliers de la Bibliothèque. Leur témoignage, émouvant pour les anciens autant qu'indispensable aux jeunes générations, permet de reconstituer la vie quotidienne, jusqu'à la tasse de thé de 17 heures, quasi

clandestine à ses débuts, et de comprendre la magie permettant à chaque lecteur de trouver ce qu'il venait quérir, mais, bien plus encore, de repartir avec de nouveaux buts de recherche. C'est la spécificité, voire le privilège qu'offre la qualité de normalien, cet accès à la Bibliothèque qualifiée à l'unanimité de cœur de l'École. Lorsque Petitmengin entra en fonctions le rôle des membres de l'équipe était bien défini, mais pour permettre de développer la Bibliothèque, de nouveaux postes étaient nécessaires qu'il ne manquait pas de demander avec ténacité. D'autres défis ont été à relever au fil des années : la fusion avec Sèvres, puis l'informatisation et la construction de nouveaux locaux. Là encore, les films sont une mine pour les générations à venir, qui y verront l'accès par la salle dite historique, où trône le buste de Lucien Herr (et aussi le canular de la disparition de celui-ci), les anciens évoqueront la blouse grise de Delafoy, l'omniprésence de Francine Cretzoï au pupitre d'entrée et sa vigilance, les feuilles de prêt à lui remplir en double et ses lettres de rappel accompagnées des apostilles personnelles de Petitmengin dès le second rappel (se faisant, dit-on, de plus en plus véhémentes), l'arrivée des meubles métalliques : à ce propos, on apprendra avec intérêt que la maison Baudet-Donon-Roussel les a conçus entre les deux guerres et que l'ingénieur chargé de leur installation était le père de René Rémond (1942 I). L'article de Francis Wolff (1971 I) dans le *Bulletin de la Société des amis* de 2002 saluait le départ de Roger Boulez en même temps que l'officieuse retraite du bibliothécaire mais chacun sait que l'un et l'autre continuèrent de hanter les couloirs de leur Bibliothèque, qu'ils avaient conçue l'un et l'autre au service de la communauté normalienne. Qu'il soit permis de rappeler que Roger Boulez lisait *d'un bout à l'autre* tous les comptes rendus des revues scientifiques pour être sûr de ne pas laisser échapper tel ouvrage, et que c'était la base des réunions du samedi pour décider des achats. C'est l'occasion d'expliquer pourquoi le bibliothécaire était invisible le vendredi : il avait pris l'habitude de le passer à Chantilly pour explorer le fonds de la bibliothèque des Jésuites (maintenant à Lyon).

Le miracle que constituait la mise à flot permanente du paquebot (sans le moindre bassin de radoub) et le maintien de son cap au milieu des houles ne pouvait se réaliser que grâce aux relations personnelles du bibliothécaire avec les directeurs et directeurs adjoints de l'École. C'est pourquoi les témoignages de Marianne Bastid-Bruguère déjà évoquée, de Jacques Lautman (1955 I), de Monique Trédé (1963 L) et aussi de Jean Lallot (1959 I : il fut secrétaire de l'école littéraire de 1980 à 1988 tout en refusant le titre suranné de maître-surveillant) seront particulièrement précieux. Tous s'accordent à noter l'importance du *petit conseil* du lundi matin, et Monique Trédé qualifie le bibliothécaire de « mémoire et conseiller irremplaçable. La sagesse et la discrétion mêmes », ajoute-t-elle, joignant « le talent et l'ouverture à la modernité », il était « le conseiller officieux et combien précieux » pour lequel elle récuse le terme d'éminence grise. C'est l'occasion d'évoquer la fusion et les relations avec

les homologues du boulevard Jourdan, en particulier Paulette Putois (1942 L), puis Isabelle Pantin (1972 L), en ces moments qui auraient pu être difficiles, si la bonne quantité d'huile n'avait pas été introduite dans les rouages administratifs.

Jacques Lautman fut certes trois ans le directeur adjoint d'Étienne Guyon pour les Lettres mais il avait côtoyé Pierre Petitmengin à Louis-le-Grand : il était dans l'autre khâgne. Il nous dit combien l'impressionnait ce camarade, qui savait par cœur « La chanson du Mal-Aimé ». Il commence par qualifier la Bibliothèque de « cathédrale de l'École », et méthodiquement il rappelle l'origine du système de cotes mis au point par Philippe Le Bas sous la Seconde République, la tradition des tampons aux pages 101, 201 et ainsi de suite – par exemple il donne la clef du mystérieux *ip* qui suit certains SG : c'est *instruction publique...* et à le lire, il est possible de rêver des aussi mystérieux sous-sols où dorment des collections précieuses entre toutes, legs d'archicubes comme Maurice Rat (1911 l) et encore plus Édouard Maynial (1899 l), dont la valeur vénale interdit pratiquement leur placement sur rayons... (sage précaution, pour un responsable en fonctions en mars 1971). C'est lui qui insiste sur les relations avec Paris-X Nanterre, et notamment explique l'envoi à *La Contemporaine* de tout le fonds de sociologie constitué par Célestin Bouglé (1890 l) ; c'est par lui que nous imaginons Petitmengin traversant le rideau de fer pour de fréquentes recherches à Varsovie, à Prague, dans l'Allemagne de l'Est et surtout à Budapest. Il nous apprend aussi les conditions rocambolesques de son départ de Rome au printemps 1964... C'est également son témoignage qui explicite l'implication de Petitmengin dans la Société des amis de Jean Cavaillès (1923 l), fondée en 1947 par sa sœur et son beau-frère Marcel Ferrières, avec quatre archicubes : ses camarades de promotion Henri Cartan et Georges Friedmann, Raymond Aron et Georges Canguilhem, de la promotion suivante, ainsi que quelques amis anciens résistants. Jacques Lautman témoigne : « Un jour nous regardions ensemble le médaillon en bronze frappé sur l'une des deux plaques de la salle Cavaillès. Chacun de nous deux pensait, à tort, que l'autre ne savait pas qu'il est l'œuvre d'un sculpteur du dimanche, le chirurgien Pol Le Cœur, frère de l'ethnologue Charles Le Cœur, camarade de promotion de Cavaillès, tué à l'ennemi en 1944. Pierre me confia alors les trois ancrages de son attachement à la mémoire de Cavaillès : solidarité protestante ; entretien d'une figure importante de l'histoire de l'École des années 1930, qui en janvier 1940, lieutenant d'infanterie coloniale, fut appelé à venir de Forbach pour prononcer l'eulogie au nom de l'École lors des obsèques du directeur Célestin Bouglé ; fidélité due à la grande figure de la Résistance universitaire. » C'est dire l'intérêt de sa contribution à cet hommage.

Françoise Dauphagne évoquait aussi l'acquisition du fonds Élie Halévy qui a permis à Michele Battini, professeur de la Scuola Normale de Pise invité par le département d'Histoire de l'École, la publication d'un livre qui a fait date : *Utopie et Tyrannie. Repenser l'histoire du socialisme européen. Voyage dans les archives Halévy*

(Rue d'Ulm, 2017) ou l'exploration de la demeure de Georges Canguilhem (1924 l) à Marly, et elle rappelait qu'elle recensa sur la demande pressante du bibliothécaire tous les manuscrits conservés à l'École et principalement des notes de cours irremplaçables : Henri Patin (1811 l), Jules Michelet, Jules Lagneau (1872 l), Henri Bergson (1879 l) ; elle évoque son effroi lorsque furent installées des thurnes individuelles aux étages supérieurs : crainte hélas justifiée de la plomberie, cause d'inondations intempestives autant qu'estivales. Pour elle, son directeur « pointilleux » était en permanence « à la recherche de la perfection » ; elle se rappelle une année où il fallait acheter des chariots pour le personnel ou bien des livres : Petitmengin réussit à acquérir les deux lots intégralement...

Roger Boulez intervient dans un long métrage. Il rappelle que Martin l'a recruté dès 1959, et il commence par l'occupation de l'École en 1941 et les livres interdits, cachés derrière les armoires, ainsi que le « don » fait par la Wehrmacht d'ouvrages (de propagande) qui ne furent jamais mis sur rayons. Il se souvient du temps où les livres étaient placés sur trois rangées sur les corniches : l'intervention du personnel était indispensable pour les dénicher et les procurer au lecteur... Il rappelle les gros livres de catalogues et les fiches qu'il réalisa progressivement pour parvenir au système qui a précédé l'informatique : il a vécu les trois époques. Il revient sur les dernières années de Juliette Ernst, la cheville ouvrière de *L'Année philologique*, et le relais pris par Petitmengin qui resta trente ans trésorier de la société qui gérait cette institution, elle aussi fondamentale pour les antiquisants. Il évoque les suggestions d'achats (parfois arrivant par centaines) et les relations privilégiées du Bibliothécaire avec les grandes librairies : Blackwell's à Oxford et surtout Ruppert-Schmidt à Offenbourg : « ce pêcheur napolitain échoué en Souabe »...

Jean-Paul Thuillier (1963 l) se souvient aussi des Conseils, de l'impassibilité de Petitmengin devant les explosions du directeur Guyon, de la fine et régulière écriture de ses notes prises au fil des dits Conseils, de la place accordée aux interventions de chaque participant.

Étienne Guyon évoque le rôle de Petitmengin lors des célébrations du Bicentenaire, la mémoire de son prédécesseur Lucien Herr, mais aussi le versement aux Archives nationales des dossiers de l'École depuis les origines (ils sont maintenant sur le site de Pierrefitte). Il nous apprend incidemment que Petitmengin habitait le logement de Louis Pasteur (1843 s).

Ses camarades de promotion, Jean Métayer et le regretté André Lacaux, s'étaient entretenus avec lui dans la salle des Actes et leur témoignage est particulièrement précieux depuis l'année où ils se rencontrèrent à Louis-le-Grand, sur leur Concours et les examinateurs, féroces comme les historiens ou bienveillants comme le directeur Jean Hyppolite (1925 l) qui concluait l'épreuve par un « on voit bien que vous n'êtes pas philosophe » mais ne lui en tenait nullement rigueur (Petitmengin lui-même

raconte qu'à la proclamation des résultats, Hyppolite bredouillait tellement qu'il ne comprit pas qu'il était reçu premier, et que les noms suivants s'égrenaient jusqu'à ce que les félicitations de ses camarades lui apprennent son succès...).

Philippe Hoffmann (1972 I) insiste quant à lui sur les *voyages paléographiques* organisés par le bibliothécaire et les caïmans (François Bérard et lui-même). En fonction du budget, la quête de manuscrits menait à Orléans ou à Lyon, ou encore à Heidelberg, Metz, Trèves et Arlon, mais aussi pour une semaine à Vienne en Autriche, ou à Budapest. Il n'a pas oublié une marche sur le *limes* sous la pluie de la Pentecôte... c'était le premier ciment qui aboutit dix ans plus tard à la création officielle du Centre d'études anciennes au moment de la départementalisation des structures de l'École. Il rappelle le rôle de Petitmengin aux Études augustinienne et à la *Revue de philologie* pour le qualifier d'enseignant de latin à part entière, notamment dans les commissions de spécialistes. Pacificateur de nature, il représente ainsi à ses yeux une espèce rare et hybride, bibliothécaire, enseignant et chercheur, que la complexité actuelle de la fonction de bibliothécaire empêche de lui survivre.

Le lecteur comprendra que ces lignes ne donnent qu'un faible aperçu de la richesse des films et est invité à les consulter. Peut-être faut-il ajouter que la disparition de madame Sekiko Petitmengin hâta celle de notre camarade, auquel nous ne pouvons que dire *Merci*, et reprendre le *Tibi* par lequel le directeur Frédéric Worms (1982 I) concluait son annonce au lendemain de sa disparition.

D'après l'enquête coordonnée par Nathalie QUEYROUX (Caphés),
sélection et transcription des témoignages par Patrice CAUDERLIER
qui s'excuse de ne pas les avoir tous mentionnés.

Note (de P. C.)

Pierre Petitmengin ne s'est pas dérobé au devoir d'hommage à ses camarades disparus : ainsi les notices de son prédécesseur Roger Martin, des directeurs Georges Poitou et Michel Hervé. Il a publié dans le Bulletin de la société des Amis la notice du docteur Étienne (avec Pierre Moussa et Michel Serres en 2006) et aussi (n° 164, décembre 1985) celle de Claude-Auguste Daunas (1836 I), philosophe contemporain d'Ernest Bersot le futur directeur, grâce à des lettres dont il avait eu connaissance par l'arrière neveu, voisin à Fixin de Roland Martin (1934 I) ; cet article a été repris dans Rue d'Ulm IV

(p. 27) et sa reproduction a engendré de malencontreuses coquilles, dont Pierre Petitmengin ne saurait être tenu pour responsable : la référence dans le renvoi 13 est fautive, le patronyme est estropié et les guillemets ne sont pas fermés. Le vrai texte de Petitmengin est infiniment plus étendu et constitue une véritable biographie, qui ne cache pas la triste fin de cet ancien, dont le témoignage est plus que précieux pour reconstituer la sombre vie de l'École sous Louis-Philippe, quand elle logeait au 115 rue Saint-Jacques.

CHAZEL (François), né le 10 décembre 1937 à Paris, décédé le 14 août 2022 à Saint-Agrève (Ardèche). – Promotion de 1958 I.



Dans l'ascendance de beaucoup de normaliens, l'instituteur n'est pas loin. François Chazel pouvait en décliner au moins quatre : ses deux grands-parents paternels, sa grand'tante et son grand-oncle, avec une maison familiale à Saint-Agrève, sur le haut plateau non loin du Chambon-sur-Lignon en bonne terre calviniste. François y sera toujours très attaché. Son père Maurice Chazel, qui sera Inspecteur général de l'instruction publique, a brûlé les étapes. Né en 1900, il avait 17 ans quand lui incombait le dur devoir d'aller chercher la dépouille de son père, tué à l'ennemi. En 1919, il est brillamment reçu au concours Ulm sciences. Agrégé de mathématiques, immédiatement affecté en classe préparatoire, il arrive assez vite à Paris, lycée Chaptal d'abord puis Louis-le-Grand. Il est de ces professeurs de taupe, très respectés et un peu craints, qui marquent leurs élèves et en envoient chaque année plus de dix à l'X, deux ou trois à Ulm.

De 1940 à 1945, Maurice Chazel est en Oflag. François, fils unique, et sa mère quittent Paris pour Charmes-sur-Rhône auprès de la grand-mère, directrice d'école. Le grand-oncle, instituteur retraité, n'est pas loin, qui remplace un peu le père absent. Revenu à Paris, François est élève au lycée Jacques-Decour jusqu'au baccalauréat et ensuite à Louis-le-Grand. Reçu en 1958, il suit la voie classique des littéraires qui le conduit à l'agrégation des lettres. Il obtient une année supplémentaire pendant laquelle il amorce sérieusement une conversion vers la sociologie.

Une explication partielle renvoie à son amitié avec Jean Stoetzel (1932 I), cofondateur de l'IFOP, titulaire à la Sorbonne d'une chaire de psychologie sociale qui penchait fortement du côté sociologique et qui est un des derniers grands mandarins. Pendant vingt ans, puissant de 1955 à 1969 et encore très influent jusqu'à sa retraite en 1979, il a géré les carrières d'une bonne partie des sociologues universitaires. Redouté par certains, en raison de sa parole sans ambages, ce catholique affirmé était presque paternel avec celles et ceux à qui il voulait du bien, dont François en bonne position. D'une belle écriture assez large et régulière, il lui arrivait d'adresser encouragement, conseil ou *caveat*.

François sociologue n'oubliera ni ne délaissera sa formation de littéraire. Il aime les textes des pères fondateurs de la sociologie, sait les décortiquer en portant attention aux mots, aux inflexions de la phrase qui font penser à un sous-texte. Il se plaît à comparer deux écrits distants dans le temps d'un même auteur ou ceux de deux auteurs sur un même thème. Les articles consacrés à Max Weber depuis sa retraite et à fortiori la mise en opposition nuancée entre Durkheim et Weber manifestent

une technicité dans le traitement des textes supérieure à celle de nombreux commentateurs.

À l'automne 1963, François, introduit par Stoetzel auprès de Talcott Parsons, part pour un an à Harvard et se familiarise avec celui qui était alors au faite de son prestige dans les universités américaines. Dans *Structure and Process in Modern Societies* paru peu avant, il présentait une théorie générale fonctionnaliste, applicable aux quatre grands secteurs de l'activité humaine : économie, famille, politique, culture et symbolisme. Après de la majorité des sociologues français, teintés de marxisme simpliste, Parsons passait pour un conservateur et son fonctionnalisme une description alambiquée de la société américaine. Des lectures apaisées viendront plus tard.

Chazel était décidé à produire vite une thèse de doctorat ès Lettres et Sciences humaines et il se consacra, avec une certaine révérence, à proposer une lecture approfondie de Parsons pendant ses trois années de détachement à la Fondation Thiers, où la qualité de pensionnaire avait encore tout son sens. Juste après, Raymond Boudon (1954 I), brièvement maître-assistant à Bordeaux, est appelé à la Sorbonne. Chazel lui succède ; promu professeur en 1974, il y reste jusqu'en 1990, date à laquelle il est élu à Paris-IV Sorbonne. Son passage à la retraite en 2006 ne sonnera pas la fin de son importante production.

Le titre de sa thèse de doctorat d'État achevée dès 1971, utilise l'expression polysémique de « théorie analytique ». Il faut l'entendre dans le sens aristotélicien de décomposition en éléments premiers d'une construction théorique ; à l'étage au-dessus on trouve un recours abondant à l'analogie, notamment pour traquer le pouvoir, toujours relationnel, à l'œuvre sous différentes formes dans tous les secteurs de la société. Le livre, publié chez Mouton, aurait dû être reçu davantage comme une bonne introduction à l'œuvre du dernier théoricien à ambition globalisante.

De la rencontre avec Pierre Birnbaum recruté à Bordeaux la même année que François Chazel naquit en 1971 un choix de textes, *Sociologie politique* (Armand Colin), vite appelé à devenir un petit classique, constamment réédité. Leur volume *Théorie sociologique* paru en 1975 dans la collection « Themis » aux PUF, destinée aux étudiants de Sciences Po, eut moins de succès. Ces deux livres ont contribué à élargir l'horizon de politologues trop accrochés à l'entomologie électorale. Les trajectoires des auteurs se sont ensuite éloignées mais non l'amitié.

Dans la période suivante, Chazel trouve sa vraie voie de sociologue de l'action collective pour opérer, dans l'étude des mobilisations sociales, une percée en dehors des descriptions où la chronologie est prise pour explication ou des constructions idéologiques volontiers loin des faits. On sait bien que plupart des contestations sont ou bien traitées dans une négociation ou bien vouées à l'échec : quelques-unes parviennent à déclencher une mobilisation qui aura surpassé deux difficultés : adouber un leader et avoir, au-delà des initiateurs et de leurs alliés immédiats, un

vaste cercle de soutiens, allant s'élargissant. Le passage d'une action collective à une mobilisation sociale d'envergure nationale suppose le bon alignement, statistiquement improbable, de plusieurs facteurs. Le passage à la Révolution est encore une autre affaire. Le petit livre décapant de Jean Baechler sur *Les Phénomènes révolutionnaires* est présent à la mémoire de tous les sociologues français.

Chazel dispose d'une large culture, historique et sociologique, avec forte inclination weberienne, c'est à dire compréhensive. D'où deux impératifs. Le sens que les acteurs donnent à leur action doit être respecté par le sociologue, ce qui interdit l'imposition externe d'une étiquette catégorielle. Deuxièmement, rejoignant notre ami Raymond Boudon, il tient qu'en sciences politiques comme en sociologie, il y a place, malgré Aristote, pour l'analyse scientifique du singulier, une fois abandonnées les théories globales sans prise sur le réel. Pour rendre compte de la genèse du singulier, il faut combiner des blocs partiels de liaisons bien établies entre quelques facteurs.

Dans un premier livre *Action collective et mouvements sociaux* (PUF, 1993), il passe en revue une variété d'études de cas, allant de la négociation syndicale aux mouvements messianiques ou millénaristes, et dégage en même temps les directions dans lesquelles des progrès récents ont été faits. Dix ans plus tard, avec *Du pouvoir à la contestation* (LGDJ, 2003) qui assemble huit de ses articles, on est en présence d'une sorte de « *middle range theory* » pour reprendre la formule heureuse de Robert Merton, célèbre sociologue de Columbia, François avait eu en 1964 plusieurs entretiens avec lui, notamment, m'a-t-il dit, sur les théories partielles ou locales. Le choix retenu est de partir du pouvoir se manifeste certes par des actions mais aussi par des capacités latentes. Ces dernières en appellent, pour dire bref, à du cognitif, disons à une base de légitimité admise, exception faite des dictatures policières. L'exercice du pouvoir repose sur une inégalité entretenue qui permet la contrainte. Chazel marque un point important en caractérisant la domination comme structurelle, inégalitaire et stable dans la durée, par opposition aux actions du pouvoir qui sont ponctuelles. Il va plus loin en montrant que domination et pouvoir se renforcent l'un l'autre, de façon plus ou moins circulaire. Le *Herrschaft* de Weber, terme qui évoque le rapport de seigneur à vassal, enveloppait ce que Chazel détaille avec plus de précision et surtout une analyse de la mise en œuvre. On est loin de la traduction américaine de *Herrschaft* par *control*.

Les chapitres suivants portent sur les mobilisations collectives. Un premier acquis, négatif mais utile, est de constater le manque de prise de l'individualisme méthodologique dans ce domaine. D'aucuns ont dit Boudon excellent pour les temps calmes. Force est de reconnaître l'importance de facteurs idéologiques, cognitifs et contagieux dans le surgissement d'identifications mobilisatrices, nouvelles ou réactivées. Le calcul coût-bénéfice individuel et la figure du flibustier disparaissent derrière ce que Chazel nomme les ajustements, assez proches du bricolage idéologique selon

François Bourricaud dans son livre *Individualisme institutionnel*. Les derniers chapitres sont bienvenus. Ils se confrontent à la genèse de deux grands cas : la Révolution issue du serment du Jeu de paume et, plus original, l'effondrement inattendu de la RDA en 1989.

Dans les années 2000, Chazel est revenu à Max Weber, en particulier à sa sociologie du droit et à son essai d'histoire économique de l'Antiquité. Une collaboration féconde avec Jean-Pierre Grossein, mal aimé de l'EHESS, grand connaisseur de Weber et son meilleur traducteur en français, conduit à plusieurs articles érudits, orientés vers le dépassement d'une lecture figée des pères fondateurs.

À la *Revue française de sociologie*, François Chazel fut longtemps la voix écoutée du jugement à la fois ferme et bienveillant, puis le porteur de la mémoire. Chercheur scrupuleux, il fut un grand professeur. En témoigne le volume de *Mélanges* réunis en son honneur par Charles-Henri Cuin et Patrice Duran. Le titre *Le travail sociologique* et le sous-titre *Du concept à l'analyse* évoquent bien le cœur de son enseignement. Au lendemain de son décès, trois *In memoriam* ont paru, écrits par ses anciens étudiants Jean-Paul Callède, François Dubet et Patrice Duran, sociologues reconnus. Pour moi qui l'ai bien connu, ai souvent siégé avec lui, très longtemps à *L'Année sociologique*, mais n'ai pas été un intime, sa moustache devenue blanche et toujours abondante, sa parole volontiers discursive, sans précipitation, et son indépendance de pensée me suggèrent qu'il aurait pu dire, comme Georges Canguilhem (1924 I) recevant la médaille d'or du CNRS : « Mon œuvre est la trace de mon métier. »

La lignée de professeurs Chazel ne s'arrête pas avec lui ; son fils enseigne les mathématiques à des ingénieurs.

Jacques LAUTMAN (1955 I)

GATESOUBE (Michel), né le 17 novembre 1937 à Paris, décédé le 14 août 2021 à Nantes (Loire-Atlantique). – Promotion de 1959 s.



Michel Gatesoupe a grandi à Versailles. Son père, Louis Marcel Gatesoupe, était ingénieur. Michel était l'aîné d'une sœur (Mireille) et de deux frères (Jean-Pierre et Joël). Comme tout bon petit Versaillais, il a commencé ses études primaires dans les petites classes du lycée Hoche de Versailles. À 12 ans et demi, il contracta la poliomyélite en se baignant dans un lac, près de Limoges. La paralysie a atteint les muscles de ses deux jambes et il ne pouvait donc plus marcher. Entouré et stimulé, il a réussi, en partie, à surmonter ce handicap. Il a appris à nager et est devenu

un bon nageur. Il pouvait se déplacer lentement en se servant de deux béquilles. Il était en classe de cinquième quand tout cela lui est arrivé. Il a alors poursuivi ses études par correspondance jusqu'au baccalauréat et a été ensuite admis en classe préparatoire aux grandes écoles, au lycée privé Sainte-Geneviève de Versailles. Le choix de cet établissement était naturel, car Michel était catholique. En 1958, il fut reçu à l'École des mines de Paris, tandis qu'admissible à l'ENS il échoua à l'oral. Il choisit alors d'entrer aux Mines, mais au bout d'un an, il décida de se représenter au concours de l'ENS et, cette fois, il fut reçu. Il fut élève externe de la rue d'Ulm entre 1959 et 1962, car à l'époque il était pratiquement impossible à un handicapé moteur de vivre à l'École. Les élèves étaient logés aux étages supérieurs et il n'y avait pas d'ascenseur. Heureusement tout l'enseignement se tenait au rez-de-chaussée.

En 1962, Michel fut reçu à l'agrégation. Il obtint un poste de maître-assistant à Orsay, qui était alors une annexe de l'université de Paris. À cette date, on obtenait cet emploi sans avoir eu besoin de prouver une quelconque aptitude à la recherche. Un assistant ou un maître-assistant enseignait six heures par semaine tout en préparant une thèse. La thèse (appelée doctorat d'État) était l'équivalent de notre habilitation actuelle : c'était une œuvre de longue haleine. Le chercheur bénéficiait d'une grande autonomie pour conduire ce travail majeur. Le directeur de thèse se contentait de lui signaler la littérature existante. Les travaux les plus récents n'étaient connus que par les spécialistes qui se les communiquaient par le courrier traditionnel avant qu'ils ne soient publiés. Internet a, en un sens, démocratisé le travail des jeunes chercheurs, qui ont maintenant un accès direct aux *preprints*. Michel a connu huit ans de bonheur à Orsay. Il me décrivait ainsi son travail : « Dans ma thèse, il y a des petits personnages dont je raconte les aventures. Elles sont imprévues et passionnantes » ou encore « les petits personnages de ma thèse vivent leur vie ». Michel parlait de sa thèse comme d'un roman.

Il aimait les grands romanciers russes. Mireille, la sœur de Michel, et Linette Bélan – qu'il allait épouser – s'étaient rencontrées lors du traditionnel pèlerinage à Chartres des étudiants catholiques. Elles se sont revues et c'est tout naturellement que Linette a fait la connaissance de Michel. Ils se sont mariés à Versailles le 2 juillet 1966.

C'est le 9 juin 1970 que Michel soutint sa thèse d'État, préparée sous la direction de Jean-Pierre Kahane (1946 s), et en septembre de la même année il fut nommé professeur à l'université de Nantes, où il restera trente ans, jusqu'à sa retraite. J'ai demandé à Didier Robert (1975 s), professeur au département de mathématiques de Nantes, de me parler de Michel. Voici ce qu'il m'a écrit : « Le souvenir que je garde est qu'il était très présent dans le département, participant activement à toutes les discussions concernant l'enseignement et l'élaboration des programmes. Ses exposés au séminaire d'analyse étaient toujours très clairs. Il aimait faire partager sa passion pour les

questions d'analyse harmonique. Je me souviens également qu'il avait toujours des paroles d'encouragement pour les jeunes chercheurs en train de rédiger leur thèse. Ses travaux de recherche concernaient l'analyse harmonique, domaine dans lequel il a dirigé des thèses de doctorat et publié des travaux dont plusieurs dans le cadre d'une collaboration internationale¹. Il a participé activement à la vie du département dont il a présidé la commission de spécialistes. Son enseignement exigeant était apprécié des étudiants. Michel Gatesoupe laisse le souvenir d'un collègue disponible et dévoué, malgré les difficultés qu'il devait surmonter pour se déplacer. »

Michel préparait minutieusement ses cours. Il ne pouvait écrire au tableau mais se servait d'un rétroprojecteur et il écrivait au fur et à mesure son cours sur les transparents. En 1969, Linette a accompagné Michel à une école d'été d'analyse harmonique au centre Paul-Langevin. Ce centre est situé aux portes du parc national de la Vanoise. La mathématicienne Aline Bonami évoque cet été-là : « Je me souviens particulièrement de l'école d'été d'Aussois où j'avais fait la bêtise de me faire une entorse au genou, et où j'avais arpenté avec Michel et Linette, dans leur 2 CV, les chemins de montagne. Je me souviens de la générosité avec laquelle ils m'avaient proposé de me joindre à eux. » Voici le témoignage de David Salinger :

In 1995 Michel Gatesoupe invited me to Nantes to work with him and Jan Stegeman. He proposed an investigation on the relationship between the Fourier analyses on two different topological group structures on the Cantor set. Michel would drive us to the university each day and we would work together on the blackboard, with either Jan or me transcribing what Michel said. In the evenings, we would return to Michel and Linette's house on the Boulevard Allard, where my command of French benefitted from Linette's helpful suggestions. Our work led to a note in the Comptes Rendus². We met again, in Nantes, Utrecht and Leeds, intending to expand the original note into a larger paper, but the partial results we achieved did not, in the end, lead to a published work. Michel struck me as a determined person who would not let his physical disability prevent him from doing what he wanted to, whether in teaching and research, family life, faith (he was a convinced Catholic), or leisure. Travel to Jan's house in the Netherlands or mine in England cannot have been easy, but it did not prevent him from going there to continue our joint research, or from enjoying the excursions we made during breaks from work. I particularly remember his appreciation of the mobility scooter (then a comparative rarity) provided at a National Trust property and his pleasure in attending a choral evensong at York Minster.

Michel a aussi participé au congrès international des mathématiciens à Helsinki (1978). Il a conduit depuis Nantes une Opel Kadett et a embarqué pour la Finlande à Travemünde. Linette et Christophe (son fils aîné qui avait 11 ans) faisaient partie du voyage. Les grands-parents avaient pris en charge les trois autres enfants. Michel adorait voyager. Toujours avec Linette et les enfants il a parcouru plusieurs fois

l'Italie et la Grèce. Là encore, il conduisait sa voiture et atteignait ainsi les coins les plus reculés. Linette a toujours soutenu avec enthousiasme les initiatives de Michel et particulièrement ces voyages en Grèce, car elle enseignait le latin et le grec au lycée Gabriel Guist'hau de Nantes. Elle avait eu la chance d'étudier le grec ancien grâce à un cours de « grands débutants » ouvert à la Sorbonne. Elle a ainsi pu ainsi s'inscrire en licence de lettres classiques. Elle a alors bénéficié de l'enseignement de Jacqueline de Romilly (1933 L) dont elle conserve un souvenir ébloui. Linette a passé le Capès de lettres classiques dans le cadre des Ipès (Institut de préparation aux enseignements de second degré).

Michel est resté toute sa vie un chercheur passionné, fidèle au programme de recherche qui, dans les années 1960, enthousiasmait une équipe fervente réunie autour de Jean-Pierre Kahane.

Que reste-t-il aujourd'hui de ce courant d'idées en analyse harmonique ? Les chercheurs qui travaillaient à Orsay autour de Kahane ont entre-temps abordé d'autres rivages. Les travaux de Michel ont-ils perdu tout lien avec l'actualité scientifique ? Si j'en avais eu l'occasion, je lui aurais suggéré de rejoindre l'un des courants dominants, l'un des thèmes à la mode, comme le *deep learning*. Mais Michel n'était pas un opportuniste et il aurait sans doute refusé. Or, de façon accidentelle, il y a un mois, en analysant un beau travail sur l'analyse fractale³, j'ai été stupéfait de voir que les auteurs utilisaient un de ses résultats importants⁴.

Il n'a donc absolument pas travaillé en vain. Mon impression sur ses recherches était fausse. Son obstination, sa ténacité et son courage lui ont permis d'obtenir des résultats décisifs, tout en ignorant les modes. Ce qu'il a découvert appartient à l'histoire des mathématiques, comme en témoignent les références que l'on trouvera ci-dessous.

Linette et Michel ont élevé quatre enfants qui ont tous bien réussi leur vie. Michel était un père affectueux, mais exigeant. Il a mené une lutte calme et délibérée contre les barrières que son handicap dressait sur sa route. Il refusait les déambulateurs et les chaises roulantes et acceptait de prendre des risques. Il ne supportait pas que les autres décident à sa place ce qu'il était capable de faire. Il fallait qu'il essaye et qu'il juge. Il tombait souvent et a souffert de nombreuses fractures. En 2000, il a eu besoin d'un appareil respiratoire pour ne pas étouffer pendant la nuit, mais cela ne l'angoissait pas. Il était, au contraire, content de l'aide que son appareil lui apportait. Linette m'a raconté un souvenir. En 1964, à 27 ans, Michel avait accepté de participer avec trois camarades à une mission au Mali, dans le cadre de la coopération. Il s'agissait de former des enseignants. À leur arrivée, les quatre jeunes gens reçurent chacun une 2 CV pour sillonner le pays. La 2 CV destinée à Michel n'était évidemment pas adaptée à son handicap et ses amis voulaient qu'il la rende aux organisateurs. Il a répondu : « Je ne peux pas actionner les pédales avec mes pieds, mais avec mes béquilles je me débrouillerai très bien pour conduire cette voiture. On verra bien ! »

On tremble en y pensant ! Michel voulait toujours essayer de faire ce qu'on croyait qu'il ne pourrait jamais faire. Calme, opiniâtre, souriant, il forçait le destin.

Yves MEYER (1957 s)

Notes

1. Kyle Hambrook, « Explicit Salem sets and applications to metrical Diophantine approximation », *Trans. Amer. Math. Soc.*, 371 (2019) 4353-4376.
2. Michel Gataoupe, David L. Salinger, Jean D. Stegeman, « Deux analyses de Fourier sur l'ensemble de Cantor », *C.R. Acad. Sci. Paris*, 326, (1988) 1311-1316.
3. Robert Fraser and Kyle Hambrook, « Explicit Salem sets in \mathbb{R}^n » (*preprint*).
4. Michel Gataoupe, « Sur un théorème de R.Salem », *Bull. Sci. Math.*, (2) 91, (1967) 125-127.
5. Michel Gataoupe, « Sur les sous-algèbres fermées d'algèbres de groupes abéliens compacts qui sont des algèbres de Beurling. L'analyse harmonique dans le domaine complexe », *Lecture Notes in Mathematics*, (1972) 28-39.

POLI (Camille), épouse DUBY, née le 3 mai 1939 à Constantine (Algérie), décédée le 22 septembre 2020 à Paris. – Promotion de 1959 S.



Rien ne prédestinait Camille Poli à devenir mathématicienne, et encore moins statisticienne. Son père exerçait au lycée Laveran. Littéraire et polyglotte, il avait décidé que chacun de ses quatre enfants serait professeur de langues et enseignerait une langue différente. Sa sœur aînée ayant été vouée à l'anglais, Camille se vit attribuer l'espagnol. Avec le latin et le grec, elle acquit une solide culture générale mais ce n'était pas la formation idéale pour une carrière scientifique...

De santé fragile, elle avait de fréquents accès de paludisme qui décidèrent ses parents à lui faire poursuivre sa scolarité en métropole. C'est son oncle Maurice Pognant (1928 s), agrégé de mathématiques et professeur en Math Spé à Janson de Sailly, qui l'accueille à Paris. Il repère rapidement chez Camille un certain talent pour les maths et convainc son père de lui faire abandonner l'espagnol pour la préparation aux concours des écoles scientifiques. Nouveau hasard heureux, la taupe de Pognant devient une taupe expérimentale mixte, qui reçoit à la fois des filles présentant Sèvres et des garçons présentant Ulm, et Camille sera naturellement élève de son oncle. En 1958, les écrits de Centrale et des Écoles normales supérieures tombant la même semaine, contre l'avis de son oncle elle préfère jouer la sécurité et présente Centrale. Elle aurait été reçue brillamment si elle n'avait eu – hasard malheureux ou

heureux, acte manqué, signe du destin ? – un zéro éliminatoire à l'épreuve de dessin industriel... Le calendrier 1959 permettant de passer les différents concours, Camille, suivant cette fois les conseils de son oncle, redouble sa taupe et présente Sèvres où elle est reçue. Elle y suit le cursus classique : licence, diplôme et agrégation de maths. Au cours des enseignements communs avec la rue d'Ulm, elle fera la connaissance de son futur mari, Jean-Jacques Duby (1959 s, qui se trouve être l'auteur de cette notice).

C'est une activité parallèle à la formation dispensée à Sèvres qui a peut-être orienté Camille Poli vers les mathématiques appliquées, peu pratiquées à l'époque. Pour en même temps compléter son traitement d'élève fonctionnaire stagiaire et améliorer son anglais, elle traduit en français un célèbre *textbook* américain, le Beckenbach « *Modern Mathematics for the Engineer* ». Elle y découvre une approche nouvelle (pour le contexte universitaire français de l'époque) des mathématiques qui s'intéresse plus aux applications qu'aux démonstrations, qui l'intéresse tout de suite. Et lorsqu'à la sortie de l'Ecole elle a à choisir entre les nombreux postes d'assistants universitaires qui lui sont proposés (c'était une époque bénie pour les jeunes normaliens...), elle opte pour une école d'ingénieurs qui n'est pas connue pour son activité en mathématiques, familièrement l'Agro, officiellement l'Institut national agronomique, aujourd'hui AgroParisTech.

A la rentrée 1962, Camille Poli – bientôt Camille Duby – est donc nommée assistante à la chaire de mathématiques de l'Agro, qui comptait alors un professeur et deux assistants. Elle apprend les objectifs et les contraintes de la formation d'ingénieurs agronomes, développe ses propres enseignements, découvre l'immense variété des problèmes dans des secteurs aussi divers que l'agriculture, l'élevage ou les industries agroalimentaires. Lorsqu'on lui propose de passer quelques années de « rotation » à la direction du Laboratoire de biométrie de l'Institut national de recherche agronomique (INRA) à Versailles, elle saisit l'occasion de s'initier au management de scientifiques et à l'administration d'une unité de recherche. Elle y met au point ce qui sera sa méthode de travail pour toute sa carrière : s'attaquer à un problème « concret » posé par un industriel ou un exploitant, développer de nouveaux outils statistiques ou perfectionner des outils existants pour le résoudre, publier l'avancée théorique si elle est significative.

De retour à l'Agro, Camille est une des premières femmes nommées Professeur. Elle y jouera un rôle essentiel dans le développement de la chaire de mathématiques, qui sous son impulsion est devenue aujourd'hui le département Modélisation Mathématique, Informatique et Physique. Lors du discours qu'il a prononcé pour le départ à la retraite de Camille, le Professeur Jacques Delage, ancien directeur de l'Agro dans les années 1970 et 1980, a souligné qu'à l'arrivée de Camille la chaire de mathématiques comptait trois enseignants-chercheurs et qu'à son départ le département de modélisation en comptait plus de soixante. Et lorsque l'AgroParisTech a déménagé dans des nouveaux

locaux spécialement construits à Saclay, hommage lui a été rendu pour la postérité en baptisant un « Amphithéâtre Camille Duby ».

Sur le plan scientifique, le domaine de Camille était les statistiques appliquées, et plus précisément une branche des statistiques appliquées où on a peu de données, ou des données peu fiables ou peu homogènes. C'est la difficulté caractéristique en agriculture, où on ne peut faire qu'une récolte par an, et où une année est chaude et sèche et l'autre froide et pluvieuse. Camille a contribué au développement de nouvelles méthodes adaptées à ce genre de problèmes dans des domaines tels que les plans d'expérience, l'échantillonnage, les séries chronologiques, le bootstrap, le jackknife, etc. Elle s'attaquait avec avidité à des questions improbables telles que : Comment ajuster l'assolement des céréales pour minimiser le risque de piétin-verse ? Combien faut-il analyser de betteraves pour avoir une estimation correcte de la teneur en sucre d'une benne de 20 tonnes ? Quand vaut-il mieux irriguer le maïs si l'on manque d'eau ?

Son mari travaillant dans une multinationale et se trouvant fréquemment affecté à l'étranger, quand elle l'a pu Camille en a profité pour prendre un congé de l'Agro et découvrir d'autres problèmes : à l'Organisation mondiale de la santé à Genève elle a été responsable du traitement statistique des données du projet d'éradication de la malaria ; au Sloan Kettering Institute à New York elle a travaillé sur les tests de traitements du cancer.

Parallèlement à sa recherche, Camille Duby attachait une grande importance à l'enseignement, à l'Agro bien sûr, mais aussi pendant plusieurs années à l'Ecole nationale de la statistique et de l'administration économique (ENSAE) et au 3^{ème} cycle de Mathématiques à Orsay. Elle a dirigé de nombreuses thèses et formé de jeunes enseignants dont plusieurs l'ont rejointe plus tard dans les rangs de l'éméritat... Elle est l'auteur ou l'éditeur de plusieurs livres, qui sont toujours aujourd'hui utilisés non seulement par les étudiants... et leurs enseignants (surtout ses recueils d'exercices pour ces derniers), mais aussi par les ingénieurs dans l'agroalimentaire ou les exploitations agricoles.

Très active dans les sociétés savantes, Camille était membre du conseil de la Société française de statistique et de la Société française de biométrie dont elle était la représentante auprès de l'International Biometric Society. Elue membre de l'International Statistical Institute (ISI) en 1985, elle a siégé au comité de programme du congrès de Paris en 1987.

Dans le domaine administratif, à la demande du ministère de l'Agriculture, soucieux de développer un enseignement supérieur agricole parallèle à celui de l'Éducation nationale, Camille Duby a fait partie du groupe de travail interministériel qui a mis en place un statut d'enseignant-chercheur pour le ministère de l'Agriculture.

Sans ce nouveau statut le développement des enseignements et de la recherche à l'Agro n'aurait sans doute pas été possible.

Dans les années 80, Camille Duby avait pris position contre le projet de fusion d'Ulm et Sèvres, au motif qu'il y aurait beaucoup moins de filles reçues en mathématiques. Le combat était perdu d'avance, mais les statistiques du concours d'entrée ne lui ont pas donné tort, et Camille était rancunière avec un nouvel argument : elle n'aurait jamais été reçue à Ulm, mais c'est parce qu'elle avait été reçue à Sèvres qu'elle avait fait la carrière qui fut la sienne et rendu quelques services à la France, à la science et à l'industrie. Ces dernières années, l'émergence de la discrimination positive avait ranimé sa combativité : pourquoi ne pas imposer la parité à l'entrée à l'Ecole normale supérieure ?

Qu'on me permette de conclure cette notice par une note personnelle. Nous formions avec Camille un couple fusionnel. Même si nous étions souvent séparés par des milliers de kilomètres, nous vivions une sorte de symbiose. C'était particulièrement vrai dans le domaine scientifique : lorsque nous parlions boulot le soir après le dîner, ce n'était pas seulement pour se raconter comment la journée s'était passée, mais pour discuter des problèmes que chacun avait à résoudre. C'est ainsi que Camille a eu une influence certaine sur mes travaux de recherche et mes décisions de management, je ne citerai que deux exemples pour lesquels il y a prescription : la méthodologie des enquêtes d'opinion à IBM et la formation en statistique des élèves-ingénieurs de Supélec. J'espère dans cette collaboration scientifique conjugale avoir apporté à Camille autant qu'elle m'a apporté.

Jean-Jacques DUBY (1959 s)

Je remercie Anne Lewis Loubignac (1965 L) pour son soutien dans la rédaction de cette notice, psychologiquement plus difficile que je ne m'y attendais.

LEHERPEUX (Danielle), épouse GOUREVITCH, née le 21 janvier 1941 à Pluméliau (Morbihan), décédée le 13 juin 2021 à Paris. – Promotion de 1961 L.



Née en pleine tourmente, chez ses grands-parents maternels, dans le Morbihan, Danielle Gourevitch appartient à une famille dont plusieurs membres s'illustrèrent lors des deux guerres pour des faits d'armes et de résistance. Ses quatre grands-parents étaient instituteurs dans le Morbihan et en Ile-et-Vilaine, et ses parents, Marcel Leherpeux, originaire de Saint-Malo, et Anne Ropert, étaient professeurs. Petite-fille et fille d'enseignants d'origine bretonne, elle fut profondément marquée, non seulement par leurs idéaux

d'œuvrer aux progrès de la société en promouvant l'éducation et le savoir pour tous, mais aussi par ses racines bretonnes, dont elle avait hérité maints traits de caractère, parmi lesquels le plus frappant était sans doute l'opiniâtreté, à la fois pour défendre ses convictions et dans le travail et la réalisation de ses projets, à une époque où, comme le laisse entrevoir le titre du volume qui lui fut offert en 2008, *Femmes en médecine, en l'honneur de Danielle Gourevitch* (éd. V. Boudon-Millot, V. Dasen et B. Maire, Paris, de Boccard, coll. « Medica »), plus encore qu'aujourd'hui, il était malaisé pour une femme de franchir le « plafond de verre ».

Ses études secondaires clôturées au lycée Fénélon, à Paris, elle poursuivit sa formation à l'École normale supérieure de jeunes filles, alors dite de Sèvres (1961-1965), et à l'École pratique des hautes études (EPHE), où elle fut notamment l'élève, d'abord de Paul-Marie Duval (1912-1997, 1934 I), puis, plus tard, de Jacques André (1910-1994) et de Mirko Grmek (1924-2000), et dont elle fut diplômée de la IV^e Section – Sciences historiques et philologiques – en 1965, avec une thèse sur *Les offrandes pour la santé dans l'Antiquité. Essai d'interprétation médicale et religieuse*. Ayant réussi entretemps le concours d'agrégation de grammaire (1964), elle fut nommée professeur au lycée de jeunes filles de Fontainebleau, où elle enseigna un an (1965-1966), avant de devenir membre de l'École française de Rome (1966-1969), puis, assistant, maître-assistant, maître de conférences et professeur à l'université de Paris-X Nanterre (1969-1989). Soutenue en juin 1981, sa thèse de doctorat ès lettres, intitulée *Recherches sur l'idée et sur le vécu de la santé et de la maladie dans le monde gréco-romain aux époques hellénistique et romaine*, a été publiée en 1984 sous le titre *Le Triangle hippocratique dans le monde gréco-romain : le malade, sa maladie et son médecin*, à Rome, dans « Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome » (tome 251). Le 30 septembre 1989, elle succéda à son maître Mirko D. Grmek comme directeur d'études titulaire de la chaire d'Histoire de la médecine à l'EPHE, où elle professa jusqu'en 2008. En 2001, elle avait été élue à l'Institute for Advanced Study de Princeton, School of Historical Studies, où elle séjourna six mois, en 2002.

En 1961, elle avait épousé le docteur Michel Gourevitch (1930-2015), licencié ès lettres et médecin, qui allait devenir psychiatre des hôpitaux et, de 1975 à 2003, chargé de conférences d'Histoire de la psychiatrie à la IV^e Section de l'EPHE. Dès 1963, elle cosignera avec lui de nombreux articles d'histoire de la médecine et de la psychiatrie. Ils eurent deux enfants, Alexandre, né en 1966, et Raphaël, en 1970, qui leur donnèrent cinq petits-enfants, Victor, Georges, Lucie, Yaël et Simon, qu'elle adorait et pour chacun desquels elle avait écrit, de sa plume alerte et élégante, des livres à compte d'auteur s'inspirant de l'antiquité gréco-romaine ou de son histoire familiale.

Remarquable par sa qualité, sa variété et son ampleur (en plus des ouvrages, près de 350 articles, sans compter les préfaces, postfaces et les innombrables comptes rendus),

sa production scientifique couvre des domaines aussi divers que la sémantique, l'archéologie, la paléopathologie, la pathographie, l'iconodiagnostic, l'édition, la traduction et le commentaire de textes grecs et latins, et aborde des spécialités médicales telles que l'anatomie, la pathologie, la diététique, la pharmacologie, la dentisterie, la déontologie, la gynécologie, la dermatologie, l'ophtalmologie, l'otorhinolaryngologie, l'esthétique, la psychanalyse et l'épidémiologie, dans les mondes hellénique, romain, gallo-romain, étrusque et juif, sans parler de la littérature française.

Elle illustre des genres aussi divers que les écrits savants, destinés aux spécialistes, les catalogues d'exposition et les ouvrages de haute vulgarisation pour le grand public cultivé, ou même d'imagination, néanmoins fondés sur une érudition sans faille, pour les plus jeunes. Parmi ses nombreux ouvrages, dont plusieurs ont été traduits en italien, en anglais, en portugais et même en russe et en coréen (voir <https://dougourevitch.fr/>), citons, à côté du *Triangle hippocratique dans le monde gréco-romain* mentionné plus haut, *Le Mal d'être femme. La femme et la médecine dans la Rome antique* (Paris, Les Belles Lettres, 1984), l'édition magistrale en quatre tomes des *Maladies des femmes* de Soranos d'Éphèse publiée aux Belles Lettres, entre 1988 et 2000, en collaboration avec Paul Burguière (1938 I) et Yves Malinas, *Maladie et maladies. Histoire et conceptualisation. Mélanges en l'honneur de M. Grmek* (Paris-Genève, Droz, 1992), *La Mission de Charles Daremberg en Italie (1849-1850)* (Naples, Centre Jean-Bérard, 1994), *Histoire de la médecine. Leçons méthodologiques* (Paris, Ellipses, 1995), *Les Maladies dans l'art antique*, en collaboration avec Mirko Grmek (Paris, Fayard, 1998), *I giovani pazienti di Galeno. Per una patocenosi dell'impero romano* (Rome-Bari, Laterza, 2001), *La Vie quotidienne. La femme dans la Rome antique*, en collaboration avec Marie-Thérèse Raepsaet (Paris, Hachette, 2001), *J.-B. Baillière et fils, éditeurs de médecine*, en collaboration avec Jean-François Vincent (Paris, de Boccard, 2006), *Pour une archéologie de la médecine romaine* (Paris, de Boccard, 2011), *Limos kai loimos, A study of the Galenic plague* (Paris, de Boccard, 2013), *Théon, l'enfant grec d'Oxyrhynque. La vie quotidienne en Égypte au III^e siècle*, en collaboration avec Antonio Ricciardetto (Liège, 2020, *Cahiers du Cedopal*, 9) qui sera suivi de *Secundilla, la petite Romaine* (à paraître à Liège, 2022, *Cahiers du Cedopal*, 13), et, parmi les catalogues d'expositions, sa participation à ceux d'*Au temps d'Hippocrate. Médecine et société en Grèce antique* (Musée royal de Mariemont, 1998), *Maternité et petite enfance dans l'Antiquité romaine* (Bourges, Muséum d'histoire naturelle, 6 novembre 2003-28 mars 2004) et *Au temps de Galien. Un médecin grec dans l'Empire romain* (Musée royal de Mariemont, 2018).

Membre de nombreuses sociétés savantes, parmi lesquelles la Société des études latines, l'Association pour l'encouragement des études grecques, la Société française d'histoire de la médecine, dont elle fut présidente de 2006 à 2009, puis présidente d'honneur, la Société des antiquaires de France, le comité national d'histoire des

sciences (Académie des sciences), l'Académie internationale d'histoire des sciences, l'Académie nationale de chirurgie dentaire et la Société française d'histoire de l'art dentaire, dont elle fut présidente, Danielle Gourevitch était titulaire de plusieurs distinctions honorifiques : Médaille de bronze de la Ville de Paris (25 juin 1957, lauréat du Concours général), chevalier (16 juillet 1993), puis officier (3 septembre 1998) des palmes académiques, Lauréat de l'Académie de médecine (1999), de l'Académie des inscriptions et belles lettres (2000) et de la Faculté de médecine de Gand (2000), Professeur d'honneur de l'université ambrosienne de Milan (2000) et Chevalier de la Légion d'honneur (janvier 2002).

Hantée par la transmission d'un savoir arraché à force d'un labeur incessant, Danielle Gourevitch engagea l'histoire de la médecine dans des voies nouvelles, à la suite de Mirko Grmek, tout d'abord en lui rendant toute sa place, tant dans les études médicales qu'historiques et littéraires, ensuite, en développant le côté multidisciplinaire des recherches alliant la philologie, l'histoire, l'archéologie et la paléopathologie, faisant en sorte de ressusciter le quotidien de nos prédécesseurs exposés aux aléas de leur condition. À ce titre, ses publications rendant à la femme et à l'enfant toute leur importance dans le monde gréco-romain et son ouvrage *Pour une archéologie de la médecine romaine* représentent incontestablement des modèles du genre. Sur un plan plus théorique, elle explora le concept de « pathocénose » – à savoir l'ensemble des états pathologiques présents au sein d'une population déterminée à un moment donné –, créé et mis à l'épreuve par Mirko Grmek dans *Les Maladies à l'aube de la civilisation occidentale* (Paris, Payot, 1983), puis par son maître et elle-même dans *Les Maladies dans l'art antique*, fondé sur le concept nouveau d'« iconodiagnostic », à savoir le diagnostic rétrospectif des maladies fondé sur l'étude des images, dont les apports complètent ceux de l'exégèse des écrits médicaux anciens, de la pathographie des personnages historiques et de la paléopathologie, dans l'écrit qu'elle présentait elle-même comme le troisième volet du triptyque, *I giovani pazienti di Galeno. Per una patocenosi dell'impero romano*, où elle dressait l'état sanitaire des jeunes à l'époque et selon le témoignage de Galien (129-216). Quant à son livre *Limos kai loimo : A Study of the Galenic Plague*, publié en 2013, dans lequel elle étudiait les témoignages sur la terrible peste antonine, si meurtrière (probablement la variole, qui sévit de 165/166 à environ 190), il s'avère véritablement prophétique, au regard de la pandémie qui a mis tout récemment l'humanité à l'épreuve.

Danielle Gourevitch s'est éteinte à Paris le 13 juin 2021, pleurée par sa famille, ses amis, ses collègues et ses élèves, qu'elle a tant encouragés. Gourmande de la vie, elle avait une personnalité très attachante, pleine de gaieté et d'humour. Admirant la beauté sous toutes ses formes, elle aimait profondément la France, ses territoires, ses paysages et son patrimoine, mais aussi l'Italie, où elle avait vécu plusieurs années, et évoquait volontiers son « tropisme américain » familial. Son apport à l'histoire

de la médecine, aux études classiques et à l'archéologie médicale, en France et dans le monde, qu'elle avait du reste inlassablement parcouru lors de ses innombrables participations à des congrès et des colloques, est inappréciable. Philologue, historienne de la médecine et spécialiste, non seulement de la culture gréco-romaine, mais aussi de l'histoire de l'érudition médicale, toutes époques confondues, elle fait partie de ces rares enseignants-chercheurs qui allient à l'érudition la plus exigeante et à une curiosité intellectuelle toujours en éveil, des qualités humaines exceptionnelles, comme la bienveillance, l'honnêteté, la loyauté et la générosité.

Marie-Hélène MARGANNE, directrice honoraire
du Centre de documentation de papyrologie littéraire (Cedopal),
université de Liège, U.R. Mondes anciens

CHANET (Anne-Marie), née le 12 août 1942 à Tours (Indre-et-Loire), décédée le 27 janvier 2022 à Paris. – Promotion de 1961 L.



Ses parents étaient tous deux nés en 1910. Son père, Henri, fils d'instituteurs en poste dans le Berry, en avait reçu le goût de l'étude et les plus hautes valeurs morales. Il était incollable dans toutes les matières et possédait un don extraordinaire pour le dessin et la peinture, sans doute hérité de sa grand-mère maternelle, Henriette Barthélémy, qu'il adorait. En 1941, il était devenu inspecteur des Finances.

Sa mère, née Suzanne Thévenon¹, sévrienne (1929 S), agrégée de mathématiques, était passionnée d'astronomie, de botanique, d'histoire, de littérature et fut autant qu'un professeur, une maman exemplaire.

Henri transmet à ses filles, Anne-Marie et Françoise (1949-2015, 1969 S), sa passion pour le latin et le grec. Françoise, lycéenne à Tours, obtint au Concours général des accessits dans ces deux langues avant d'entrer à Sèvres !

Comme sa cadette, Anne-Marie était une écolière modèle, avide de savoir. Leurs points communs furent nombreux : elles obtinrent toutes deux la mention Très bien au baccalauréat scientifique. Mais à peine bachelière, Anne-Marie dut subir en juillet 1959 la terrible épreuve de la mort accidentelle de son frère aîné, à l'âge de 22 ans, dont elle se sentait très proche. Avec lui, elle avait visité l'Angleterre et l'Italie. Notre pauvre maman, qui avait déjà perdu à 29 ans son unique frère, surmonta sa douleur pour aider ses trois filles, Anne-Marie, Françoise et moi-même.

Dès la rentrée de septembre 1959, Anne-Marie fut interne au lycée Fénélon, en classes préparatoires, où elle fut vivement encouragée par son professeur de grec,

mademoiselle Marthe Guément² (1928 L). C'est là qu'elle commença véritablement ses études grecques et latines. En 1961 elle fut reçue neuvième à l'ENSJF du boulevard Jourdan, acheva sa licence ès lettres classiques en 1962 et l'année suivante obtint le diplôme d'études supérieures avec la mention Très bien. En 1964, elle fut reçue onzième à l'agrégation de grammaire. Elle passa sa quatrième année d'École à approfondir son anglais et fut certifiée d'Études pratiques d'anglais (avec la mention Bien). Elle partit enseigner au lycée de jeunes filles de Calais où elle resta un an.

De 1966 à 1971, elle fut assistante de grec à la jeune faculté des Lettres de Tours, revenant dans sa ville natale. Elle continua ses études d'anglais ; comment alors ne pas penser à Jean, son aîné angliciste, décédé en 1959, mais aussi à l'arrière-grand-oncle du côté paternel, Achille Barthélémy, qui avait épousé la fille du Lord-Maire de Douglas (île de Man) ? Passionnée de langue et de littérature anglaises, elle obtint en 1968 le certificat de Lettres anglaises (avec la mention Très bien) et celui de linguistique anglaise (avec la mention Bien : elle achevait ainsi en 1968 sa licence d'anglais.

Inscrite en 1970 sur la liste d'aptitude aux fonctions de maître-assistant, elle fut dès l'année suivante maître-assistant stagiaire à l'université de Tours et titularisée en 1972. En 1975 elle déposa à l'université de Paris-IV Sorbonne un sujet de doctorat d'État sous la direction de Jean Irigoin, intitulé *Valences verbales et cas : recherches sémantiques et syntaxiques portant sur le Grec attique (Lysias et corpus lysiacum)*.

En 1985, elle devint maître de conférences de grec à l'université de Tours mais ses problèmes de santé l'obligèrent à prendre un service à temps partiel de 1988 à 1990.

De ses diverses publications, il faut citer son *Mémento de morphologie verbale du grec attique classique* édité en 1985 par la CNARELA (Coordination nationale des associations régionales promouvant les langues anciennes), ouvrage récompensé par le prix Chénier de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

De même que notre sœur Françoise, à la bonté et aux capacités intellectuelles remarquables, m'avait caché sa leucémie pendant quatre ans, Anne-Marie me cacha sa terrible maladie de Parkinson de 2005 à 2021. Je connaissais en revanche les autres pathologies dont elle était atteinte, notamment aux yeux. Le choc a été rude pour moi le 11 août 2021, la veille de ses 79 ans, en la découvrant inanimée sur le plancher où elle venait de passer, d'après les pompiers, une quinzaine d'heures.

Les dernières années de sa vie, elle se mettait soudain à s'exprimer en anglais : cela restera pour moi un mystère.

Pendant plus de cinquante ans, Anne-Marie a été très généreuse envers de nombreuses familles et sa bonté s'exprime encore au-delà de la mort par de grands bienfaits adressés à des associations.

J'aime et j'admire cette sœur que je ne connaissais pas assez bien. Sa grandeur morale, ses engagements toujours tenus me rappellent tant deux autres normaliennes

mathématiciennes, Suzanne ma mère et Françoise ma sœur adorées, ainsi que ce père si doux, ami des oiseaux, qu'elle aimait profondément.

Anne-Marie n'appréciait guère les honneurs, ni les rubriques nécrologiques, mais elle allait toujours rendre hommage à ses amies ou amis décédés. Son immense bienveillance accepte certainement mon témoignage.

Catherine CHANET, sa sœur

Notes

1. Voir sa notice rédigée par la signataire de ces lignes avec les témoignages de ses anciennes élèves et amies, dans notre *Recueil* 2005, prédécesseur de *L'Archicube-bis*, p. 45-47.
2. Voir la notice consacrée à cette enseignante légendaire, parue dans notre *Recueil* 2003, et tout particulièrement le texte de Jacqueline de Romilly (1933 l), p. 45 ; elle fut aussi la relectrice de la *Syntaxe grecque* de Jean Humbert (1921 l).

*
* * *

En deuxième année de licence, en octobre 1971, Élisabeth a été l'élève d'Anne-Marie à l'université François-Rabelais de Tours, en linguistique, textes littéraires et version ; je le fus en octobre 1973 en maîtrise de grec aux côtés d'Élisabeth. Nous étions alors « ipésiens » et avons préparé l'agrégation de lettres classiques en 1975. Anne-Marie assurait les cours de version et de textes grecs au programme du concours : nous nous souvenons en particulier d'un cours sur le *Philoctète* de Sophocle, marquant par sa minutie, sa profondeur et son érudition. En outre, comme nombre de ses collègues du département de Grec, Anne-Marie nous a généreusement donné de son temps par des conseils avisés, des « colles » et un engagement enthousiaste, si bien que nous avons été chacun reçu à son agrégation respective, en juillet 1976.

Anne-Marie a été pour nous, il y a maintenant cinquante ans, un professeur qui alliait une grande exigence à une grande bienveillance. Elle n'était jamais écrasante, toujours soucieuse d'amener plus loin ses étudiants, et d'une disponibilité rare. Trente ans plus tard, elle a veillé avec une attention discrète sur nos filles devenues étudiantes à Paris alors que nous vivions à Athènes entre 1999 et 2003. Ces dernières années, elle a accompagné la naissance de nos petites-filles.

Nous la voyions régulièrement, nous promenant ou déjeunant avec elle : elle venait chez nous lors des anniversaires de nos filles ou lors de séjours de nos petites-filles, leur offrant généreusement beaux livres d'enfants et peluches, qu'elle adorait. Son beau sourire amical et éclatant continuera de nous accompagner.

Élisabeth PÉRIN-FRÖCHEN et Jacques FRÖCHEN

*
* * *

J'ai connu madame Anne-Marie Chanet en 1994 par l'entremise de sa sœur Françoise, qui a été mon professeur de mathématiques supérieures au lycée Descartes de Tours. Afin que je puisse passer les oraux des grandes écoles dans les meilleures conditions, Françoise avait convaincu Anne-Marie, qui habitait dans le Quartier latin, de m'héberger pendant deux semaines à titre gracieux en juin-juillet 1994. Son soutien moral pendant cette période compliquée et stressante de ma vie a été crucial et a largement contribué à ma réussite au concours de l'ENS. Elle m'avait impressionné par la sagesse qui émanait de ses propos, sagesse de ceux et celles qui ayant lu tous les écrits antiques voient le présent comme bien peu de chose.

Elle avait une culture vaste et précise, ce qui est très rare, même dans le milieu universitaire. C'est elle qui m'a fait découvrir les « rubriques-à-brac » du dessinateur Gotlib, dont l'humour était parfait pour me détendre après les oraux.

Pour me requinquer d'un oral éprouvant, je me souviens qu'elle m'avait cuisiné une entrecôte qui m'avait paru gigantesque à l'époque et dont je garde un souvenir ému tant elle était délicieuse et revitalisante !

Anne-Marie avait su créer autour de moi une atmosphère à la fois détendue, reposante et rassurante – parfois même studieuse – en me donnant les « trucs » à dire en cas de manque d'inspiration pour les oraux d'anglais, dont le fameux « well » qui permet de meubler pendant que l'on réfléchit à ce qu'on va dire !

Je me souviendrai longtemps de la gentillesse et de l'extrême bienveillance d'Anne-Marie à mon égard. Elle avait conservé une âme d'enfant malicieuse qui, combinée avec son savoir universel, la rendait tellement attachante. Je ne l'ai connue et fréquentée que pendant une (trop) courte période de ma vie (mais ô combien intense et avec quel souvenir vivant, encore maintenant !). C'est donc avec beaucoup de tristesse que j'ai reçu l'annonce de sa disparition.

Éric GAUDRON (1994 s)

SABIANI (Julie), épouse BERTRAND, née le 1^{er} janvier 1943 à Carticasi (Corse), décédée le 5 avril 2016 à Orléans (Loiret). – Promotion de 1962 L.



Charles Péguy (1894 l) ayant attendu plusieurs décennies que l'Association des anciens élèves de l'ENS lui consacre une notice en bonne et due forme, Julie Sabiani – grande spécialiste de cet auteur – ne m'en voudra pas trop, je l'espère, de n'écrire ce mot de souvenir que six ans après son décès. D'autant que ce retard m'aura permis d'apprendre qu'une de mes étudiantes, madame Jacqueline Lassailly, l'avait fréquentée du temps où toutes deux, habitantes du

quartier des Réformés, étaient hypokhâgneuses au lycée Thiers, et qu'elle acceptait volontiers de compléter mes informations par ses propres souvenirs.

Julie Sabiani fut donc l'élève de Jacques Viard à la khâgne de Marseille, comme l'avait été en 1956-58 Anne Roche (1958 L) – cette autre grande péguiste. Elle suscita d'emblée l'admiration de ses camarades de classes préparatoires pour son intelligence et sa façon d'aborder, avec une grande aisance, la littérature. Elle fut d'ailleurs reçue première à Sèvres, en 1962, puis à l'agrégation de lettres classiques en 1966. Initiée à Péguy par Jacques Viard, elle soutint une thèse de troisième cycle sur *l'Étude des quatrains de Charles Péguy* (sous la direction de Bernard Guyon [1922 I], Aix-en-Provence, 1970), qui deviendra un livre (*La Ballade du cœur, poème inédit de Charles Péguy*, Klincksieck, 1973). Elle accomplit toute sa carrière universitaire à la faculté d'Orléans : successivement chargée de cours, assistante, maître-assistante puis professeur (1966-2008). Elle devint docteur de cette université en présentant *Les Vers inédits et les poèmes posthumes de Charles Péguy*, (sous la direction de Géraldi Leroy, Orléans, 1989) et passa dans la foulée son habilitation à diriger des recherches : *Recherches sur la poétique du cœur dans l'œuvre de Charles Péguy*, (avec pour garante Françoise Gerbod, Paris-X Nanterre, 1990).

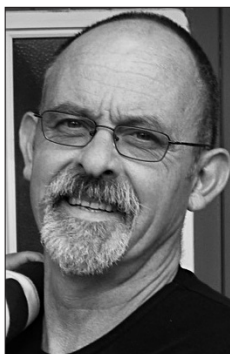
Elle dirige alors avec charisme et anime de tous ses efforts le centre Charles-Péguy d'Orléans de 1984 à 2008, publiant nombre de catalogues d'expositions et de manuscrits (*Charles Péguy et les « Cahiers de la Quinzaine », catalogue de la correspondance générale*, avec G. Leroy, volume I, Presses universitaires d'Orléans, 2001) et d'actes de colloques (*La Réception de Charles Péguy en France et à l'étranger, de 1900 à nos jours*, Orléans, centre Charles-Péguy, 1990). L'ont honorée des Mélanges rassemblés par Denis Pernot (1985 I) et intitulés *Péguy au cœur : de George Sand à Jean Giono* (Klincksieck, 2011).

Julie Sabiani a laissé derrière elle une bibliographie solide, très cohérente et novatrice, dont l'intérêt et la fiabilité ne se démentiront pas avec les années. On la retrouvera dans *L'Amitié Charles-Péguy* (« *In memoriam Julie Sabiani* », n° 155, juillet-septembre 2016), avec la longue liste de ses articles et de ses éditions critiques de correspondances, publiés de 1971 à 2007. Le XIX^e siècle et plus encore le début du XX^e siècle l'ont attirée (*La Vie littéraire à la Belle Époque*, avec Géraldi Leroy, PUF, 1998), le socialisme, le féminisme (*Donna, amore e rivoluzione*, Lecce, Milella, 1992), Jean Giono (*Giono et la terre*, Sang de la terre, 1988), Charles Péguy (*Catalogue des manuscrits de Charles Péguy*, Ville d'Orléans, 1987).

Toujours vêtue avec élégance, souvent sur la réserve mais d'opinions tranchées, et maniant volontiers l'ironie, elle n'était pas d'abord facile mais s'ouvrait à quelques personnes choisies. Tous ses travaux témoignent de sa parfaite connaissance de son cher Péguy, de sa précision méticuleuse, d'une saine exigence envers elle-même et envers les autres. Sa carrière a confirmé l'excellence que manifestait déjà la jeune étudiante.

Romain VAISSERMANN (1996 I)

LÉPINGLE (Dominique), né le 31 décembre 1943 à Paris, décédé le 24 décembre 2021 à Olivet (Loiret). – Promotion de 1962 s.



Il arrivait que notre père évoque ses années d'études à la rue d'Ulm. D'une part, parce que c'est à cette période qu'il rencontra notre mère, avec laquelle il fit toute sa vie. D'autre part, parce que ce furent quasiment ses seules années de travail non orléanais, ville d'où il venait et où il repartit faire carrière. Au hasard des souvenirs, des noms d'anciens camarades revenaient, des anecdotes souvent liées au contexte politique de l'époque, à la fièvre étudiante qui l'intrigua fort et dont il garda par la suite un goût pour la mesure et une grande méfiance vis-à-vis de tout emportement. Mais on sentait qu'il était fier d'avoir côtoyé des camarades qui se firent un nom sur les scènes politique, littéraire, scientifique. Quelques faits d'armes : les journées à la Cinémathèque à quelques pas de l'École, à voir des films étrangers sans sous-titres ; une mauvaise manipulation en labo de chimie, qui le décida à opter pour des mathématiques sans danger physique (!) ; et bien sûr les discussions à bâtons rompus sur le monde à faire et refaire en pleines années 1960.

Les mathématiques occupaient une place centrale dans la vie de notre père et elles apparaissaient de temps à autre dans la vie familiale. Notre mère racontait comment lors de sorties à vélo dans la campagne bretonne, il lui indiquait, au pied d'une pente, avoir trouvé une solution. Arrivé sur le haut de la côte, il décrétait alors que son idée ne fonctionnait pas. Ou encore ces dimanches matin dans la maison familiale : quand nous prenions notre petit déjeuner il était déjà à l'œuvre, arpenter le salon autour de la table où s'entassaient des livres aux écritures incompréhensibles. Plus tard, alors que nous étions adultes, il pouvait partager son sentiment sur l'une ou l'autre des nombreuses recensions réalisées au cours de sa carrière. Il parlait du style d'un certain auteur russe : « c'est très clair, mais... il n'y a pas beaucoup d'idées », ou d'un chercheur tunisien : « Il a tendance à affirmer les choses... parfois il y a une page de démonstration derrière un « Pour des raisons analogue », mais... je n'ai pas trouvé d'erreur ! »

Il avait passé son enfance le nez plongé dans les atlas et encyclopédies, et en gardait une culture très étendue, avec un goût prononcé pour l'Histoire qui se retrouvait dans ses nombreuses lectures (Conrad au premier chef) et ses préférences cinématographiques (il aimait relever, sans s'en formaliser outre mesure, les entorses à l'Histoire dans les péplums et films historiques hollywoodiens qu'il affectionnait !). Il fut aussi, ces dernières années, un grand-père très aimant et attentionné, toujours prêt à jouer un jeu ou un rôle pour ses petits-fils ravis. Il se partageait ainsi, entre

les promenades et soirées avec notre mère, les matinées à s'occuper du jardin et des courses, selon un emploi du temps ritualisé que venaient interrompre les visites des enfants et petits-enfants. Le cancer du foie, découvert en novembre dernier, l'a emporté en un mois.

Nous laissons la parole à Aline Bonami (1963 S), sa collègue à la faculté de mathématiques d'Orléans, pour un extrait de l'hommage paru dans la revue *Matapli*.

Gaël, Iwan et Solenne LÉPINGLE

*
* * *

Dominique Lépingle est mort le 24 décembre, à quelques jours de son soixante-dix-huitième anniversaire. Il était professeur émérite à l'université d'Orléans où il avait effectué toute sa carrière.

Né dans une famille orléanaise, il ne s'est éloigné d'Orléans que quelques années, d'abord pour aller en classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand, puis pour passer quatre ans à l'École normale supérieure. Il revint à Orléans comme assistant puis maître-assistant à la rentrée de 1966. L'université venait juste d'y être créée, succédant à un Collège scientifique universitaire qui dépendait de la faculté des lettres de Paris. Il y avait effectivement tout à créer dans cette université nouvelle, où les professeurs se succédaient rapidement. On comprend facilement qu'y faire de la recherche y était difficile. Dominique, qui, normalien, avait hésité entre physique et maths, fréquentait comme beaucoup les séminaires parisiens et trouva bientôt sa voie en calcul des probabilités. Celui-ci ne faisait pas partie du cursus classique d'alors à Paris, mais il a fallu l'intégrer très tôt dans le cursus d'Orléans, et Dominique a joué, pendant toute sa carrière, un rôle central dans le développement des probabilités à l'université d'Orléans, autant en enseignement qu'en recherche. Ses premiers travaux portent sur les intégrales scholastiques à valeurs hilbertiennes ; à partir de 1975 et pendant plus de dix ans, c'est une série remarquable d'articles sur les inégalités de martingales qu'il produit, mais son intérêt dépassera largement ce cadre pour s'ancrer dans la théorie générale des processus et toutes ses subtilités.

Dominique a soutenu sa thèse d'État en 1978 à Orléans et est rapidement passé dans le corps des maîtres de conférences. Il y avait ces années-là un séminaire hebdomadaire de probabilités dont il fut l'organisateur en même temps qu'un conférencier fréquent. Peu à peu la recherche prit de l'importance au sein du département de mathématiques dont il fut directeur à un moment clé, à la fin des années 1980. L'image du département de mathématiques au sein de l'université s'améliorait progressivement, ce dont il fut un des acteurs centraux. Elle mena à l'association au CNRS en 1994, qui ancre définitivement les mathématiques parmi les disciplines qui comptent au sein de l'université. Cette forte implication locale ne l'empêcha pas de continuer à participer régulièrement aux séminaires de probabilités parisiens

et y développer des collaborations (il écrivit avec Nicolas Bouleau un livre sur les méthodes numériques pour les processus stochastiques, comblant un vide dans la littérature d'alors).

Il est impossible de ne pas parler des problèmes de santé de Dominique qui l'ont préoccupé depuis son enfance, puisqu'il avait subi tout jeune une opération du cœur. Il en eut une autre à la fin des années 1980, suivie d'un long congé et de complications les années suivantes.

Dominique a constamment œuvré, et avec succès, pour que l'équipe de probabilités se renforce. Il a pris sa retraite en 2008. Il a continué à venir régulièrement comme professeur émérite au département de mathématiques. Probabiliste, il l'était à sa manière, pleine de discrétion et de modestie. Il n'hésitait pas à accepter de travailler dans l'ombre. Un chiffre en témoigne, stupéfiant : il a fait 492 recensions pour le *Mathematical Reviews* !

Aline BONAMI (1963 S)

PIERSON de BRABOIS (Christian), né le 27 octobre 1942 à Tarbes (Hautes-Pyrénées), décédé le 30 avril 2021 à Paris. – Promotion de 1963 s.



Il est le troisième d'une fratrie de cinq garçons. Son père Pierre est officier de cavalerie, suivant la ligne familiale, sa mère Geneviève est née de Blois de la Calande¹.

Il passe sa jeunesse dans les différentes villes de garnison de son père. Il est bachelier à Dijon et montre des facilités dans les domaines les plus divers : en véritable autodidacte, il apprend ainsi le saxophone, la guitare ou la trompe de chasse. Puis il prépare l'École à l'internat versaillais de Sainte-Geneviève. Une fois entré à Ulm, il suit en parallèle les cours de l'École du Louvre.

En 1968, il est sélectionné par les *Cincinnati Awards* récompensant chaque année un étudiant français et il peut bénéficier d'un séjour d'un an aux États-Unis, notamment d'un semestre à la Summer School de Harvard.

Il revient en France l'année suivante satisfaire à ses obligations militaires, d'abord à Saumur, puis à Noyon, comme sous-lieutenant au 35^e régiment d'infanterie parachutiste. Il chute, lors d'un exercice d'entraînement, du haut de la tour du risque. Il reste au sol, la moelle épinière est présumée touchée. Il est transporté au Val-de-Grâce où les médecins ne lui laissent que peu d'espoir de remarcher un jour ; il se bat avec courage et ténacité contre ce pronostic, et malgré de multiples fractures de

la colonne vertébrale, après une année de soins au Val-de-Grâce puis aux Invalides, il réussit à remarcher...

Le 21 août 1971, il épouse Anne Guyot de Villeneuve. Ils auront quatre enfants : Thibaut, décédé en pleine jeunesse, puis Hervé, Marie-Geneviève et Catherine.

En 1977, ils achètent ensemble le château de Dracy dans l'Yonne, près de Triguères. Converti en colonie de vacances, l'édifice du XVIII^e siècle était pratiquement en ruines. Toute sa vie, Christian y travaillera, restaurera et aménagera ce lieu pour lui rendre sa beauté et accueillir sa famille. En particulier, il reconstitue dans le domaine plusieurs jardins, au sein desquels il plantera des arbres qu'il choisit avec soin pour créer un véritable arboretum. Dans sa conviction de n'être qu'un maillon d'une lignée, il veut créer des racines, orner la propriété de tableaux rappelant les lieux chers ou les souvenirs familiaux.

Il entre en 1970 à Saint-Gobain Industries (il y rejoint quelques archicubes, Roger Fauroux [1947 I], François Geffroy [1958 I] entre autres), d'abord dans des fonctions d'analyste au service e-informatique, puis à la direction commerciale de l'activité Isolation, où il contribue fortement au développement des systèmes de saisie et de traitement des commandes.

Muté à la SFCI (Société française de chaudronnerie industrielle) filiale de Saint-Gobain, en 1974, il y crée un département d'acoustique industrielle et poursuit cette activité jusqu'à la fin de 1978.

Il fut alors élève de la première promotion de l'Institut Auguste-Comte, initié par le président Giscard d'Estaing pour parfaire la formation des jeunes dirigeants à haut potentiel, sur la recommandation pressante de Francis Mer qu'il rejoint ensuite à la direction du plan de la Compagnie de Saint-Gobain, la maison-mère du groupe.

En 1984, Christian de Brabois est nommé à la branche Papier-Bois où il s'occupe pendant dix ans de la planification, de la politique industrielle et des opérations d'achat et de vente de sociétés. Ce travail le passionne : il aime la vision stratégique. Lorsque cette branche est vendue au groupe papetier Smurfit, il y accompagne pendant plusieurs mois les équipes avant de revenir à Saint-Gobain, à la direction du Département international où il est chargé, jusqu'à son départ en retraite en 2001, d'analyses économiques, des rapports sur les filiales d'Europe centrale et orientale, ainsi que d'études sur de nouveaux pays où le Groupe pourrait investir. « Un travail de bénédictin », disait-il lui-même, qui requerrait jusqu'au bout de très fortes compétences en gestion et en finances, autant qu'en stratégie industrielle et en planification.

Une fois retiré de la vie professionnelle, il utilise alors le temps qui lui est donné pour se plonger dans des recherches. Passionné d'histoire, de généalogie et bibliophile, il s'attache à constituer à Dracy une bibliothèque. Elle s'enrichit au fil des ans de ses propres publications. Il rédige en effet la généalogie des familles Waru,

Buquet, Blois, Brabois, Guyot de Villeneuve et Taisne. Après le rassemblement des fiches généalogiques, après le choix de l'iconographie, vient le moment de la rédaction : et toujours avec passion, méthode et précision. Certains de ses ouvrages pourraient être édités, puisqu'ils sont issus de travaux à partir de sources inédites et qu'ils représentent une réelle avancée historique ; mais il ne le souhaite pas : ses travaux sont restreints au cercle familial.

Il se passionne aussi pour l'histoire de Dracy, et plus généralement de la Puisaye : il rédige plusieurs articles ou monographies, dont certains sont publiés dans le *Journal du Vieux Toucy*². L'ensemble de ses archives et de ses manuscrits est conservé au château.

Il s'investit enfin dans le conseil économique de la paroisse Saint-Philippe du Roule et le comité de quartier du VII^e arrondissement parisien ; c'est là qu'un arrêt cardiaque achève son existence. Son souvenir, son exemple, demeurent.

Anne DE BRABOIS, son épouse

Notes

1. La devise de la famille Blois de la Calande est *agere et pati fortia* ; leur blason est selon le vocabulaire héraldique *d'argent, à fasces de gueules chargées chacune de trois annelets d'or*.
2. Cette publication d'histoire locale paraît annuellement.

LECOURT (Dominique), né le 5 février 1944 à Paris, décédé le 1^{er} mai 2022 à Paris. – Promotion de 1965 I.



Déjà, il paraissait auréolé de la philosophie aux khâgneux basiques. Nul ne fut surpris d'apprendre en octobre 1968 que son mémoire de diplôme était, dans la foulée de la soutenance, publié *in-extenso* (et chez Vrin, et dans la collection « Bibliothèque historique de philosophie »). Le titre *L'Épistémologie historique de Gaston Bachelard* évoquait pour les profanes que nous étions la thèse de Raymond Aron (1924 I), et selon les dires du préfacier Georges Canguilhem (1924 I lui aussi) ce travail laissait présager une œuvre d'exception. Le fondateur de l'épistémologie et directeur du mémoire avait été frappé de « l'intelligente sobriété avec laquelle l'auteur interrogeait l'œuvre épistémologique de Bachelard », autant que « du discernement dans la visée des points où l'interrogation doit venir ». Et au fil des pages l'École était visiblement, plus que la khâgne, le substrat ayant permis à cette pensée de se constituer. Certes Lecourt avait profité de l'exemple

et des cours de Louis Guillermit, récemment nommé à Louis-le-Grand, certes celui-ci avait cosigné avec Canguilhem un ouvrage d'épistémologie, et avait pu déjà orienter Lecourt avant son entrée à Ulm (qui nous semblait une évidence), mais c'est à l'École et par l'École qu'il trouva sa voie et affirma sa personnalité. Les notes renvoient en effet à deux conférences de cette année universitaire : celles de Pierre Macherey (1958 I) et, quasiment dans chaque mouvement, celles de Louis Althusser (1939 I).

Il resta jusqu'à la fin un ami indéfectible de celui qui vécut quarante années à l'École et à partir d'elle rayonna sur la pensée marxiste. Lecourt (pourtant très engagé dans les mouvements de mai-juin 1968) ne prit jamais personnellement sa carte du Parti, et ces réserves doivent provenir de sa réaction devant l'affaire Lyssenko, dont, par les biologistes de l'École, les informations venant de Moscou arrivaient plus vite rue d'Ulm que place du Colonel-Fabien. Il y consacra un ouvrage définitif, que Louis Althusser préfaça, paru dès 1976 chez François Maspero et qu'il fit rééditer en 1995 aux Presses universitaires de France dans la collection « Quadrige ». *Lyssenko, histoire réelle d'une « science prolétarienne »* décortique dans ses deux cents premières pages le mécanisme qui avait conduit à la notoriété Trofim Denissovitch Lyssenko (dont la simple évocation du nom mettait le placide Althusser dans une sorte de fureur sacrée) et, par voie de conséquence, avait ruiné l'agriculture de l'URSS et conduit à la famine des républiques entières. C'était l'époque où, sous l'impulsion de Joseph Staline, l'Asie centrale allait être irriguée et ses steppes se transformer en radieux champs de blé protégés par d'immenses forêts de sapins, et la Révolution d'Octobre, modifiant radicalement le paysage, apporter l'abondance et la prospérité. Succédant à un arboriculteur visionnaire (Mitchourine), Trofim Lyssenko avait traité toute la génétique issue des travaux de Gregor Mendel (un moine !) de petite-bourgeoise inféodée à la réaction, en avait fait table rase et prônait des modèles radicalement opposés pour l'ensemencement ou la protection contre le gel. Bien entendu les expériences de la nouvelle théorie agronomique échouèrent, et tout aussi évidemment la bureaucratie truqua les rapports pour attester le grand succès de la pensée du maître du Kremlin relayée par l'académicien Lyssenko. Bien entendu également, dès 1937 celui-ci avait fait expédier en Sibérie ses adversaires scientifiques. Il fallut attendre, non pas la mort de Staline, mais la disgrâce de Nikita Khrouchtchev pour que Lyssenko disparaisse (en 1974) de l'Académie des sciences soviétique – que Staline avait peuplée de ses partisans. En 1965 une imposante délégation de savants soviétiques se rendit à Brno honorer le centenaire des découvertes de Mendel sur l'hybridation (des petits pois, comme nous l'ânonnions pour le baccalauréat), et les autorités choisirent pour représenter la communauté scientifique les adversaires des théories et des pratiques de Lyssenko, réhabilités pour l'occasion.

Cette affaire Lyssenko avait (ou aurait) eu, dès 1949, une conséquence à l'École : le suicide de Claude Engelmann (1945 s), alors secrétaire de la cellule du Parti, avait été attribué à sa consternation devant la découverte de la vérité scientifique ; cela bouleversa Louis Althusser et le marqua profondément. L'ouvrage de Lecourt est accompagné d'annexes avec des comptes-rendus de séances académiques, stupéfiantes avec le recul du temps.

Très rapidement Lecourt alla enseigner à l'Université, dans la toute jeune faculté d'Amiens ; l'agrégation de philosophie avait mis Gaston Bachelard au programme pour le concours de 1974. Il fut donc tout naturellement chargé de la préparation à Ulm sur cet auteur. Ce fut l'occasion de son *Bachelard ou Le jour et la nuit*, publié en 1975 chez Grasset, dans une collection dirigée par Bernard-Henri Lévy (1968 l). Lecourt y lève la *crux* des commentateurs, et en partant des observations de Jean Hyppolite (1925 l) reprises par Canguilhem et François Dagognet, en constatant que la même année Bachelard écrivait (et publiait) *La Philosophie du Non* et son *Lautréamont*, introduit cette succession (nycthémerale en somme) entre les œuvres d'imagination et les travaux scientifiques. Dans cet ouvrage très dense Lecourt fait référence à la leçon inaugurale de Pierre-Gilles de Gennes (1951 s) au Collège de France, pour l'annexer à Bachelard. Car ce philosophe était pour lui essentiel à cause de la notion de *coupure épistémologique* qui joue un si grand rôle dans la formation de la pensée de Karl Marx (avant et après l'année 1845) telle qu'Althusser l'a définie dans son recueil *Pour Marx*.

Très vite Lecourt fut nommé professeur de philosophie à l'université de Paris-VII (Censier devenue Tolbiac après l'épisode de l'amiante et baptisée Denis-Diderot). Il eut ainsi l'occasion de rédiger différents ouvrages sur le philosophe encyclopédiste de Langres (haute vallée de la Marne après celle de l'Aube) et sur d'autres, pour présenter sa discipline, ou la défendre. Il convient de citer :

– *À quoi sert donc la philosophie ?* édité aux PUF en 1993, dans la collection « Politique d'aujourd'hui » (qu'il dirigeait), sous-titré *Des sciences de la nature aux sciences politiques* : trois cents pages émiettées en 24 chapitres stimulants, à l'adresse des non-philosophes, ses collègues dans une université où sa matière était quantitativement marginale. Dès le premier chapitre (« Philosophie et université ») il met en exergue le rôle primordial de l'École des années 1825 pour la diffusion de la philosophie écossaise avec notamment Théodore Jouffroy (1813 l). Dans le deuxième (« La philosophie dans l'histoire des sciences »), il résume les apports de Bachelard et de Canguilhem.

– « De la nature comme fiction », « Le cerveau et la philosophie », « La notion de programme s'applique-t-elle à la pensée » ? Voilà quelques titres de chapitres stimulants, où interviennent souvent les travaux d'Alain Prochiantz (1969 s). On

y retrouve « Marx au crible de Darwin » – un sujet qu’il a plusieurs fois abordé – « Sade et l’éthique » (donc avec Lacan), suivi de « Sade et Foucault ». Lecourt reprend également une conférence donnée au Sénat (Grammaire du mot *laïcité*) et termine par « Instruire ou éduquer ? » Jean-Claude Milner (1961 I) et John Dewey étant ses intercesseurs.

– *La Philosophie sans feinte*, coédité par Jean Edern Hallier et Albin Michel dans la collection « META » : recueil d’articles, où l’on trouve p. 127 une bonne discussion de la définition althussérienne équivoque : « la philosophie est une théorie de la pratique théorique », à laquelle il faut préférer « la philosophie est lutte de classe dans la théorie ». Un peu plus loin (p. 132) il évoque son maître et ami « un philosophe communiste qui loin d’essayer de nous convaincre que nous étions marxistes sans le savoir nous aidait à comprendre en quoi nous ne l’étions pas encore ». Et pour lui-même la philosophie se définit comme « un dedans sans dehors. On ne peut s’évader du procès de la lutte des classes, échapper aux effets de l’inconscient, sauter par-dessus son ombre. Il n’y a ni à en rire ni à en pleurer mais à le comprendre ». Donc la conclusion s’impose : « Le plus sûr moyen de déjouer une feinte est de feindre de s’y laisser prendre ».

Mais certains, qu’on peut ici qualifier de sophistes même si Lecourt cite rarement Platon, ne sont pas les *maîtres penseurs* que la presse et la télévision encense, et Lecourt a publié (dès 1999, chez Flammarion) à l’intention de ceux qui pourraient se laisser engluier dans leurs filets *Les Piètres Penseurs* : deux cents pages, douze chapitres sur les vedettes médiatiques (les *leaders d’opinion* pour le citer) dont l’audience est inversement proportionnelle à la valeur. Il semble que l’occasion de cet ouvrage ait été les célébrations du trentenaire du printemps 1968, car les jeunes de 1998 – ses étudiants – lui demandaient : « Qu’avez-vous fait de vous ? Qu’avez-vous fait pour nous ? »

Et contre les technocrates admirateurs serviles du monde anglo-saxon triomphant, contre ceux qui pérorent, économistes et politologues, il rédige ce recueil, où il parle quelquefois de lui-même (il rappelle qu’avec Alain Krivine, il fut plusieurs fois inculpé d’atteinte à la sûreté de l’État cette année-là, vu son titre de directeur de « publications toutes plus écarlates les unes que les autres ») ; il faut ici rappeler son chapitre « Parler de la rue d’Ulm » (dès la page 21) sur les militants des années 60, l’École étant qualifiée de « temple de la pensée » et lui-même de « super-bête de course qui devait faire ses preuves à l’agrégation ». Les lignes sur Althusser au zénith de la pensée ces années-là sont aussi émouvantes que *L’Avenir dure longtemps*, l’autobiographie posthume du philosophe-caïman : on y découvre (ou y retrouve) un Althusser aux prises avec d’atroces souffrances physiques, quasiment un martyr de la pensée.

Non, dit Lecourt, il n'y a jamais eu de « *pensée 68* », même s'il évoque son propre soulagement, son bonheur devant la propagation des grèves ouvrières en mai. « Seule la politique nous mobilisait ». Et de citer ses modèles : Jean Cavaillès (1923 I) et, de la promotion suivante, son maître Canguilhem, « à l'enseignement rigoureux, à la personnalité intransigeante et généreuse ». Tous les meneurs d'opinion apparaissent : Robert Linhart (1963 I), Jacques Broyelle (1964 I) et son épouse, feu Benny Lévy/ Pierre Victor, secrétaire et porte-parole de Jean-Paul Sartre (1924 I), de la promotion suivante ; l'intérêt historique de ces pages est évident. Le maoïsme, le spontanéisme, le situationnisme, tous ces courants sont analysés historiquement (depuis un texte brûlot parti de Strasbourg en novembre 1966, bien avant les événements du 22 mars 1968 à Nanterre). Ces pages sont l'occasion de donner leur place à la pensée de Jackie Derrida (1952 I), celle de Gilles Deleuze ou celle de Michel Foucault (1946 I) ; et le lecteur n'a pas besoin qu'on lui suggère de peser, dans l'équivalent de la balance à génie des *Grenouilles* d'Aristophane, ces penseurs maîtres, et dans l'autre plateau ces penseurs piêtres que lui offre le petit écran ou la presse tabloïde. Au-dessus du premier plateau flotte l'ombre de Michel Pêcheux (1959 I) tragiquement disparu en 1983, après avoir quitté Althusser pour Lacan (cette information complètera la notice que Jean Lallot lui avait consacrée dans notre Annuaire 1986, avec deux autres camarades de sa promotion).

Son *magnum opus* est, et restera longtemps, l'indispensable *Dictionnaire de la philosophie des sciences* paru en 1999 et couronné dès l'année suivante par l'Académie française, aboutissement de sa pensée, méthodique autant que claire.

Longtemps directeur de collections (aux Presses universitaires de France), il eut l'occasion de préfacier plusieurs ouvrages marquants. Il faut citer les préfaces de :

– *Bachelard dans le monde*, dans la collection des PUF « *Science, histoire et société* » (2000), la publication de quatre journées d'études réunissant à Dijon (du 11 au 14 mars 1998) une quarantaine de savants venus des cinq continents attester la vitalité de la pensée du facteur de Bar-sur-Aube devenu professeur à la Sorbonne, à l'invitation de Jean Gayon et de Jean-Jacques Wunenburger, enseignants dijonnais, successeurs de Jean Brun. Les organisateurs qui n'avaient prévu que deux intervenants français, en l'occurrence François Dagognet et, pour l'université de Dijon, l'irremplaçable Max Milner, ont livré cette indispensable « spectrographie intellectuelle comparée » de soixante années de jaillissements philosophiques et poétiques de l'auteur de *La Psychanalyse du feu* ; le préfacier a ainsi saisi l'occasion d'un hommage à l'un de ses maîtres.

– *Faust, le diable et la science* (même collection, 2016) écrit par Augusto Forti, partant du véritable docteur Johann Fausten, dit Faustus, né vers 1480, quelque part en Thuringe, chiromancien autant qu'hydromancien, décédé dramatiquement à Prague en 1549, honni des luthériens, continué par Christopher Marlowe, jusqu'à

Goethe (mais pas Charles Gounod). Dans son préambule *Faust et nous*, Lecourt part de Spengler (*Le Déclin de l'Occident*, 1918) pour rappeler que Goethe avait en portefeuille une fin des aventures du docteur Faust le plaçant au service de l'humanité : il asséchait les polders de Hollande et mettait la technique au service de l'amour du prochain ! Ce Faust philanthrope est donc le dernier avatar du mythe de Prométhée et selon Oswald Spengler la dernière illusion de l'humanité sur elle-même. Lecourt avait écrit lui-même un stimulant *Faust, Prométhée et Frankenstein*.

Ces quelques lignes se bornent à signaler aux non-philosophes l'importance de l'œuvre.

Patrice CAUDERLIER (1965 I)

* * *

J'ai rencontré Dominique Lecourt (alors Lecourt-Chenot) dans la khâgne 1 du lycée Louis-le-Grand à la rentrée 1963. Il était « cube », j'étais « carré ». Il était parisien, j'étais provincial et interne. Il était de grande taille, j'étais de taille moyenne avec un fort accent sudiste, ce qu'il lui arriva de me rappeler bien longtemps après. Dans la khâgne de Louis-le-Grand, les milieux d'origine des élèves étaient fort différents, ce qui était une remarquable caractéristique de cette lointaine époque. Ce rejeton d'une grande famille gaulliste, qui, si j'ai bien compris, comptait plusieurs ministres, était un élève profondément sérieux, déjà marqué par la forte éducation dont il n'a cessé de faire preuve tout au long de sa riche carrière à des postes de responsabilité. Sa vocation philosophique était déjà marquée, et sans doute encouragée par l'enseignement remarquable de Louis Guillermit, qui fut notre professeur de philosophie pendant l'année 1964-1965. Comme de nombreux camarades de Louis-le-Grand, nous avons intégré l'École en 1965. C'est à partir de ce moment-là que nos chemins se sont rapprochés, dans l'entourage de notre maître commun Georges Canguilhem à la Sorbonne. Dominique est toujours resté extrêmement attaché à Georges Canguilhem, ainsi qu'à Louis Althusser dont il fréquenta le Cercle d'épistémologie fondé par ce dernier à l'École. Dans son grand bureau de professeur à Paris 7, figurait, bien des années après, et en bonne place, un portrait de Canguilhem. Pourquoi un tel attachement ? Même si Dominique n'a pas suivi les orientations proprement politiques de sa propre famille, il restait marqué par un certain esprit d'indépendance, de résistance, d'affirmation, de décision, et de souci de la France que Canguilhem pouvait aussi représenter à ses yeux. Cependant le choix, nécessaire, d'un maître à un tel moment de l'existence résulte en général d'affinités qui tiennent autant de l'affectif que du rationnel. Dans ce qui suit, je ne pourrai présenter toutes les nombreuses facettes de l'influente personnalité que Dominique Lecourt est devenu, me bornant à témoigner personnellement d'un certain nombre de rencontres que nos similarités de formation et d'intérêt ont occasionnées. D'autres

pourront sans doute apporter leurs propres témoignages, tant furent nombreux ceux avec qui il collabora.

Au séminaire de Canguilhem à la Sorbonne et à l'Institut d'histoire des sciences (la « rue du Four ») pouvaient se côtoyer des étudiants de maîtrise (dont nombre de normaliens : Yves Schwartz (1963 l), Yves Michaud (1964 l) en faisaient partie), des thésards, des chercheurs du CNRS, des personnalités déjà connues comme Claire Salomon-Bayet, des auditeurs ou auditrices comme Élisabeth Badinter, des collègues enseignants comme Yvon Belaval, et, à l'occasion de tel ou tel colloque, d'éclatantes personnalités comme Michel Foucault (1946 l), François Jacob ou Jacques Monod. Ce bouillonnant milieu de culture portait à son maximum l'excitation intellectuelle qui a caractérisé notre génération, culminant en mai 68 et encore en 69 (je me souviens d'une discussion entre Canguilhem et Pierre Vidal-Naquet venu aux nouvelles rue du Four). C'est au milieu de ce tourbillon que Dominique élaborait son mémoire de maîtrise, que Canguilhem fit publier par la Librairie Vrin sous le titre *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard*. Ce mémoire eut un franc succès, et l'épistémologie historique devint un marqueur de la philosophie à la française. Ce premier succès laissait présager une belle carrière universitaire, caractérisée, j'y insiste, par une très forte tenue intellectuelle. S'il y avait un message de Canguilhem que Dominique n'a cessé d'expérimenter tout au long de sa carrière, c'est bien que l'université devait être un lieu de tenue. Pour l'assurer, il convenait de marier l'enseignement et des responsabilités institutionnelles diverses, universitaires (participant d'une manière décisive au développement de l'université Paris-7 devenue Paris-Diderot qui lui doit énormément), ministérielles, éditoriales, et de création d'institutions, ce que Dominique a fait d'une manière croissante au cours de sa carrière, avec des moyens accrus. Cela ne l'empêcha nullement de poursuivre la création d'une œuvre philosophique au carrefour des sciences, de la philosophie, et de la société, qui compte une quarantaine d'ouvrages.

C'est dans diverses circonstances institutionnelles, alors que nos chemins avaient divergé (avant de se croiser à nouveau), que j'ai pu retrouver Dominique. Je le revois dans le bureau de François Gros à l'Académie des sciences, accompagné de son secrétaire Thomas Bourgeois, où il était venu pour participer à l'organisation du premier Forum mondial Biovision à Lyon (ville que je connaissais bien). Je le revois ensuite dans un grand amphithéâtre où se tenait ce Forum, auquel avaient participé certaines des plus éminentes personnalités de la biologie moléculaire. Il était dans la suite du Président de la République Jacques Chirac. Je le revois dans une autre occasion, envoyé par le Ministère de la recherche à Strasbourg pour étudier une situation malheureuse résultant d'une erreur de recrutement dans une entreprise importante au croisement des sciences, de l'histoire et de la philosophie des sciences, et des sciences humaines, dans le contexte international particulier

de l'université strasbourgeoise. C'est encore lui qui prit la suite sur le plan français, sous l'autorité du ministre Claude Allègre, des recommandations émises par la DG XII de la Commission européenne en faveur du développement de l'histoire des sciences, des techniques et de la médecine dans l'éducation, à la suite d'une conférence européenne que j'avais organisée à Strasbourg pour le compte du réseau ALLEA (All European Academies) en collaboration avec la DG XII et l'université Louis-Pasteur. Cette conférence avait réuni les représentants de vingt-six pays européens (j'en avais rédigé les conclusions). Sur le plan proprement français, le fameux « Rapport Lecourt » qui en résulta se traduisit par la création d'un certain nombre de postes de maître de conférences dans une quinzaine d'universités. C'est encore lui qui guida mes premiers pas lors de ma nomination à l'université Paris-Diderot, à la suite des mesures prises par le Ministre Claude Allègre en vue de favoriser la mobilité des chercheurs du CNRS vers les universités. J'ai passé avec lui trois années particulièrement excitantes dans cette université qui avait l'avantage d'être réellement transdisciplinaire, entre sciences fondamentales et sciences humaines, une caractéristique qu'elle a toujours su conserver et qui reste sa marque de fabrique. C'est dans cet esprit que je lui ai conseillé d'y créer le Centre Georges Canguilhem, plutôt que dans une université dépourvue de composante scientifique. Ce Centre a pu déployer son activité dans le domaine de la santé, de l'éthique médicale, et de la philosophie du soin, dans un contexte particulièrement favorable. Animées par Pascal Nouvel sous l'inspiration de Dominique, les conférences de soirée de l'Amphi 24 à Jussieu étaient une autre manifestation de l'esprit réellement transdisciplinaire de l'université, nourri d'interrogations nombreuses sur la portée sociale des biotechnologies en plein développement à l'époque. Infatigable créateur de structures nouvelles de réflexion et d'action au sein d'un monde universitaire en mutation, Dominique ne fut pourtant pas le maître d'un empire ou plus modestement d'une propriété privée. Car il avait au plus haut point le sens de l'État.

Homme de responsabilités plus que de pouvoir, largement respecté dans un milieu philosophique traditionnellement divisé, Dominique était une personnalité qui avait su organiser sur le plan institutionnel et faire ainsi rayonner une certaine idée du philosophe, de l'intellectuel engagé dans les problèmes de son temps. Diderot, d'une certaine manière, en était un modèle, et l'université qui porte ce nom (vraisemblablement sous l'influence de Dominique) en reste une remarquable réalisation. Dominique fut un pionnier d'une transdisciplinarité philosophiquement inspirée et motivée.

Claude DEBRU (1965 l)

CAVIGNEAUX (Marie-Christine), née le 26 janvier 1946 à Nantes (Loire-Inférieure), décédée le 15 juin 2022 à Avrillé (Maine-et-Loire). – Promotion de 1966 L.



Marie-Christine a passé le début de sa vie chez ses grands-parents, auxquels elle voua une affection toute particulière. Élève au lycée Victor-Duruy à Paris, elle fit une rencontre déterminante en la personne de son professeur d'histoire, madame Homo, veuve de l'historien Léon Homo (1894 I). Cela explique son intérêt pour l'histoire romaine au début de sa carrière et un projet de thèse sur Lucius Verus, avant qu'elle ne se tourne vers l'histoire moderne.

Élève du lycée Camille-Sée, elle réussit le concours d'entrée à l'École normale supérieure de jeunes filles, puis, normalienne, le concours de l'agrégation d'histoire. Devenue professeur d'histoire-géographie, elle s'engagea corps et âme dans ses cours d'un niveau universitaire, visant à donner à ses élèves toutes les informations possibles ainsi que le goût du travail scientifique bien fait. Elle contribua à créer les premières classes préparatoires littéraires au sein de la maison d'éducation de la Légion d'honneur de Saint-Denis en 1989, sous l'impulsion bienveillante de la surintendante de l'époque, directrice des maisons d'éducation, madame Aliette Vandevoorde, elle-même historienne, disparue cette année le 10 septembre. Les Demoiselles de France ainsi que ses collègues se souviennent avec émotion de son dévouement à nul autre pareil, de la force de sa voix ainsi que de ses propos, et de son érudition phénoménale qui a marqué toutes celles et tous ceux qui l'ont connue. Elle a fini sa carrière au lycée de Sèvres et est décédée en juin de cette année ainsi que son frère, Alain Cavigneaux.

Monique PEZOUT-CHANUSSOT (1982 L)

* * *

La classe préparatoire au concours d'entrée à l'École normale supérieure de jeunes filles du lycée Camille-Sée comportait à l'époque dix élèves qui faisaient mentir le vieux cliché sur les rivalités féminines. Telle était imbattable en anglais, telle autre brillait en latin. Nous échangeons nos craintes du contresens et, pis encore, du barbarisme. Nous étions unies dans notre admiration pour Marie-Christine, son sens de l'histoire et son immense érudition qui nous paraissait hors de portée. Nous en eûmes une nouvelle preuve à l'oral du concours. L'un des deux examinateurs avait réussi à faire pleurer la plupart des candidates, dont la rédactrice de ces lignes, en les assaillant de questions qui leur faisaient perdre tous leurs moyens. Plusieurs

d'entre nous étaient présentes quand, à une question sur l'entourage de Jules César, la candidate Marie-Christine lui demanda calmement de quelle année il s'agissait, car la situation avait évolué au cours du temps...

Nous, les khâgneuses de Camille-Sée, avons été les premiers témoins de cette passion pour l'histoire qui ne l'a jamais quittée et qu'elle a associée à un engagement pédagogique fort.

Anne LEWIS-LOUBIGNAC (1965 L)

*
* * *

Mon témoignage concerne la période où Marie-Christine Cavigneaux a été Secrétaire générale du comité de la Société des amis de l'École normale supérieure de septembre 1994 à fin 2004. Elle cessa ses activités après le décès brutal de Josiane Serre (1944 S) qui assurait le rôle de vice-présidente depuis mars 1994. Durant cette période de dix années de travail en commun, elle lui manifesta une fidélité et un attachement indéfectibles où se mêlaient amitié et admiration. La notice qu'elle lui consacra a été publiée dans le numéro spécial d'hommage à madame Serre du *Bulletin* paru en 2005. De la même façon, le président Jean-François Noiville (1947 I) pouvait compter sur elle. Elle rédigea sa notice, parue en 2009 dans le numéro 5 bis de *L'Archicube*. Le dépouillement du *Bulletin de la Société des amis* de l'année 1994 à l'année 2004 montrerait en outre la richesse de l'activité des Amis durant cette période (sorties, dîners, accueil des étudiants, organisation du bicentenaire et publications de toutes sortes au rythme de trois numéros par an) et donc l'importance du travail fourni par la Secrétaire pour ces parutions très soignées. Certains des membres actifs durant cette période, qui se retrouvent aujourd'hui au sein du Conseil d'administration de l'a-Ulm – Étienne Guyon (1955 s), Violaine Anger (1983 L), Jean-François Fauvarque (1958 s), entre autres – pourraient aussi bien que moi en témoigner. Son attachement à la maison d'éducation de la Légion d'honneur était également évident. Il avait suffi que je lui dise que j'étais une ancienne élève de la Maison des Loges pour qu'elle m'offrît aussitôt le volume *Portraits d'élèves* de Renato Assis. Sa capacité de travail, sa gentillesse, son dévouement étaient sans faille.

Mireille KERVEN-GÉRARD (1961 L)

*
* * *

Deux anciennes élèves de Marie-Christine à la maison d'éducation de la Légion d'honneur témoignent :

Il me reste de Marie-Christine Cavigneaux le souvenir de son incroyable énergie, de sa combativité de tous les instants. Elle avait le talent de mettre les choses en mouvement, de faire bouger les lignes. Je ne suis donc pas étonnée, avec le recul,

qu'elle ait porté avec autant de force et de persévérance le développement des classes préparatoires littéraires de la maison d'éducation de la Légion d'honneur.

Je me souviens de la passion qu'elle avait pour son domaine d'enseignement, de ses partis-pris historiques assumés, de son côté « brouillon » par moments, mais qui s'accompagnaient de tant d'implication personnelle dans ce qu'elle disait qu'il était presque impossible de ne pas retenir ce qu'elle venait d'enseigner. Moins à l'aise avec les dimensions plus affectives et émotionnelles, elle répondait aux moments de vague à l'âme ou de fatigue de ses étudiantes avec une tendre brusquerie : « Allez, allez ! Pas d'états d'âme ! Pas d'apitoiement ! Bossez, bossez ! »

Malgré cette énergie qu'elle voulait, chez ses élèves comme chez elle, toute dédiée au travail, elle avait pris l'habitude d'organiser à la fin de l'année d'hypokhâgne un voyage de quelques jours dans une région de France. Elle nous avait annoncé cela, un matin, sans cérémonie, en quelques phrases claironnantes : « Vous pouvez toujours proposer une région ! Discutez-en entre vous, proposez !... Mais je vous le dis tout de suite, j'ai décidé que cette année, ce serait le Limousin ! » Son enthousiasme avait, dans un éclat de rire, mis fin au débat. Nous avons donc passé quelques jours à sillonner le Limousin, elle, au micro du car, pleine d'entrain, heureuse de partager avec nous tout ce qui la passionnait, sa fascination pour les émaux, sa curiosité pour les tapisseries d'Aubusson... et ses plaisanteries sur les « beaux yeux » aux longs cils des vaches limousines, selon l'épithète qu'Homère employait pour parler de la déesse Héra (« Héra aux yeux de vache ») – et nous, riant à ses plaisanteries, nous l'écouions tout en suppliant le chauffeur de baisser le volume du micro, dont elle n'avait décidément pas besoin.

D'un caractère fort et d'un tempérament bouillonnant et impulsif, elle affichait une assurance et des positions tranchées derrière lesquelles on devinait rapidement aussi une forme de jeu, un « personnage » dont elle savait jouer avec beaucoup d'humour et de second degré. Avec le recul, c'est cette tendresse un peu rugueuse pour ses étudiantes et cet humour plein de finesse d'esprit qui me resteront en voyant s'éloigner cette silhouette bien campée, au pas ferme et au dévouement inlassable.

Clotilde LA BATIDE-ALANORE

*
* * *

Femme de feu, Marie-Christine Cavigneaux brûlait de passion pour l'histoire, le savoir, l'éducation et la France. Elle m'a captivée, transmis son enthousiasme, fait voyager à travers les personnages qu'elle semblait admirer comme Napoléon et Chateaubriand, l'histoire de France du XIX^e siècle, ses canuts, les danses macabres de Bretagne et d'ailleurs... Elle avait du panache, mais aussi une sensibilité qui la rendait si attachante, à la fois forte et presque maternelle, soucieuse de la réussite de ses élèves,

de leur autonomie par la pensée et la culture. « Liberté guidant le peuple », elle a été un professeur exemplaire, incarnant l'Histoire dans la durée, la rendant vivante, présente. Elle ne faisait qu'un avec son sujet, avec une conscience aiguë du temps, de l'histoire et de son héritage. Merci, Madame.

Marie DAVIRON

*
* *
*

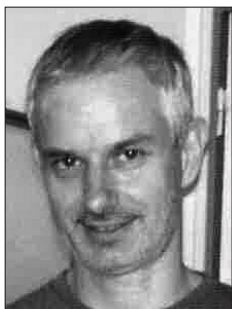
Je reconnais tout à fait ma tante, jusque dans le moindre détail, dans tous les textes de ses élèves et compagnes de route. Ils constituent des témoignages émouvants et touchants sur une personne qui a toujours été pour moi un mystère, mais aussi un être fort stimulant dans mes études et dans ma vie en général, et dont le côté rugueux cachait une réelle bienveillance. Elle me parlait beaucoup de madame Vandevoorde, surintendante de la MELH, qui aura été pour elle une amie, la colonne vertébrale d'une « formidable équipe ». Elle parlait de madame Serre, de monsieur Noiville, de ses collègues à la Légion d'honneur, de ses élèves. Elle évoquait surtout le contenu des voyages qu'elle sur-préparait très en amont pour ses filles de la MELH, la cathédrale de Chartres, la Vallée aux loups, le Limousin et d'autres lieux encore.

Je regrette beaucoup qu'elle n'ait pas pu voir naître ma fille, née en septembre, dont elle se serait certainement beaucoup occupée, comme elle l'avait fait pour nous les weekends, avec la même énergie qu'elle mettait dans la préparation de ses cours. Elle lui aurait parlé de Clovis, de Napoléon, de Chateaubriand. Elle lui aurait parlé aussi, sans nul doute, de l'émancipation féminine. Ma tante y a contribué de manière concrète, sans se proclamer féministe à proprement parler, elle qui avait une admiration pour les gens qui se battaient, les cabossés, mais aussi pour les rêveurs. Toujours pleine de projets, elle parlait souvent de créer, au moment de sa retraite, une fondation pour l'enseignement et de promouvoir le goût de l'Histoire chez la jeunesse.

Puissent d'autres reprendre un jour cette idée et, en tout cas, s'engager pour leurs idéaux et l'éducation de la jeunesse.

Élie CAVIGNEAUX, son neveu

POUJOL (Philippe), né le 6 février 1966 à Montpellier (Hérault), décédé le 15 juin 2019 à Fontainebleau (Seine-et-Marne). – Promotion de 1986 I.



Le devoir, sinon la raison d'exister, de l'a-Ulm est de garder le souvenir de nos camarades disparus, autant que d'apporter aide et secours aux vivants. Il m'a donc paru indispensable de satisfaire au moins à ce premier devoir, pour rédiger avec l'aide de sa mère quelques lignes pour la mémoire d'un de nos jeunes Anciens, que j'ai dû côtoyer au hasard d'un couloir de l'École, puis vingt ans plus tard, dans un autre couloir dans son dernier domicile parisien, sans qu'il m'ait été donné l'occasion de nouer contact avec cet élève de Langues vivantes, devenu un voisin discret et sans histoires.

Il venait de Montpellier, où il avait effectué ses études secondaires au lycée Clemenceau, suivies d'une courte étape en hypokhâgne et khâgne au lycée du Parc, à Lyon. Il s'inscrivait donc dans une très longue tradition d'excellence (ses parents travaillaient dans les assurances), et il avait déjà choisi de se spécialiser dans la langue et la civilisation russes. Lorsqu'il était lycéen, les élèves les plus prometteurs étaient encore dirigés par les proviseurs vers les langues réputées difficiles, comme l'allemand ou le russe, sans la moindre considération de géopolitique, et je peux personnellement témoigner, rien qu'en Bourgogne, de l'implantation de la langue russe dans les lycées, même dans les sous-préfectures, et de la qualité des enseignants par la proportion de mentions bien ou très bien (à l'époque un bachelier sur quarante) obtenues par les élèves présentant le russe en première langue vivante.

Cette période faste ne dura pas. Mais Philippe Poujol était irrésistiblement attiré par ce cursus. Il compléta sa formation rue d'Ulm ; en deuxième année il rédigea son mémoire portant sur *Boissons et commensalité dans la Russie kievienne* (dir. Vladimir Vodoff) et le compléta par une maîtrise sur *Démonologie, sorcellerie et sociabilité dans les campagnes russes au XIX^e siècle* (dir. Francis Conte). Ses années d'études à l'étranger coïncidèrent avec les dernières de l'URSS, il fut témoin des efforts de Gorbatchev avec sa perestroïka pour sauver le régime de Lénine, et il ne fut certes pas étonné par l'effondrement de 1990. L'agrégation ne fut qu'une formalité, et après avoir accompli un an de service national (au Prytanée de La Flèche, comme enseignant de russe), il fut nommé assistant-normalien à l'université de Strasbourg II (dans l'unité de recherches qui comprenait le russe, les autres langues slaves et le grec moderne). Il y resta quatre années, à la suite desquelles se posa le problème d'un débouché, le nombre des postes se réduisant comme peau de chagrin, et les articles publiés ne pouvant servir d'égide. Il fut confronté à l'impitoyable réalité : la période de recrutement dans le supérieur était close, les titulaires eux-mêmes se heurtaient à des difficultés pour compléter leur service et certains même savaient (comme à Dijon)

qu'à leur retraite, leur chaire ne serait pas renouvelée. Les données économiques étaient tout sauf favorables pour un débutant se hasardant sur cette voie, ceci déjà dans la dernière décennie du siècle.

Son ancien professeur de russe à Montpellier, madame Moussine, née Pouchkine – descendante du grand écrivain – lui avait déconseillé de persévérer et recommandé de choisir le chinois ; mais il ne suivit pas cet avis, pourtant judicieux. Avis qu'il n'eut plus l'occasion d'entendre, ni à Lyon, ni à Paris.

Philippe fut donc affecté dans le secondaire, au hasard des suppléances qui le conduisirent jusqu'en Picardie (Amiens, Saint-Quentin) ou dans des établissements difficiles d'Île-de-France, sans qu'il soit jamais question pour lui d'un poste fixe.

Sa santé se détériora. Après plusieurs hospitalisations, de 2013 à 2017, il renonça à enseigner devant des élèves qui trop souvent n'avaient pas la vocation du russe, et il devint assistant administratif. Il commença au collège Germaine-de-Staël et ses qualités permirent sa mutation l'année suivante au lycée Henri-IV, où il fut chargé de rédiger la deuxième édition de la brochure présentant le prestigieux établissement. Madame Breyton, proviseur, et ses adjointes ont gardé un souvenir très fort de ces journées où il veillait au moindre détail, aussi bien pour l'historique du lycée (et le choix, qui devait tenir sur une seule page, des illustres anciens et anciennes) que pour sa présentation sobre et claire des diverses filières d'excellence proposées, à deux pas de la rue d'Ulm (entre autres).

Ces cent pages de grand format, superbement illustrées grâce à de très nombreux mécènes (tant d'anciens élèves ont eu à cœur de contribuer financièrement à sa réalisation), ne comportent pas le moindre nom d'auteur : telle est malheureusement la loi du genre.

Tous et toutes témoignent aujourd'hui encore du choc qui suivit l'annonce de la disparition si brutale de celui qui s'était si bien intégré à leur équipe administrative, malgré ses problèmes de santé.

La nouvelle de son décès hâta le progrès de la maladie dont souffrait son père, et vers sa mère qui reste seule avec ses souvenirs, vont nos remerciements et toute notre respectueuse sympathie.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)
avec l'aide de Lucie-Paule POUJOL, sa mère

Bibliographie

Titre de son mémoire *Boissons et commensalité dans la Russie kievienne* (dir. Vladimir Vodoff).

Titre de sa maîtrise : *Démonologie, sorcellerie et sociabilité dans les campagnes russes au XIX^e siècle* (dir. Francis Conte)

COCHER (Emmanuel), né le 14 avril 1969 à Versailles (Yvelines), décédé le 6 mai 2022 à Buenos Aires (Argentine). – Promotion de 1990 I.



Emmanuel n'a jamais eu peur de partir seul en voyage. Il est âgé de 8 ans seulement quand Guilhem, son père, part en mer avec des amis. Il n'en reviendra pas. « Ton père est parti seul en voyage », lui annonce sa mère, Marie-Jo, sans attendre. Tout de suite, il comprend. Son père est parti et il ne reviendra pas. Sur la disparition tragique de son père, Emmanuel sera toujours particulièrement discret voire silencieux. Il ne faut pas chercher de fausses consolations et point n'est besoin de se voiler la face. Il faut tenir, il faut agir. Il faut savoir se taire plutôt que de dire des bêtises.

Se taire n'est pourtant pas le fort d'Emmanuel. Il aime tellement parler. Bien avant la mort de son père, il se tient déjà au balcon de leur appartement du Plessis-Robinson, lancé dans des discours interminables à l'attention des personnes de la résidence qui veulent bien l'entendre. Et si personne ne l'écoute, ça n'est pas très grave : il faut dire les choses, il faut dire beaucoup de choses et bien les dire. Au Plessis le soir quand il était enfant, il poursuivait sa mère dans tous les recoins et quand elle finissait par lui intimer l'ordre d'aller se coucher, il la poursuivait jusqu'au pied de son lit. Et quand elle ne voulait plus l'entendre, c'était au tour de sa sœur de subir ses discours refaisant le monde.

Emmanuel n'a jamais eu peur de partir seul en voyage. À la fin de sa sixième, il part seul à Londres retrouver sa tante Agnès qui y était fille au pair pour une année. En fin de cinquième, il part seul à New York rendre visite à une amie de la famille. Dans la file d'attente pour l'enregistrement, il se glisse au milieu d'un couple qui attendait également.

Et qu'on ne s'avise pas de lui mettre une étiquette au cou précisant qu'il est un mineur non accompagné. Emmanuel sait ce qu'il a à faire et il prend toujours les moyens de le faire. En fin de quatrième ce sera Los Angeles, chez une amie d'origine mexicaine. Il y parle autant l'espagnol que l'anglais. Les langues pour lui ne sont pas un problème. Il suffit de bien les parler pour pouvoir bien parler.

L'année d'après, il va rendre visite à une amie de sa mère à Chicago. Mais le voyage décisif sera celui qu'il fera en Inde après la classe de seconde. Marie-Jo souhaitait qu'au minimum il parte avec un copain mais aucun de leurs parents n'a accepté. Emmanuel lui-même aurait-il accepté d'être accompagné ? Même pas sûr. Il obéit tout de même à sa mère – cela arrivait... par accident – qui avait seulement exigé de savoir chaque soir où il dormirait.

Oui, le voyage en Inde est décisif. Emmanuel s'appuie à fond sur les réseaux familiaux. Le père de sa mère connaît tellement d'évêques et de prêtres ! Même s'il baigne dans le magnifique héritage d'un catholicisme social dont la spiritualité toute évangélique se soucie de tout humain en détresse, Emmanuel a eu sa petite période de révolte. Mais au contact des missionnaires, Emmanuel se convertit radicalement. Dans l'Église, il reçoit la foi. Et, ni de l'une, ni de l'autre il ne se séparera plus. Après l'Inde, il recevra le sacrement de la Confirmation, cap décisif pour lui d'une conversion et d'une mission. Toutefois, trop respectueux de chacun, jamais il n'aura le souci de diriger quiconque vers la foi. On ne devient pas son ami sur la base de ce critère.

Il y a quelques semaines encore Emmanuel avait des échanges avec le père Henri Bonal, des Missions étrangères de Paris, qu'il avait rencontré pendant son premier voyage en Inde. Profitant d'un séjour à New Delhi pour le travail, il y a à peine quelques années, Emmanuel était allé le revoir dans les villages du Tamil Nadu où il avait construit église sur église et surtout dans lesquels il continuait de mettre en place tout ce qu'il fallait pour prendre soin des orphelins et des déshérités. Plusieurs fois par an Emmanuel échangeait de longues lettres avec Henri Bonal. Le courrier, il aimait ça. Il tenait avec une redoutable exigence un fichier des proches et des amis qui seraient dignes de recevoir sa, puis notre légendaire carte de vœux. Si quelqu'un se risquait à omettre d'y répondre de deux années d'affilée, son nom disparaissait du fichier. Mais jamais de son cœur.

Emmanuel n'avait certes pas peur de partir seul en voyage, mais il y a vingt-quatre ans il avait décidé que le voyage se poursuivrait avec moi. Devant le centre Georges Pompidou dont je reparlerai plus loin, j'étais dans ma solitude et mes pensées tristes. Un très beau jeune homme – il n'avait pas 30 ans – serre les freins de sa bicyclette et s'arrête net face à moi, m'empêchant d'aller plus loin. De son côté, il avait déjà fait le deuil de trouver l'âme sœur. Il était convaincu qu'il ne la trouverait jamais. De mon côté, je rêvais encore qu'il soit possible de la rencontrer mais j'étais tellement difficile que je donnais peu de chance au rêve de se réaliser. Il se réalisa ce soir de la fin août 1998.

Nous fûmes parmi les premiers à nous pacser à Paris. Dans les débuts, ça se passait au tribunal d'instance et la magistrate qui recevait notre consentement était totalement perdue, même si elle voulait bien faire. Nous nous sommes mariés le 31 août 2013, dès que la loi l'a rendu possible. Tout obéissant qu'il fût à l'Église, Emmanuel n'a jamais été ébranlé par les prises de position de l'institution sur la question. Il en était seulement attristé et consterné. Et pour éloigner la consternation il riait avec moi : le mouvement qui entraînait des millions d'opposants dans les rues, il l'appelait « La manif contre tous ». Quand sa conscience éclairée par sa vive intelligence le lui dictait, rien, ni personne, ne pouvait le faire renoncer à son engagement. Puisque

c'est beau, puisque c'est vrai, et qu'il est absolument certain que c'est un don de Dieu, pourquoi faudrait-il le cacher ?

Emmanuel plus que tout aimait la messe. Pour rien au monde il n'aurait manqué la messe dominicale. Où qu'il soit, quel que soit son état. Après sa première opération le 23 avril dernier à Asunción, Emmanuel reste en convalescence à l'hôpital pendant quelques jours, mais on ne peut quasiment pas se parler tant c'est bruyant et il en souffre beaucoup. Je garde de lui un message vocal sur WhatsApp, difficile à entendre au milieu du vacarme agressif des marteaux piqueurs. Mais son désir est enfin entendu : il va pouvoir passer par la *résidence* et y séjourner trois jours puis poursuivre le voyage vers Paris. Il va pouvoir faire ses valises. Et surtout, le dimanche, il va pouvoir aller à la messe dans sa paroisse. Ça n'était certainement pas raisonnable mais pour lui ça n'était pas une mince consolation.

Emmanuel aimait l'ordre. À chaque approche de son retour d'un voyage, notamment ces dernières années quand il revenait d'Édimbourg ou d'Asunción, j'étais stressé à l'idée qu'il ne retrouve pas les choses exactement comme il les avait laissées. Si l'un de ses outils n'était plus à sa place, c'était une catastrophe... comme si j'avais attenté à sa vie ! Son bureau, le linge de maison, les ustensiles de cuisine, ses affaires, les miennes, les nôtres, tout avait sa place, qui ne devait pas changer. Sauf si subitement il décidait qu'une autre organisation s'imposait ; elle balayait alors l'autre sans aucun remord. Emmanuel aimait beaucoup les gros chantiers et il adorait le bricolage. Mais à peine avait-il achevé un travail que l'atelier était propre et en ordre comme si rien n'avait jamais servi.

Emmanuel aimait la mer. Une interprétation trop superficielle avancerait qu'il y cherchait le souvenir de son père. Il y a là sûrement quelque chose de vrai mais cela n'explique pas tout l'attachement qu'il lui portait. Bien plus que la mort, pour lui la mer c'était la vie : les longues traversées, tous les amis qu'il s'y était faits, les longues stations sur la plage à dormir et à rêver. Sans oublier la manière unique et drôle qu'il avait de rentrer dans l'eau : à quatre pattes quelle qu'en soit la température. Il faisait penser à un phoque. L'un d'eux, à la Pointe de Corsen, l'avait tellement approché quand il nageait qu'il en avait eu peur. Mais quand la peur le saisissait, Emmanuel la dépassait dans l'action.

Emmanuel donc aimait la mer et il aimait l'ordre. Il a notamment trouvé dans la Marine de quoi exercer ces deux amours. Beaucoup d'amitiés en sont nées. Beaucoup, qui avaient connu Emmanuel en mer ou grâce à la mer, en ont témoigné ces dernières semaines. Amiraux ou simples matelots, ils recevaient sur l'eau ses confidences, il écoutait, enseignait, dirigeait, se soumettait. Tous les amis qu'il s'y fit devinrent des amis pour la vie et sûrement au-delà de la vie. Quand Emmanuel nouait des liens, ils étaient faits pour durer.

Emmanuel ne considérait pas la culture comme une sorte de couche qui s'ajouterait à la vraie vie. La culture, c'était sa vie en profondeur. Il n'aimait pas du tout les salles de spectacle parisiennes parce que l'on s'y rend plus pour être vu que pour voir, écouter, s'émerveiller. Emmanuel était radicalement cultivé parce qu'il adorait lire, aller à des concerts, à l'opéra, au théâtre, au musée, visiter des monuments anciens ou s'émerveiller d'une architecture futuriste. Après chaque spectacle, il s'installait à son bureau et prenait consciencieusement des notes, établissant sa propre critique. Non pour je ne sais quelle publication mais pour aiguïser son intelligence et sa sensibilité à la lumière de la création artistique. Sans être fortuné il était bienfaiteur d'un grand nombre d'établissements culturels, simplement pour les soutenir et pour manifester sa pleine adhésion à leur manière de remplir leur vocation créatrice. À 14 ans, il osa animer un groupe de correspondants du centre Pompidou, rédigeant un bulletin régulier avec une critique de chaque nouvelle exposition. Le Centre le repéra et se rendit compte qu'il n'avait même pas l'âge requis pour accomplir cette mission. Bien évidemment, les responsables de Beaubourg furent bien contents ne pas avoir vu cela plus tôt. On ne se prive pas d'un tel supporter !

Aucune intempérie ne l'aurait empêché d'enfourcher son vélo pour se rendre à La Villette écouter Olivier Messiaen – du vivant ou après la mort de celui-ci –, revoir un des films de Jacques Tati. Il les connaissait par cœur. Il citait de mémoire, avec une parfaite fidélité, des tirades entières du *Malade imaginaire*, voire les phrases les plus longues des romans de Marguerite Duras, notamment celles d'*Un barrage contre le Pacifique*.

Depuis son décès, de nombreux établissements culturels et bon nombre d'artistes pleurent un ami et un indéfectible soutien. Dans sa direction de l'Institut français à Édimbourg, comme dans son soutien à l'art sous toutes ses formes à Asunción, ce n'était pas une obligation professionnelle qu'Emmanuel accomplissait d'abord. Il promouvait avec une force peu commune tout ce pour quoi il avait du goût et... il s'intéressait à tant de choses ! Sans toutefois beaucoup d'indulgence pour ce qui à ses yeux ne valait pas grand-chose.

À l'école sa professeure de dessin avait demandé aux enfants d'ébaucher au crayon leur portrait à l'âge adulte tel qu'ils le concevaient. Emmanuel obtint la note de 20/20. Il avait esquissé les contours d'une salle grande et ronde comme la Terre : l'assemblée générale des Nations Unies ! Le secrétaire général prononçait un discours. Et ce secrétaire général, c'était lui !

La carrière, ce fut très important pour lui. Il avait probablement en bonne partie hérité cela du père de son père, Marcel, qui fit une belle carrière dans les douanes. Emmanuel aimait sa carrière et à chaque étape il sut donner le meilleur de lui-même, et même un peu plus. Un peu trop même ! Mais il n'était pas carriériste et n'accepta aucune compromission, fût-elle indispensable pour avancer. Il l'a peut-être payé un

peu trop cher : tout diplomate, et même le diplomate fin et étincelant qu'il était, Emmanuel n'était pas un politique. Il avait un haut sens de la mission et une totale aversion pour la compromission.

Les éloges pleuvent dans les nombreux témoignages que je lis sur Internet ou que je reçois directement de ses amis et de nos amis. Je cite quelques mots d'une longue lettre que m'a écrite Sébastien, l'un de ses collègues : « Vous savez mieux que moi ce que j'évoque là, mais ces choses ne sont jamais dites suffisamment. Si trois mots devaient résumer Emmanuel (ce qui est naturellement impossible...), ce seraient à mon sens les mots de liberté, d'intransigeance et de générosité. Dans chacune de ses réflexions, chacun pouvait sentir à quel point Emmanuel était intimement et profondément un individu libre, ennemi de tout dogmatisme et de toute pensée convenue. Ce qu'il pensait/exprimait, il ne s'agissait jamais d'un emprunt, mais toujours du fruit de ses sentiments et pensées, nourri de son expérience, de sa grande culture et de sa foi ardente. Il était d'ailleurs souvent difficile d'anticiper ce qu'Emmanuel penserait de tel ou tel sujet, tant sa réflexion suivait un chemin profondément personnel, toujours exprimé avec force et clarté. Quant au mot d'intransigeance, j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de constater à quel point il ne s'agissait pas chez lui d'un défaut mais plutôt d'une aptitude remarquable à tenir bon chaque fois que nécessaire, chaque fois que la tentation chez certains de transiger sur les sujets qui lui tenaient le plus à cœur lui apparaissait comme une forme de lâcheté, voire de trahison. Il y avait parfois chez lui quelque chose de profondément romanesque et littéraire, pas très loin d'un Cyrano. Il partageait avec celui-ci le refus de toute complaisance, le rejet de tout esprit de courtoisie, et la conviction intime que l'on ne peut rien entreprendre de bon à moins que cela s'inscrive dans des idéaux vécus intimement, sincèrement. Je ne crois pas nécessaire de développer ce que j'entends par la générosité d'Emmanuel, tant celle-ci inspirait son quotidien. »

Pour nombre de ses amis, perdre Emmanuel c'est un peu comme perdre un proche. Pour moi c'est la fin du monde. Emmanuel aimait de temps à autre me raconter comment il avait ressenti la tempête de la fin 1999. Dans la nuit du 25 au 26 décembre, j'accompagnais un voyage à l'étranger et lui était seul dans notre appartement de la rue des Petits Carreaux à Paris. Réveillé par les premières chutes d'objets, il regarde par la fenêtre de sa chambre et voit des morceaux de civilisation emportés par les tourbillons et se fracasser contre les murs. Il referme les rideaux, retourne au lit en se disant : « Bon, c'est la fin du monde. » Puis il se rendort confiant.

Emmanuel avait un don particulier pour consoler celles et ceux de ses amis qui connaissaient l'épreuve redoutable de la perte d'un être très proche. Simone et Raymond Devos étaient les voisins de tante Gaby et Emmanuel aimait aller les voir, eux... ainsi que leurs chiens. Il adorait quant à table Raymond testait sur eux son invention du jour. Quand Emmanuel apprit que Raymond venait de perdre Simone

son épouse, il fut bouleversé. Nous étions ensemble à la maison. Il se mit immédiatement à son bureau et rassembla dans une lettre venue du cœur tout ce qu'il put dire de l'estime et de l'affection qu'il avait pour elle. Il choisit l'un des plus beaux timbres de sa collection et s'empressa de poster le tout. Raymond fut si profondément touché par cette lettre qu'il la donna au curé qui devait célébrer la messe des funérailles. Au moins celui-ci aurait-il de la matière s'il venait à manquer d'inspiration. La lettre d'Emmanuel est finalement devenue l'homélie du prêtre. Il l'a lue dans son intégralité sans rien y ajouter.

Emmanuel aimait consoler. Emmanuel aimait rire et faire rire. Quand nous allions à Plougrescant rejoindre la famille Tardy, il était tellement drôle que ses cousins pleuraient de rire à entendre ses histoires. C'était un conteur et il se servait aussi de ses récits hilarants pour souligner le ridicule et la vanité de certains comportements, y compris de ceux dont il était victime. Plusieurs de ses collègues au ministère ces derniers jours me disent combien à travers son humour ils ont compris la vraie vie au Quai d'Orsay. Là, il recrée la CFTC, là, il encourage la parité, l'embauche des handicapés et de celles et ceux dont la condition sociale et le cursus aurait normalement fermé l'accès à cette carrière. Récemment, sa hiérarchie lui a très injustement reproché d'avoir pris la défense des agents en poste à l'étranger suite à la gestion catastrophique du Covid les concernant.

Sa vie, je ne me risquerai pas ici à la résumer. De toutes les manières ou d'une certaine manière, elle n'est pas finie.

Emmanuel ne voulait pas mourir. Souvent il me le disait. Plus souvent encore ces derniers temps il me le disait. Il parlait toujours de la retraite. Il pensait que nous pourrions alors vraiment profiter de la vie, profiter l'un de l'autre, faire plus encore de belles choses. Je lui disais qu'il n'était pas certain que nous y arrivions et qu'il était presque certain que je n'y parviendrais pas. Mais cela il ne voulait pas l'entendre.

Emmanuel ne voulait pas mourir parce qu'il aimait intensément la vie. Emmanuel ne voulait pas mourir parce qu'il m'aimait et parce qu'il savait bien que sans lui je serais totalement perdu.

Emmanuel ne voulait pas mourir. Pendant son bref séjour à la résidence d'Asunción, avant de s'envoler pour Buenos Aires, nous nous sommes évidemment parlé et il m'a également envoyé quelques messages. En voici un extrait : « Je suis très soulagé d'être dans mes affaires et au calme. Toute cette affaire me secoue quand même. J'aimerais tant continuer de vivre ma petite vie tranquille. Je t'aime et je suis désolé de te causer des soucis. »

S'il ne voulait pas mourir, c'est aussi parce qu'il me savait infiniment fragile. Le premier des prénoms que ses parents avaient choisi pour lui, c'est Emmanuel. De l'hébreu *imanu'él*-לִמְנוּאֵל, Dieu parmi nous, Dieu avec nous. Emmanuel n'a jamais

été mon dieu mais il était la preuve tangible que Dieu n'était pas totalement absent. En le perdant, je perds aussi cela. En le perdant je perds tout.

Emmanuel ne voulait pas mourir. Il n'a écrit aucune dernière volonté parce que celle-là était l'unique : ne pas mourir. J'espère qu'il a été entendu. J'espère que sa dernière volonté sera respectée.

Ce texte a été lu par Thomas Guibert au début de la messe des funérailles d'Emmanuel, le samedi 21 mai 2022.

Hubert DEBBASCH, son conjoint

*
* * *

Passionné de culture comme de relations internationales, ouvert et attachant, Emmanuel Cocher a dirigé avec talent l'amicale des normaliens dans la diplomatie. Chez lui, l'homme de culture et le représentant de la France n'ont jamais été clairement séparés.

J'ai fait la connaissance d'Emmanuel en mai 2017, à l'occasion d'un voyage en Écosse des Anciens de la conférence Olivaint. Emmanuel était consul général à Édimbourg. Il nous a accueilli avec une grande gentillesse et a éclairé pour nous avec subtilité les relations complexes qu'entretient l'Écosse avec le Royaume-Uni. Emmanuel aimait l'Écosse : comme l'a relevé la First Minister Nicola Sturgeon après son décès, il a su entretenir et fortifier l'Auld Alliance qui unit l'Écosse à la France.

Stéphane GOMPERTZ (1967 l)

*
* * *

L'École avait un club des normaliens dans l'entreprise, une association des normaliens juristes, et d'autres encore, mais malgré la célébrité de certains archicubes, rien ne rassemblait les normaliens diplomates ou futurs diplomates. Il fallait y remédier d'autant plus que les stages en ambassade étaient fort prisés par les jeunes élèves comme par leurs ambassadeurs.

L'amicale des normaliens diplomates fut lancée en décembre 2011 par Marie de Sarnez, Gaëtan Bruel et Mathilde Durieu du Pradel, élèves à l'École, et placée sous le patronage d'Alain Juppé (1964 l). Emmanuel Cocher accepta d'en devenir l'animateur. L'objectif était certes de mieux faire connaître aux élèves le métier de diplomate, mais aussi de les aider à trouver des stages, et de les encourager à mener des recherches dans le domaine de la diplomatie. Dès janvier 2012, Emmanuel lançait un programme de conférences, tant à l'École qu'au ministère des Affaires étrangères, avec des interventions de Philippe Coindreau, Stéphane Gompertz (1967 l), Cosimo Winckler, Sébastien Fagart (1977 l) et Anne-Marie Descôtes. Plus tard, ce seront Antonin Baudry (1998 B/L), Philippe Étienne (1974 s), Hélène Duchêne (1984 L), Laurent Fabius (1966 l), François Nicoulaud, Pascal Confavreux (2006

B/L), Thierry Burkard (1960 I), Jean-Pierre Filiu, et j'oublie assurément des intervenants. Emmanuel organisa une visite à l'Unesco où les normaliens furent accueillis par Philippe Lalliot, une autre chez Thalès grâce au vice-président de l'époque, Christophe Farnaud (1986 I), un voyage d'une journée à Genève et une rencontre consacrée à l'Inde. S'y ajoutent la réalisation d'un annuaire des membres de l'amicale et la participation fort appréciée d'Emmanuel aux Rendez-vous Carrières organisés par l'a-Ulm.

Prenant conscience de l'importance des carrières diplomatiques pour les archicubes et des stages pour les élèves, l'École avait créé une filière « diplomatie » dont témoigne le séminaire de Bénédicte de Montlaur (1998 I). Mais en 2015, Emmanuel Cocher a été nommé Consul général à Édimbourg. Revenant d'Écosse, il a été déçu par la « mise en veilleuse » de l'amicale : « En pratique, écrit-il alors, j'ai effectivement tout organisé d'un bout à l'autre. Mais ma conviction est que si on ne peut plus toucher les élèves, ça ne sert à rien. » Espérons que d'autres reprendront le flambeau.

Anne LEWIS LOUBIGNAC (1965 L)

GUILLLOT (Claire), née le 18 décembre 1990 à Tours (Indre-et-Loire), décédée le 13 novembre 2021 à Tours. – Promotion de 2011 I.



Lorsque Claire est arrivée à l'École, à la rentrée 2011, précédée de la rumeur selon laquelle pour la, ou l'une des premières fois, un candidat aveugle avait été reçu au concours, ce fut un grand bouleversement personnel. J'ai vu arriver au département une jeune fille extrêmement déterminée à mener une scolarité exemplaire, avide d'apprendre, heureuse de prendre son indépendance en installant sa chambre d'internat, attachée à la poursuite du sport et de la musique qui occupaient une grande place dans sa vie.

L'École n'était, en fait, pas vraiment préparée à l'accueil d'une élève non-voyante, et les efforts – en particulier, ceux de Daniel Petit et de Martine Bonaventure – pour que ses années de scolarité se passent dans les meilleures conditions ont dû être tenaces. Mais la volonté impressionnante de Claire, dans ce domaine comme dans le reste, a aussi permis que ce temps de formation se déroule de manière heureuse et profitable, pour elle, pour ses camarades, pour ses professeurs.

Malgré mes suggestions intéressées, Claire préférait le grec, mais avant même l'année d'agrégation, nous avons eu de nombreuses discussions, car sa curiosité était

universelle, son appétit de dialogue flagrant. Mes échanges avec Claire, toujours marquants, m'ont amenée à réfléchir, de manière un temps presque obsessionnelle, sur les mécanismes de l'apprentissage, les conséquences de la cécité, sur la valorisation, dans notre société, de la vue et de l'image au détriment des autres sens. En 2014, la lecture du livre de Jérôme Garcin, *Le Voyant*, consacré à Jacques Lusseyran, khâgneux aveugle premier de sa classe à Louis-le-Grand et, avant comme après-guerre, révoqué au concours par le ministère en raison de son handicap, a pris une résonance particulière (un collectif consacré à Jacques Lusseyran a été récemment publié par les éditions Rue d'Ulm sous le titre *Entre cécité et lumière*).

Comme Jacques Lusseyran, Claire fait partie de ces êtres meurtris par de lourdes épreuves, mais qui, par leur intelligence, grâce aussi au sentiment d'urgence qu'ils éprouvent à donner le meilleur d'eux-mêmes, gravissent des montagnes et nous invitent à les gravir avec eux. L'année d'agrégation, qui a été celle d'une très lourde opération pour Claire à la veille des écrits, a été l'occasion de constater son courage inébranlable, presque surhumain, face à la souffrance, mais aussi, de la manière la plus évidente, sa prodigieuse mémoire, son attention aux textes et au fonctionnement des langues anciennes. Claire voulait tout comprendre et retenir, pointant la moindre obscurité d'un cours ; lorsqu'elle me rendait un thème latin, il était, par les nécessités de l'informatique, entouré de son chantier, qui montrait qu'elle avait recherché toutes les solutions possibles. Malgré les difficultés matérielles qui se sont ajoutées à ses ennuis de santé lors du passage de l'agrégation, ce fut un succès, partagé avec joie avec ses nombreux amis de l'École, nuée bienveillante qui l'attendait pour déjeuner, qui se relayait pour lui rendre la vie pratique plus simple, qui riait avec elle, dont l'humour ne se départait jamais d'une grande attention aux autres. Toujours partante pour les sorties, Claire avait participé à une visite que j'avais proposée de l'exposition « Beau comme l'antique », au château de Versailles ; un « défi ecphrastique », comme l'avait noté une camarade, que j'appréhendais un peu, mais qui s'est si bien passé qu'au retour, en voiture, Claire commentait les œuvres vues (le participe est d'elle) avec érudition, mais en nous faisant tous rire.

Vint ensuite le temps de l'après-École, que redoutait Claire, si attachée à sa vie de normalienne. Elle hésitait à préparer une thèse, préférant, elle qui mettait l'humain au centre de sa vie, enseigner à des lycéens, manquant aussi un peu de confiance dans ses grandes capacités de chercheuse ; finalement, elle se lança, sous la direction précise et bienveillante de Valérie Fromentin (1982 L), dans une étude de l'historien Éphore de Cumes, dont nous n'avons que des fragments : Claire n'aimait pas la facilité, et si la publication en ligne des fragments permettait de mener à bien ce travail, elle a passé au crible tous les travaux relatifs à son auteur, cherché la traduction la plus fidèle. Il y a eu des moments de découragement, mais je lui rappelais que même sans son handicap, le coureur de fond qu'est le doctorant connaît des crises de thèse.

Elle a toujours repris son travail, avec énergie. Les fruits de sa recherche seront utiles aux spécialistes de l'historiographie hellénistique. Parallèlement à cette enquête, elle a exercé son monitorat en assurant plusieurs années de cours de latin à l'École, dans le département où elle s'était formée. Elle a pris cette tâche très au sérieux, tout en initiant ses ouailles aux charmes inattendus de la littérature latine et Pascale Gallet, qui fut pendant tout ce temps son assistante, témoigne de l'atmosphère studieuse et légère qui caractérisait le cours de Claire.

L'année du confinement a été très difficile pour Claire, confrontée à un travail solitaire, privée des aides habituelles, puis, bientôt, atteinte par une rechute sévère de sa maladie. Elle a tenu bon, continuant à avancer sa thèse, achevant des dossiers entiers, soutenue encore plus qu'avant par sa famille, que nous avions connue en même temps qu'elle, en particulier le roc qu'était pour elle sa maman. L'an dernier, une fin terrible s'approchait, je ne voulais pas y croire, tant Claire avait montré de force devant les plus grandes difficultés ; même très affaiblie, en octobre, elle a réussi à nous remercier d'être venus la voir à l'hôpital.

Chère Claire, figure familière et aimée dont je reconnaissais le pas devant mon bureau, te rencontrer a été une de ces grâces que réserve le métier d'enseignant, et qui nous appellent définitivement à un autre regard sur le savoir et sur la vie ; tu nous as tous unis, professeurs, assistants, amis et élèves, dans le souvenir lumineux que tu as su nous laisser et qui va nous aider à accepter le grand chagrin de ton départ.

Mathilde SIMON (1989 I)

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

Allain , Louis, 1953 l	130
Ayant , Yves, 1946 s	100
Cavigneaux , Marie-Christine, 1966 L	182
Chanet , Anne-Marie, 1962 L	165
Chazel , François, 1958 l	151
Cocher , Emmanuel, 1990 l	188
Delpeuch , Édouard, 1879 l	82
Gatesoupe , Michel, 1959 s	154
Guillot , Claire, 2011 l	195
Juillard Le Coz , Geneviève, 1945 L	92
Lacaux , André, 1955 l	136
Lecourt , Dominique, 1965 l	174
Leherpeux Gourevitch , Danielle, 1961 L	161
Lépingle , Dominique, 1962 s	170
Le Roy , Christian, 1950 l	110
Loyson , Charles, 1811 l	77
Mascart , Henri, 1948 s	108
Mitterand , Henri, 1948 l	102
Ollagnier Miguët , Marie, 1951 L	126
Pariente , Jean-Claude, 1950 l	114
Parmentier , Jacques, 1907 s	86
Pénard , Jean, 1945 l	94
Petitmengin , Pierre, 1955 l	142
Pierson de Brabois , Christian, 1963 s	172
Poli Duby , Camille, 1959 S	158
<i>L'Archicube</i> n° 33 bis, numéro spécial, février 2023	199

Poujol , Philippe, 1986 l	186
Proust , François, 1945 s.	98
Sabiani Bertrand , Julie, 1962 L	168
Tubeuf , André, 1950 l	117
Wiéner , Claude, 1941 l	89

L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis
de l'École normale supérieure

Siège de l'Association :
45, rue d'Ulm
75230 Paris Cedex 05
Téléphone : 01 44 32 32 32
Courriel : a-ulm@ens.fr
Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directrice de la publication : Marianne Laigneau
Responsables des notices : Patrice Cauderlier, Michel Rapoport (lettres)
et Jérôme Brun (sciences)
Lectrices : Pascale Mentré (sciences) et Lucie Marignac (lettres)
Suivi éditorial : Pascale Hamon

Mise en pages : TyPAO

Ce numéro spécial 33 *bis* de
L'Archicube a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Dupliprint
en février 2023.

ISSN : 1959-6391
Dépôt légal : mars 2023

N° d'impression : xxxxx

Mise en pages
JPB
75011 Paris